LES

COTES DE FLANDRE.

GRAVELINES. — DUNKERQUE.

Magna facere et pati.
(T. Liv.)

Le port de Dunkerque, notre seule position militaire et commerciale sur la mer du Nord, est dans ce moment en état de transformation. La jonction du chemin de fer du Nord avec les bassins de la marine est près de s'y opérer dans des conditions défavorables à la concurrence que nous avons à soutenir contre les ports de la Belgique, et l'administration des travaux publics est au début d'une dépense de 8 millions (loi du 15 juillet 1845) dont l'effet le plus sûr menace d'être un notable affaiblissement de cette partie de notre établissement militaire. Il serait triste d'acheter à ce prix la satisfaction d'intérêts commerciaux qu'il paraît facile de desservir beaucoup mieux à bien meilleur marché. Pour éclaircir les doutes à cet égard, j'ai essayé, dans deux courses faites à quelques semaines de distance, de comparer les avantages respectifs des ports de Dunkerque, d'Ostende et d'Anvers. J'en suis revenu convaincu de la possibilité de concilier une économie

d'au moins 5 millions, sur les projets adoptés par la monarchie constitutionnelle, avec un accroissement réel de la puissance du port de Dunkerque. L'état des finances de la république donne à des propositions de cette nature un caractère particulier d'opportunité, et rien n'est assurément moins pressé que d'offrir aux Anglais le spectacle d'un demi-retour de la France à l'exécution de l'article 9 du traité d'Utrecht. La campagne de 1848 est finie, et le temps qui doit s'écouler avant l'ouverture de celle de 1849 est plus que suffisant pour l'adoption de résolutions plus conformes à l'intérêt général. On me pardonnera de ne pas attendre qu'il soit trop tard pour le dire.

Du cap Blancnez près Calais jusqu'au-dessus d'Anvers, la mer du Nord et l'Escaut sont bordés d'une zone de tourbières et d'alluvions dont le niveau est supérieur à celui de la basse mer, mais inférieur à celui de la haute. Cette formation récente est appuyée sur des terrains tertiaires sortis du sein des eaux à une époque géologique éloignée : des dunes et des levées faites de main d'homme les protégent aujourd'hui contre les marées, et leurs eaux intérieures s'écoulent à la mer par des écluses qui s'ouvrent lorsqu'elle baisse, et se ferment lorsqu'elle remonte. Ce pays est celui dont Pline disait, à l'époque où, délaissé par l'homme, il était alternativement découvert et submergé, qu'on ne savait s'il appartenait à la mer ou à la terre, et sa transformation en campagnes fécondes est, après la création du sol de la Hollande, la plus grande entreprise qu'ait jamais accomplie l'esprit d'association.

La partie occidentale de ce territoire appartient aux départemens du Pas-de-Calais et du Nord, et la ligne qui la sépare du sol plus ancien et plus élevé, qui servit lui-même autrefois de rivage à l'océan, commence à Sangate et passe par Ardres, Audruick, Watten, Bergues et Hondscote. Tout ce qui est au nord de cette ligne constitue la région des *watteringues* ou des *écoulemens d'eau;* le domaine de la mer s'est même étendu au sud jusqu'au-delà de Saint-Omer. Les eaux pénétraient dans le goulet de Watten et formaient en arrière une rade intérieure dont l'ancien niveau se reconnaît encore à l'horizontalité des dépôts qui en ont pris la place : c'est par là qu'en 1633, les Espagnols attaqués dans Saint-Omer n'eurent, pour en inonder les alentours, qu'à barrer, à dix kilomètres plus bas, le vallon de Watten. Les eaux intérieures et les marées travaillaient en sens inverse à combler le bassin de Saint-Omer à une époque où la mer ne jetait encore à la côte que des sables. Ces sables, pareils à ceux qui forment au large les bancs des atterrages de Calais, de Dunkerque et d'Ostende, constituent le sous-sol de tout le pays des watteringues; ils se montrent à nu aux portes de Calais; dans le voisinage de Gravelines, la bêche du laboureur les atteint souvent au travers de la terre végétale, et le génie les met à décou-

vert toutes les fois qu'il creuse dans la plaine de Dunkerque les fondations de grands ouvrages.

L'agent le plus actif de la formation de la couche supérieure a été le courant vaseux de l'Aa. Les marées, en s'épanchant sur la surface des sables apportés et nivelés par elles, servaient de véhicule au limon de cette rivière et des autres eaux qui descendaient du terrain tertiaire; elles l'étendaient au loin dans les lagunes, et le sol s'exhaussait comme dans les polders, à l'atterrissement desquels nous assistons dans le voisinage. Les vents, de leur côté, amoncelaient çà et là des sables qui, retenus par les plantes marines et les broussailles, dominaient bientôt les plus hautes marées; les espaces affermis où pouvait se poser le pied de l'homme s'élargissaient graduellement. Un jour vint enfin où les plus malheureux d'entre les Ménapiens et les Morins que nous a fait connaître César se réfugièrent sur ces îlots : ils purent y vivre de la pêche, de la chasse, et même y établir quelques grossières cultures.

Le pays était en cet état lorsque, l'an 646, saint Éloi, évêque de Noyon, vint prêcher l'Évangile et donner le baptême aux Diabinthes, peuplade de pêcheurs qui vivait autour d'un havre destiné à devenir célèbre. Il bâtit au milieu d'eux l'*Église des Dunes, Dun Kerch*, et Dunkerque fut fondé. Saint Éloi était, en effet, un homme d'état et un artiste, et, quand il choisissait pour l'exercice de son apostolat le port reculé des Diabinthes, il jugeait sans doute la portée de son œuvre. On dut dès-lors commencer à endiguer les sommets des bancs les plus faciles à préserver, et ces polders épars formaient des îles au milieu des lagunes. En 906, Baudouin, troisième comte de Flandre, dotait Dunkerque de sa première enceinte, et la sûreté de cet asile y attirait de nombreux habitans; il ne paraît cependant pas que de grands travaux de défense contre la mer aient été entrepris avant le XIIe siècle.

Il n'est pas probable qu'on les ait attendus pour chercher à contenir et à diriger les eaux intérieures, qui, d'après le relief du terrain et les lois immuables de l'action de la mer sur les alluvions qu'elle dépose, se portaient principalement dans deux lits qui subsistent encore, celui du canal de Bergues et celui de la Colme. Le premier descend perpendiculairement à la côte dans le bassin de Dunkerque; la Colme suit, à partir de l'Aa, le pied du terrain tertiaire, passe à Bergues, à Furnes, et s'écoule à la mer, au travers du territoire belge, par le chenal de Nieuport. La partie supérieure en a dû toujours être navigable. Dès 1169, en effet, on voit le péage d'un guindal, qui servait à y faire passer les bateaux de l'Aa, concédé par Philippe d'Alsace, comte de Flandre, à l'église de Saint-Pierre d'Aire. Ce mécanisme grossier n'a été remplacé par une écluse qu'en 1679, et c'est depuis lors seulement que la navigation est continue sur cette ligne. En 1638, les villes de Dunkerque, de Furnes et de Bruges obtinrent de la cour d'Espagne, qui se fit payer cette faveur 130,000 florins (*lettres d'octroi du* 13 *août*), l'auto-

risation d'ouvrir à leurs frais le canal de Dunkerque au canal maritime de Bruges à Ostende. En 1666, la basse Colme était rendue navigable de Bergues à Furnes, et le canal de Bourbourg établissait entre Dunkerque et Saint-Omer une communication directe et défendue des atteintes de l'ennemi par les lignes de Bergues et de la Colme. En 1714, Louis XIV, ployé, mais non pas abattu sous les coups de la fortune, cherchait à atténuer les humiliations du traité d'Utrecht en faisant creuser, au travers des remparts abattus de Dunkerque, le canal maritime de Mardyck, ébauché en 1645. Enfin, en 1802, une compagnie dirigée par M. de Buyser portait à cinq, en rouvrant le canal des Moëres, le nombre des lignes de navigation intérieure qui s'épanchent à mer basse dans le port de Dunkerque.

C'est ainsi que s'est formé le réseau navigable des principales artères du desséchement des terres basses de l'arrondissement de Dunkerque. L'Aa compris, la longueur de ces canaux est de 102 kilomètres; l'étendue des watteringues étant de 38,881 hectares, le kilomètre de canal correspond à une surface de 381 hectares. Il faudrait aller en Hollande pour trouver un territoire égal aussi parfaitement desservi.

L'ouverture de ces grands émissaires était la première condition de l'assainissement et de la mise en culture du pays, mais elle était bien loin de les assurer complétement. Des miasmes, dont le foyer était dans tous les champs, ne pouvaient être vaincus que par un système d'égouttement auquel n'échappât aucune parcelle du sol; l'application de ce système exigeait l'immobilisation d'un capital énorme, l'emploi d'une multitude de bras, et l'insalubrité, ôtant à la terre sa valeur et à l'homme sa capacité de travail, retenait la population dans un cercle vicieux. Ces effets sont marqués à chaque page de l'histoire locale. En 1666, par exemple, le pays était ravagé par une épidémie qui, du milieu de mai à la fin d'octobre, enlevait dans la seule ville de Dunkerque trois mille personnes. En 1699, les garnisons de Furnes, qui nous appartenait alors, et de Bergues ne se soutenaient contre l'infection des Moëres qu'à l'aide d'une haute paie. En 1764, la campagne était encore presque entièrement inculte entre Dunkerque et Gravelines, et les troupes marchaient au travers sur plusieurs colonnes, comme aujourd'hui dans la plaine de la Métidja. Ces campagnes, naguère couvertes d'herbes marécageuses et parsemées d'habitans valétudinaires, sont à cette heure au nombre des plus florissantes de l'Europe. Ce résultat est principalement dû à l'administration des watteringues. Formée de la réunion des syndicats des propriétaires de terres basses, cette administration pourvoit à l'évacuation des eaux, et fonde les garanties de la salubrité publique sur la solidarité de tous les intérêts privés qui se rattachent à la culture ou à la propriété. Nous n'avons que des notions confuses sur le régime des watteringues avant le XVII[e] siècle; il a été régularisé en 1699, et l'organisation actuelle,

qui peut être proposée pour modèle à toutes les entreprises du même genre, remonte à 1813.

Le territoire desséché est divisé en cinq sections, dont la plus récemment formée, celle des Moëres, peut être considérée à part. Chacune correspond à un bassin hydrographique, et les limites en ont été déterminées par un nivellement minutieusement exact de toute la surface à égoutter. Des canaux secondaires, embranchés sur les canaux navigables, vont chercher par des rigoles qui se ramifient dans tous les champs, quels qu'en soient l'éloignement ou le niveau, les eaux nuisibles à la culture. Les pentes étant insensibles, les eaux, quand on les fait gonfler en fermant les écluses, remontent dans les terres par ces mêmes ramifications; celles-ci font de la sorte à volonté l'office d'émissaires pour le dessèchement ou de biefs d'amenée pour l'irrigation. Chaque degré des hydromètres des canaux correspond à une surface connue, et les nombreuses éclusettes dont sont pourvues les rigoles rendent faciles les manœuvres de détail. Par là chaque champ reçoit le degré de fraîcheur ou de siccité qui convient à sa culture, sans que la diversité des effets à produire nuise à la simultanéité de l'exécution.

Ce degré de perfection n'est atteint que grace à la sagesse qu'ont eue les propriétaires associés de s'imposer deux conditions dont l'apparente rigueur est le secret de tous leurs succès. Ils ont délégué une autorité absolue aux syndics qu'ils élisent périodiquement, et se sont soumis à de très fortes taxes. Les administrateurs des watteringues ont plein pouvoir pour tout ce qui se rapporte à l'aménagement des eaux; travaux neufs, travaux d'entretien ou simples manœuvres, rien ne se fait qu'en vertu de leurs ordres et par les mains de leurs agens ou de leurs ouvriers : le propriétaire est servi à souhait; mais il lui est interdit de se servir lui-même, et l'unité d'action est la source de cet ordre qui pourvoit à tous les besoins et prévient toutes les négligences. Quant aux cotisations, elles ont été établies sur le pied de 6 francs 76 cent. par hectare, à une époque où le revenu moyen n'était pas de 23 francs. Le bon emploi de cet impôt volontaire a permis de porter le revenu des terres du triple au sextuple de ce qu'il était au commencement de ce siècle. Les travaux hydrauliques sont terminés, et pourtant les cotisations qui en ont fourni le capital ne cessent pas d'être perçues; elles servent actuellement à couvrir le territoire des watteringues d'un réseau de chemins ferrés, construits avec le plus grand soin, et, dans peu de temps, le pays n'aura pas de ferme qui ne soit, sous ce rapport, desservie comme une habitation princière. L'économie obtenue sur le transport des engrais et des denrées élève à plus de 10 pour 100 l'intérêt du capital ainsi placé.

Nous arrivons à la partie la plus intéressante des dessèchemens. A 9 kilomètres à l'est de Dunkerque sont deux cuvettes naturelles, dont

l'une a 3,653 hectares, l'autre 208 d'étendue : ce sont la grande et la petite Moëre. Le fond en est horizontal et de 2 mètres 50 centimètres au-dessous du niveau de la basse mer; le système d'écoulement du reste des watteringues n'y a donc jamais été applicable. La tradition veut que ce bassin, aujourd'hui si parfaitement isolé au milieu des terres, ait été, au XIIe siècle, en communication directe avec la mer, qu'un chenal correspondant à la passe de Zuydcote ait été comblé dans une de ces attaques furieuses que la mer du Nord livre à peu près chaque siècle à ces côtes. Il ne reste sur le sol aucune trace de cet événement, à moins qu'on ne veuille considérer comme telle une colline de sable qui semble jetée par accident le long de la grande Moëre, du côté de la mer. Jusqu'au XVIIe siècle, les Moëres restèrent à l'état de marais pestilentiel; leurs effluves désolaient Furnes, Bergues, Dunkerque même, et, chose étrange, Hondscote, beaucoup plus voisin, ne paraissait pas en souffrir. « Cette ville, écrivait, en 1700, M. de Barentin, intendant de la province (1), a été, jusqu'en 1640, une des plus florissantes de Flandre, tant à cause de la multiplicité de son peuple qu'à cause des manufactures qui y étaient établies : elle est présentement une des moindres; le nombre de ses habitans est à peine de quinze cents, et il ne s'y fait pas deux mille pièces d'étoffe par an (2). » En 1619, la cour d'Espagne concéda les Moëres, à la condition de les dessécher, au baron de Coebergher. Il les isola des eaux du dehors, en les entourant d'une digue, puis d'un canal, dans lequel des vis d'Archimède mues par le vent déversaient les eaux intérieures; il conduisit celles-ci, par un embranchement navigable, jusque dans le chenal de Dunkerque. Dès 1632, le desséchement était complet, et les Moëres en pleine culture; mais, le 4 septembre 1646, le marquis de Lède, ayant à défendre Dunkerque contre les Français, commandés par le prince de Condé, fit ouvrir les portes de flot, et les eaux de la mer se précipitèrent avec tant d'impétuosité dans la campagne, qu'en une nuit tout fut submergé. Coebergher en mourut de chagrin. Après plusieurs tentatives infructueuses, son ouvrage a été repris par M. de Buyser. Celui-ci a employé les mêmes procédés que Coebergher, a obtenu le même succès, et son nom reste gravé, près du sien, dans la mémoire du pays. Les grandes Moëres sont divisées en deux par une forte chaussée, dont l'arête forme la limite entre la France et la Belgique. La partie française comprend 1,902 hectares, et est devenue une des plus belles communes du département du Nord; la ceinture navigable qui l'enveloppe et la rattache au port de Dunkerque n'est pas la moindre cause de sa prospérité : de larges fossés bordés d'arbres portent les eaux intérieures au pied de huit moulins à vent, qui suffisent pour les enlever et maintenir l'assé-

(1) Bibliothèque du Louvre. Manuscrit.

(2) Aujourd'hui la commune de Hondscote compte 3,971 habitans, dont 2,250 sont agglomérés au chef-lieu.

chement; des chemins magnifiques se coupent en équerre sur cette surface couverte des plus riches cultures. La cotisation d'entretien des travaux est de 13 fr. 15 cent. par hectare, et l'on ne peut pas évaluer à moins de 600,000 francs la valeur brute des récoltes que porte cet ancien foyer d'infection de la contrée. Le desséchement des petites Moëres a été entrepris, il y a vingt-cinq ans, dans des conditions analogues et de la même façon, par M. Bosquillon, ingénieur des ponts-et-chaussées; les petites Moëres étaient alors affermées 240 francs pour la pêche du poisson et la coupe des roseaux; elles ont d'abord été louées pour dix-neuf ans, à raison de 6,000 fr. par an, à un fermier qui a fourni tout le capital de mise en culture. Ce fermier a renouvelé son bail à 14,000 fr., et ce prix passe pour fort bas. En 1822, la commune des Moëres comptait à peine trois cents habitans, et la fièvre y régnait six mois de l'année; elle en possède aujourd'hui plus de mille, dont le moindre vaut, pour la vigueur, trois de ses aînés. Cette population vit au-dessous du niveau de la basse mer, et il n'y a entre elle et l'irruption des flots que la membrure des portes d'une écluse. Quelques précautions de plus mettraient les Moëres à l'abri de l'invasion des marées qui franchiraient l'enceinte de Dunkerque. Depuis trente ans, on n'a pas cessé de fortifier et d'exhausser la digue qui les enveloppe; cette digue n'a plus de points faibles que ceux où se dégorgent les machines d'épuisement, et l'addition d'un peu de force motrice permettrait de remédier à ce défaut. Il ne serait pas moins facile, si ce n'est de garantir complétement le reste de la contrée des inondations, du moins d'en cantonner les ravages; mais telle est la nature de l'homme : il ne s'accoutume à rien si facilement qu'au danger, et ne tient point compte des catastrophes dont aucune douleur actuelle ne lui fait sentir l'imminence.

Si, dans cette amélioration raisonnée d'un vaste territoire, l'accroissement de valeur de la propriété foncière a été considérable, la part de bénéfice de l'intelligence et du travail l'a été davantage encore. La bonne conduite, l'habileté, la persévérance, ont fait sortir de la foule nombre d'hommes qui, partis des derniers rangs, sont devenus de puissans cultivateurs, de riches propriétaires, et, au milieu des immenses mouvemens de terres que comportent l'établissement et l'entretien du régime des watteringues, il s'est formé une race de terrassiers qui sait atteindre un salaire élevé à creuser et à curer des canaux à moitié du prix qui suffirait à peine pour vivre à des ouvriers inexpérimentés (1). Déjà les hommes éprouvés et les capitaux économisés dans ces vastes entreprises vont féconder des terres délaissées dans les

(1) Les petits canaux se creusent et se curent à raison de 18 centimes le mètre cube de vase ou de terre; les grands à raison de 25.

provinces voisines; des méthodes de culture perfectionnées s'y transplantent avec eux, et l'arrondissement de Dunkerque est en état de fournir des transformateurs à tout pays où existent des marécages et des champs incultes.

Voilà ce que sont les watteringues de Dunkerque, et voilà ce que sait créer, sans demander aucun sacrifice à l'état, l'alliance du sentiment de la propriété individuelle et de l'esprit d'association tel qu'on l'entendait en 1802, en 1699 et même en 1619. Le socialisme nous crie depuis vingt ans qu'il saurait beaucoup mieux faire. Qu'il fasse donc! Il est grand temps qu'il s'y mette; l'inaction dans la liberté n'est permise qu'à l'impuissance, et elle conduit vite au ridicule quand elle s'allie à la prétention de tout envahir. Jusqu'ici, les seules œuvres qu'il puisse présenter comme siennes sont la comédie du Luxembourg, les ateliers nationaux avec leurs conséquences naturelles, et des banquets à trente sous où l'on trouve à manger pour quinze. Espérons qu'il a d'autres secrets de faire la fortune du genre humain. Ce n'est pas le champ qui manquera à ses expériences, et, sans chercher plus loin, il trouverait sur la rive gauche de l'Aa un autre territoire à watteringues, aussi étendu et moins avancé d'un siècle que celui de Dunkerque.

Sans doute l'agriculture n'est pas arrivée, dans les environs de Dunkerque, à son dernier degré de perfection; elle peut encore améliorer les instrumens aratoires, les races d'animaux, emprunter aux arts chimiques ou au commerce d'autres engrais, introduire dans les assolemens de nouveaux végétaux; mais la meilleure conquête qu'elle puisse faire aujourd'hui, c'est celle des sables stériles qui séparent de la mer les riches campagnes que nous venons de parcourir. Le flot et les vents d'ouest s'emparent, à l'embouchure de l'Aa, du limon dont sont surchargées les eaux de cette rivière, et le poussent à la côte. Parmi les propriétaires riverains, quelques-uns ont endigué ces dépôts, et, si ces entreprises passaient une certaine limite, la rade de Dunkerque ne pourrait manquer d'en souffrir. D'autres, plus dignes d'être encouragées, enlèvent à mer basse le limon de l'estran (1), l'étendent sur les sables voisins, et transforment ainsi des grèves stériles en terres fécondes. Beaucoup de terres sablonneuses des environs de Gravelines réclameraient cet amendement; mais l'éloignement du rivage oblige à le leur refuser. Cette grande amélioration s'obtiendrait partout avec économie par les procédés du colmatage, dans lesquels l'eau sert elle-même de véhicule au limon. Les eaux vaseuses de l'Aa peuvent se dériver depuis Watten jusqu'à l'écluse de Vauban, être conduites sur tous les terrains maigres et reçues dans des clôtures en terre, d'où elles se

(1) On sait que l'estran est cette partie des plages sablonneuses qui couvre et découvre à la marée.

rendaient à la mer après s'être clarifiées. L'art compléterait ainsi le travail de la nature par l'imitation des moyens qu'elle a employés pour la formation de ce territoire.

Entre Gravelines et Dunkerque, l'étendue des dunes est de 717 hectares, dont 146 appartiennent à l'état, et 571 à des particuliers; une grande partie de celles-ci seront un jour amendées avec les dépôts de l'Aa. Ces dépôts ne passent pas le chenal de Dunkerque. Au-delà, jusqu'à l'Escaut, la lisière de dunes n'est interrompue que par les chenaux de Nieuport et d'Ostende; la largeur moyenne en est chez nous d'un kilomètre, et, sur 1,298 hectares, l'état en possède 25, tout le reste est à la ville de Dunkerque. Garnies par places d'herbes sauvages qui leur procurent une demi-fixité, ces dunes ont peu d'élévation; leurs collines capricieuses laissent entre elles de vastes espaces légèrement ondulés, et elles sont très susceptibles de se boiser. Des plantations faites sur leur prolongement, vis-à-vis Furnes, réussissent fort bien, et la colline de sable d'une centaine d'hectares que les tempêtes ont jetée au bord des Moëres montre, à l'ombrage dont elle est couverte, ce que pourrait devenir la dune entière. Le pin de Riga, si précieux pour la mâture, se plairait sans doute dans ce sol, et, indépendamment de leur utilité comme signal pour la reconnaissance de la côte, les massifs d'arbres préserveraient de l'envahissement des sables et de la pernicieuse action des vents de mer les terres cultivées du voisinage. D'un autre côté, les fortifications de Dunkerque sont en terre, et la seule place ainsi construite qui ait jamais fait une longue résistance est celle de Dantzick, en 1807. Elle dut cette gloire et cet avantage aux approvisionnemens de bois du commerce dont purent disposer ses défenseurs. Ils s'en servirent à amortir les coups de l'artillerie française, à réparer à mesure qu'elles s'ouvraient les brèches de leurs remparts, et pendant plusieurs mois la monarchie prussienne ébranlée conserva une chance de salut. Dunkerque n'a pas derrière soi les forêts de la Pologne, et toute ressource de cette nature lui manquerait dans le danger. Depuis le siége de 1793, ses dunes dépouillées auraient eu le temps de se couvrir d'une futaie d'arbres résineux, et rien ne dit qu'elles ne l'eussent pas encore avant un siége nouveau; les négligences du passé ne sauraient donc excuser celles du présent.

Aux portes mêmes de la ville, on a fait mieux que de boiser la dune. Le Rosendal, dont les jardins s'épanouissent à l'abri de lignes d'arbres si touffus, est une conquête faite sur le sable pur; mais quels travaux ce sol artificiel n'a-t-il pas coûtés! Tel hectare de ce quartier fleuri reçoit pour mille écus par an de fumier ou de main-d'œuvre. De pareils prodiges cessent d'être possibles à quelque distance de la ville, qui fournit les engrais et achète les denrées. On songe néanmoins à revêtir des vases que fournira le curage du chenal et du port les dunes

comprises entre le Rosendal et la mer. Confiée à des compagnies de matelots, qui se répartiraient ensuite les terres fécondées par elles, cette entreprise ferait la fortune de cent pauvres familles, et, s'ils savent stipuler des conditions de mise en valeur, l'état ni la ville ne s'appauvriront en se détachant des 1,444 hect. de dunes inertes qu'ils détiennent.

La famine, la peste et la garnison de Gravelines sont encore mises au même rang dans les dictons de nos soldats. Cette ville vaut aujourd'hui beaucoup mieux que sa réputation. Charles-Quint le premier l'érigea en place forte en 1518; elle était couverte par une zone de lagunes infectes, et quand Turenne voulut l'investir, en 1657, les Espagnols poussèrent les inondations à quatre lieues de distance. En 1699, Vauban combina les moyens d'inonder les alentours à une lieue avec le dessèchement de 26,000 arpens de marécages, et il augmenta beaucoup les fortifications pour compenser l'affaiblissement d'une insalubrité qu'on s'était accoutumé à considérer comme la plus sûre défense de la place. Malgré ses précautions, le séjour de Gravelines n'avait pas cessé d'être malsain. En 1764, la ville n'avait encore que 800 ames, et la campagne moitié moins. Les progrès combinés de la salubrité, de la culture et du commerce, ont aujourd'hui porté à 5,582 le nombre des habitans de ce même territoire. Le premier pas fait dans cette voie a été l'établissement du chenal actuel de l'Aa. L'embouchure naturelle s'était recourbée vers l'est sous la pression des vents d'aval, des marées, des dépôts qu'elles poussent à la côte, et l'entrée en était des plus difficiles : le chenal artificiel marche droit au nord-ouest jusqu'à 1,500 mètres au-delà de la laisse de haute mer, et le flot conduit de lui-même à l'embecquer les bâtimens venant de l'ouest au nord. Malheureusement pour la ville, les dépôts de l'Aa en éloignent tous les jours la mer, et elle est menacée d'être abandonnée par le commerce pour la *Ville des Smoggleurs*, située au bord du chenal, à 1,500 mètres plus bas.

Cet asile, ouvert par Napoléon (décret du 30 novembre 1811) à des contrebandiers anglais qui importaient de l'or en France, avait, dès ses premiers jours, offert un débouché considérable aux denrées du pays. Quand la paix fit tomber cette industrie, quelques habitans eurent l'idée de suivre en Angleterre la consommation qui s'éloignait d'eux. Telle a été l'origine du commerce d'œufs, qui a pris de si singuliers développemens à Gravelines. Il en a été expédié en

1835. . . .	1,000,769 kilogrammes.
1840. . . .	1,897,990
1845. . . .	1,982,278
1847. . . .	1,714,170
1848. . . .	2,183,188

Ce commerce se ressent des moindres variations du prix des grains et s'étend à mesure que les communications se perfectionnent : il exporte aujourd'hui des œufs venus des coins les plus reculés des départemens du Pas-de-Calais, du Nord, de la Somme, et l'on ne peut se défendre d'une sorte d'admiration en voyant de près ce qui se déploie d'intelligence et d'activité dans un champ si modeste. Les cargaisons de menues denrées sont à peu près égales en poids, mais non en valeur. Les Colberts en blouses et en vareuses qui ont organisé ce commerce ont plus fait pour l'agriculture que le ministère qui croit la diriger de la rue de Varennes. Leurs exemples se sont propagés sur toute la partie de nos côtes qui regarde l'Angleterre. D'après les registres des douanes, les comestibles autres que les boissons, les grains et les farines, expédiés de France en Angleterre dans le courant de l'année 1847, ont atteint, malgré la réaction de la cherté des grains, une valeur de 12,415,000 francs. Nos petites cultures, ainsi stimulées, deviennent de jour en jour plus intelligentes et plus fécondes; mais il y aurait de l'ingratitude à s'en glorifier sans rendre hommage au génie mercantile de la Grande-Bretagne, qui leur donne l'impulsion, d'autant plus admirable dans ses combinaisons que les bases en paraissent plus ingrates. Faut-il en citer un exemple entre mille? Des cargaisons de pommes allaient partir pour Londres : on reçoit ordre de les ranger dans des caisses de dimensions uniformes. Sept planches et un trait de scie, quelques clous, quelques coups de marteau, voilà une caisse faite, et l'arrimage à bord devient aussi rapide que régulier. On n'aperçoit jusqu'ici rien qui ne soit à la portée des marchands de pommes du continent... Mais l'Anglais a commandé ses caisses à pommes de la dimension requise pour loger un mort de taille ordinaire; à peine vidées, il les passe à l'entrepreneur des inhumations; celui-ci les place, fait resservir les vieux clous, et 300 pour 100 sont gagnés sur l'économie des familles où l'on se fait enterrer à bon marché. Toutes les provisions de la côte s'expédient aujourd'hui sous cette ingénieuse enveloppe, et chaque saison de l'année apporte aux consommateurs de Londres son tribut de comestibles et de caisses de morts.

Le commerce avec l'Angleterre ne suffit plus à l'activité et aux capitaux des habitans de Gravelines : ils se sont mis à la pêche du hareng et arment aujourd'hui treize bâtimens pour celle de la morue; ils vont chercher eux-mêmes à Saint-Ubes les sels que ces pêches emploient, et, par ces travaux intelligens, leur port est devenu le seul en France où se montre presque exclusivement le pavillon national. Ce petit centre de mouvement se maintiendra, malgré la concurrence de Dunkerque, par les opérations qui lui sont propres.

Ce n'est pas seulement à partir de 1662 que le territoire de Dunker-

que a fait partie intégrante de notre pays. Il partageait le sort des Gaules lorsque César les réduisait sous la domination romaine. Il passait avec elles, en 420, sous celle du premier des Mérovingiens. Saint Éloi, qui donnait à la ville le nom qu'elle porte, était natif des environs de Limoges et ministre de Dagobert Ier, et les successeurs de ce prince administrèrent la Flandre pendant deux cents ans par des officiers qu'on appelait simplement *forestiers*. En 863, le forestier Baudouin, surnommé *Bras-de-Fer*, eut la témérité de devenir amoureux de Judith, fille du roi Charles-le-Chauve, et le bonheur de trouver grace devant elle. Il n'était pas d'assez bonne maison pour obtenir facilement la main d'une arrière-petite-fille de Charlemagne : la princesse le comprit, et, pour prévenir les objections, elle se fit enlever. L'affaire fit grand bruit; le pape Nicolas Ier s'en mêla et excommunia les deux amans. Cet acte de sévérité ne les amena que l'année suivante à ses pieds. Touché de leurs larmes, il leur donna l'absolution; mais le sacrement de pénitence n'était pas le seul qui fût nécessaire à la princesse : le pape intercéda auprès du roi, et, s'appuyant sans doute sur la doctrine des faits accomplis, il parvint à le fléchir. Charles pardonna donc et consentit au mariage. C'était assurément le meilleur parti que les circonstances lui permissent de prendre, et il n'y aurait eu qu'à le louer, s'il s'en fût tenu là; mais, en vrai fils de Louis-le-Débonnaire, il érigea la Flandre, pour en faire la dot de sa fille, en état redevable d'un simple hommage à la couronne de France. Une fantaisie de princesse fut l'origine de cette séparation des provinces du nord qui, durant huit siècles, a causé tant de déchiremens en Europe.

Pendant ce long intervalle, l'histoire de Dunkerque n'a pas cessé d'être unie à la nôtre. Hors du règne de Charles-Quint, qui fit comprendre le fief de Dunkerque dans la rançon de François Ier, ce fief, tout en relevant de souverains souvent ennemis de la France, a presque toujours appartenu à des princes français. Par une de ces bizarreries qui naissaient de l'application du droit féodal, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV lui-même étaient seigneurs particuliers de Dunkerque au temps même où les Dunkerquois faisaient à leur couronne, comme vassaux de celle d'Espagne, la guerre la plus meurtrière. Au milieu de ces guerres, la ville revint plus d'une fois à la France; elle y fut réunie de 1299 à 1305 par Philippe-le-Bel; en 1382, nous l'arrachâmes des mains des Anglais, mais sans autre intention que de la remettre au comte de Flandre; en 1583, le maréchal de Thermes la prit, la saccagea, et, au récit des cruautés qu'il commit, on voudrait déchirer cette page de notre histoire. Les mœurs de cette époque entraînaient tour à tour toutes les parties belligérantes dans les plus affreuses représailles, et, pour en citer un exemple authentique, un acte de l'amirauté de Dunkerque en date du 10 août 1601 porte textuellement :

L'on ordonne à tous capitaines et gens de mer qu'ils auront à couler à fond tous les vaisseaux qu'ils ne pourront pas mener dans le port de Dunkerque, et qu'au regard des Hollandois et autres rebelles ils ne couleront pas seulement à fond leurs navires, mais aussi leurs équipages, à moins que d'en pouvoir tirer une très grande et extraordinaire rançon. En suite de cette ordonnance, dit un procès-verbal du 27 septembre suivant, le capitaine Antoine Ricx déclare avoir fait jeter à la mer, depuis le 24 août, soixante-deux personnes, et le magistrat *en prend notice sur les registres de la ville.* Les Hollandais, de leur côté, ne ménageaient pas davantage leurs ennemis.

Le cardinal de Richelieu mourait en 1642, mais il laissait l'Espagne blessée au cœur, avec le sentiment de sa faiblesse, la France saignante peut-être, mais pleine du sentiment de sa puissance. Les plus braves généraux du règne de Louis XIII étaient encore dans la force de l'âge, et la génération qui devait faire les grandes choses du règne de Louis XIV commençait à secouer ses armes. La guerre recommença bientôt en Flandre; Gravelines fut pris le 30 juillet 1644. L'année suivante fut marquée par des succès balancés; mais, en 1646, le prince de Condé, alors âgé de vingt-cinq ans et déjà vainqueur à Rocroy, à Fribourg, à Nordlingue, prend, avec les maréchaux de Gassion et de Rantzau pour lieutenans, le commandement de l'armée de Flandre. Cassel, Bergues, Furnes, Hondscote, Mardyck, sont bientôt enlevés : d'énormes difficultés s'opposaient encore à la prise de Dunkerque, mais Condé, seul de son avis dans le conseil de guerre, résolut le siége, *voulant,* dit-il, *rétablir le commerce du royaume que cette seule ville ruinait sur l'océan, ôter au roi catholique le port fameux qui entretenait la communication entre l'Espagne et les Pays-Bas, et jugeant que, dans la situation des affaires de France en Flandre, il ne pouvait rendre un plus grand service au roi que de lui soumettre Dunkerque.* L'impétueux jeune homme assura le succès de cette entreprise par des précautions qui étonnèrent la prudence des plus vieux généraux, et, après un siége dans lequel furent faits de part et d'autre des prodiges de valeur, la ville capitula le 10 octobre.

Le premier gouverneur de Dunkerque fut le maréchal de Rantzau. Il avait beaucoup contribué au succès de la campagne et le consolida en faisant aimer à un peuple brave et bon comme lui sa nouvelle patrie. La fortune, qui lui devait un champ de bataille pour lit de mort, le laissa finir d'une hydropisie en 1650. Il avait alors quarante-un ans; il lui manquait un œil, une oreille, une main, une jambe, et ceux qui l'enveloppèrent dans son linceul comptèrent sur lui les cicatrices de soixante blessures; il n'y eut donc aucune exagération à graver sur sa tombe ces vers connus d'un poète ignoré :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts;
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars :
Il dispersa partout ses membres et sa gloire;
Tout abattu qu'il fût, il demeura vainqueur;
Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

L'année où mourait Rantzau, naissait à Dunkerque un enfant qui devait répandre sur la marine française un éclat immortel. L'histoire véridique des exploits de Jean Bart fait pâlir les romans de chevalerie, et la postérité, comme éblouie de son indicible bravoure, ne s'informe pas s'il avait d'autres qualités. Elle a fait plus : pour mettre sa figure en harmonie avec cette vie de combats, elle a imaginé de ne le représenter que la pipe à la bouche et la hache d'abordage à la main. Il ne ressemblait point à ce portrait. Voici celui que fait de lui son contemporain Faulconnier, grand-bailli héréditaire de Dunkerque, qui l'avait pratiqué toute sa vie : « Il avait la taille au-dessus de la médiocre, le corps bien fait, robuste et capable de résister à toutes les fatigues de la mer. Il avait les traits du visage bien formés, les yeux bleus, le teint beau, les cheveux blonds, la physionomie heureuse et tout-à-fait revenante. Il avait beaucoup de bon sens, l'esprit net et solide, une valeur ferme et toujours égale. Il était sobre, vigilant et intrépide, aussi prompt à prendre son parti que de sang-froid à donner ses ordres dans le combat, où on l'a toujours vu avec cette présence d'esprit si rare et si nécessaire en de semblables occasions. Il savait parfaitement bien son métier, et il l'a fait avec tant de désintéressement et de gloire qu'il n'a dû sa fortune et son élévation qu'à sa capacité et à sa valeur. » Cette appréciation est confirmée, au moins sous un rapport, dans une correspondance de M. de Barentin, intendant de Flandre, avec le ministre de la marine, M. de Pontchartrain. Des débats très vifs s'étaient élevés à Dunkerque sur diverses questions de service entre le commandant supérieur et le commissaire-général de la marine. Celui-ci était le tapageur et l'emporté dans cette querelle. « M. Bart, dit M. de Barentin dans une lettre du 3 juillet 1699 (1), est d'un caractère très opposé. Il tâche de mettre la raison de son côté en gardant plus de modération dans ses paroles; mais l'accès qu'il se vante d'avoir auprès de sa majesté le rend aussi peu traitable envers ceux qui ne dépendent que de lui qu'envers les officiers de la marine, qui quittent tous le port de Dunkerque pour ne pas servir sous ses ordres... » Le véritable motif de cette désertion, M. de Barentin ne le dit pas. Jean Bart sortait des rangs du peuple, et les gentilshommes de naissance croyaient déroger sous son comman-

(1) Bibliothèque du Louvre. Manuscrit.

dement. Avec sa grandeur d'ame et son sens élevé, Louis XIV le dédommageait en le rapprochant de sa personne, de même qu'il faisait souper Molière avec lui, lorsque ses courtisans ne voulaient pas l'admettre à leur table. Son attention avait été pour la première fois fixée sur Jean Bart par Vauban, qui, en étudiant les nouvelles forces que Dunkerque apportait en dot à la France, reconnut la portée du jeune marin, prédit son avenir, et, de retour à Versailles, le fit nommer lieutenant de vaisseau. Jamais mémoire n'a été plus pieusement conservée que l'est celle de Jean Bart parmi ses compatriotes, et aucun matelot de Dunkerque ne l'a jamais oubliée en présence de l'ennemi.

Les Français du temps de César étaient divisés entre eux à tous les degrés de la société (1), sujets à sacrifier les plus grands intérêts de la patrie à de mesquines rancunes personnelles, et tout le *Commentaire de la guerre des Gaules* est un enseignement de l'art d'exploiter leurs rivalités, de s'emparer de leurs ressentimens, de les vaincre, en un mot, les uns par les autres. Ce côté misérable du caractère national n'a jamais tant profité aux ennemis de notre pays que dans les troubles de la Fronde. Ces troubles commençaient en 1648, et le dénûment dans lequel restaient les places de Flandre livrait successivement aux Espagnols Furnes, Ypres, Mardyck, Bergues, Gravelines. Dunkerque enfin, trahi par un allié qui interceptait les secours que nous y faisions passer par mer, tombait entre leurs mains le 16 septembre 1652. Cet allié fut puni par le succès même de sa déloyauté, et, pendant les cinq années qui suivirent, les corsaires de Dunkerque, redevenus vassaux de l'Espagne, désolèrent le commerce anglais par le nombre et la richesse de leurs prises. Le malheur des temps nous fit conclure, à la fin de 1656, un traité par lequel Cromwell s'obligeait à nous fournir un contingent pour la guerre de Flandre, à la condition que Dunkerque serait assiégé et remis à l'Angleterre. Le maréchal de Turenne prit l'année suivante le commandement de l'armée; mais il avait en face de lui le prince de Condé, jeté dans les rangs espagnols par la guerre civile, et l'année 1658 devait être témoin de la plus mémorable lutte à laquelle se soient jamais livrés des hommes nés pour être unis (2).

Au commencement de mai, Turenne occupait Bourbourg, Watten, Cassel, et une escadre anglaise mouillait en rade de Dunkerque, sous le fort de Mardyck, que nous avions pris sept mois auparavant. Les

(1) In Galliâ, non solum in omnibus civitatibus, atque in omnibus pagis partibusque, sed penè etiam in singulis domibus factiones sunt...... Hæc eadem ratio est in summâ totius Galliæ; namque omnes civitates in partes divisæ sunt duas. (*De Bello Gallico*, l. VI, c. II.)

(2) *Mémoires du vicomte de Turenne.* — *Mémoires du duc d'York.* — *Histoire du vicomte de Turenne*, par le chevalier de Ramsay. — *Histoire de Dunkerque*, par P. Faulconnier.

Espagnols étaient, de leur côté, maîtres de Gravelines, de Bergues, d'Ypres, de Nieuport, de Furnes, enveloppant ainsi Dunkerque, où commandait pour eux le brave marquis de Lède. Le marquis avait inondé, par les chenaux de Gravelines, de Dunkerque et de Nieuport, tout le pays des watteringues, et se croyait dans une île inabordable. Lorsque, des hauteurs de Bergues, Turenne vit cette plaine submergée, il sentit fléchir ses résolutions et fut près de renoncer à ses projets sur Dunkerque; mais, aux obstacles accumulés devant lui, il comprit le parti qu'il pouvait tirer de la sécurité qu'ils inspiraient à l'ennemi, et calcula que les inondations, s'il les franchissait, le protégeraient lui-même contre l'armée de don Juan d'Autriche, cantonnée dans les Pays-Bas. Il fit donc sonder la plaine, et, trouvant un gué dans la direction de la chaussée actuelle de Bergues, il chargea ses cavaliers de fascines, leur mit en croupe des fantassins, rendit ainsi praticables les plus mauvais passages, et bientôt, par un de ces élans dont les soldats français sont capables, l'infanterie se précipita les armes hautes au travers de ce lac d'une lieue et demie de largeur; l'artillerie eut un peu plus de peine à le franchir. Le maréchal resta quarante-huit heures à cheval, et Dunkerque fut investi le 14 mai. L'armée enveloppa la ville dans deux lignes concentriques appuyées à la mer, et s'établit entre les deux. Tandis que Turenne s'enfermait ainsi en champ clos avec le marquis de Lède et poussait vigoureusement le siége, don Juan d'Autriche, réveillé comme par un coup de tonnerre à Bruxelles, rassemblait précipitamment son armée. Jamais général en chef n'eut de plus illustres lieutenans; il avait sous ses ordres le duc d'York, depuis Jacques II, et son frère le duc de Glocester avec le contingent des royalistes anglais, le prince de Condé avec toute la noblesse française qui avait suivi sa fortune. La plaine étant inondée, l'archiduc ne put marcher sur Dunkerque que par les dunes, la mer à droite et le canal de Furnes à gauche. Il s'arrêta à environ trois kilomètres des lignes françaises, et Turenne vint aussitôt reconnaître lui-même ses forces. Il vit que l'ennemi manquait de moyens de se retrancher, ne découvrit point d'artillerie, aperçut le prince de Condé faisant jeter sur le canal de Furnes cinq ponts par lesquels on pouvait atteindre la place en tournant notre droite, et résolut aussitôt de ne laisser à l'ennemi le temps ni de terminer ces préparatifs ni de recevoir son artillerie. Il fit dans la soirée ses dispositions pour livrer bataille le lendemain, à l'heure de la basse mer, s'enveloppa dans son manteau et s'endormit sur le sable.

L'espace compris entre la mer et le canal a 2,500 mètres de largeur à mer basse; les deux armées s'y trouvaient en face l'une de l'autre, comme deux champions dans un duel. Le marquis de Richelieu était chargé d'empêcher, pendant la bataille, l'assiégé de nous assaillir par derrière; une division de notre cavalerie formait l'aile gauche sur l'es-

tran, et trois corvettes anglaises, embossées en avant, empêchaient par leur feu la cavalerie espagnole de se déployer en face d'elle.

A huit heures du matin, l'armée française, rangée en ligne droite sans laisser aucun vide de la mer au canal, et marchant au petit pas, comme à la parade, abordait l'ennemi. — *Avez-vous déjà vu donner des batailles?* dit au duc de Glocester le prince de Condé, qui venait de juger des dispositions des deux armées. — *Non*, dit le duc. — *Eh bien!* reprit le prince, *d'ici à une demi-heure vous saurez comme on en perd une.* Les Espagnols occupaient au centre une dune escarpée qui dominait tout le champ de bataille. Les Anglais de Cromwell l'attaquèrent avec la plus grande bravoure, atteignirent le sommet en se poussant les uns les autres avec les crosses de leurs fusils, et renversèrent l'ennemi; mais ils y furent bientôt assaillis par les masses de l'infanterie espagnole, et ce point devenait le pivot de toute l'affaire, lorsque le marquis de Castelnau, qui commandait la cavalerie sur l'estran, fit une conversion par sa gauche, et, chargeant en flanc cette infanterie, la rompit et la mit en fuite. Les choses se passaient autrement près du canal de Furnes, où commandait le prince de Condé : il arrêtait notre aile droite; puis, voyant la bataille perdue, il réunit, par une de ces inspirations soudaines du champ de bataille qui lui étaient familières, tout ce qui se trouvait de cavalerie à sa portée, et fit une charge furieuse pour se jeter dans Dunkerque par une trouée au travers de nos rangs. Repoussé, il revint deux fois à la charge avec une égale fureur; mais le maréchal de Turenne était accouru pour le recevoir; le prince eut son cheval tué, s'échappa, comme par miracle, sur celui de l'un de ses officiers, et tout ce qui le suivait fut enveloppé et fait prisonnier. L'on poursuivit les Espagnols jusqu'à Furnes, et le soir Turenne annonçait sa victoire à la maréchale par ce simple billet : *Les ennemis sont venus à nous; ils ont été battus; Dieu en soit loué! J'ai un peu fatigué toute la journée; je vous donne le bonsoir, et m'en vais me coucher.* La place se défendit admirablement quelques jours encore; mais le marquis de Lède étant mort des suites de ses blessures, elle capitula le 24 juin, et le maréchal la remit le 26 à l'Anglais.

La campagne de 1658 détermina l'Espagne à signer le traité des Pyrénées. Cromwell mourut bientôt après, et Charles II remonta, en 1660, sur le trône d'Angleterre. L'histoire a enregistré ses profusions et les humiliations qu'imposa le désordre des finances à sa couronne. En 1662, il prit lui-même, avec le chancelier Clarendon, l'initiative de la vente de Dunkerque à la France; ils en demandèrent 12 millions tournois. Le comte d'Estrades, qui conduisit fort habilement cette négociation, fit remarquer que l'Angleterre, tenant Dunkerque de la France, sans que l'Espagne, sur qui la place avait été conquise, eût sanctionné cette transmission, ne céderait qu'une possession de fait,

fondée sur un titre litigieux; il offrit 4 millions, et conclut à 5. Le traité fut signé à Londres le 17 octobre, et, au moment où s'échangeaient les ratifications, le public croyait le marché rompu. L'indignation n'en éclata, dès que la vérité fut connue, qu'avec plus de violence dans la ville et dans le parlement; elle gagna la garnison même de Dunkerque, qui ne voulait plus évacuer la place. Le comte d'Estrades, venu pour en prendre possession, conféra de cette résistance inattendue avec Pierre Faulconnier, grand-bailli de la ville, qui connaissait le gouverneur et les autres officiers-majors. Le bailli fut d'avis que le plus court et le plus sûr était de leur offrir de l'argent, et, dans son zèle pour le service de sa majesté, il se chargea de la commission. M. d'Estrades lui ayant marqué jusqu'à quelle somme il pouvait aller, il sut, dit son fils, qui a écrit cette histoire, répandre si à propos ce métal avec lequel on vient à bout des choses les plus difficiles, que le lendemain, 29 novembre, le gouverneur et les officiers firent embarquer toute la garnison. Il était temps : les Anglais rencontrèrent en mer la défense que leur envoyait le parlement de remettre Dunkerque. Le courrier qui la portait revint à Londres avec le gouverneur, et le seul accusé de corruption dans cette affaire fut lord Clarendon, à l'intégrité duquel l'Angleterre et la postérité ont plus tard rendu hommage.

Louis XIV, qui n'avait fait que paraître à Dunkerque après la bataille des Dunes, y accourut après l'acquisition. Il fit la route à cheval, et parti de Paris le 30 novembre au soir, il arriva, par Boulogne et Calais, le 2 décembre, à trois heures après midi. Il avait alors vingt-quatre ans, et, à peine délivré de la tutelle de Mazarin, il était affamé du plaisir de gouverner par lui-même. Il signala sa bienvenue par la déclaration de franchise du port qu'on a depuis si souvent invoquée, et régla pendant son séjour les principales affaires du pays. En 1667, nous reprenions Bergues, Furnes, Courtray, Tournay, et bientôt après le traité d'Aix-la-Chapelle nous en conférait la souveraineté. Dunkerque cessait d'être une possession isolée, et Vauban venait y projeter de nouvelles fortifications. Son voyage de 1668 devait être suivi de quinze autres, dont le dernier eut lieu en 1706, et pendant ces trente-huit années, tout ce qui s'est fait de grand dans le pays a été provoqué ou dirigé par lui. En 1670, le roi termina sa tournée en Flandre par Dunkerque. Il y revint le 3 mai 1671, et ne repartit que le 27; il s'était fait précéder par l'établissement d'un camp de trente mille hommes, auquel il fit exécuter les projets de Vauban sur le port et les fortifications. Chaque matin, au signal donné par le canon, dix mille hommes venaient sur les travaux prendre la pelle, la hotte et la brouette; les deux autres tiers du camp leur succédaient de cinq en cinq heures. Le roi montait à cheval deux fois par jour, et les soldats firent sous ses yeux des prodiges de vigueur, de constance et d'adresse. Les soldats d'au-

jourd'hui valent ceux d'alors; ils ne courraient pas avec moins d'ardeur à ces fêtes du travail et du véritable amour de la patrie, et, sur cette même côte, on ne serait embarrassé que du choix entre les entreprises d'utilité publique à confier à leurs bras. Nous ne savons cependant que nous consumer en dépenses stériles. Est-ce la faute des hommes qui devraient nous diriger, ou celle d'institutions dans lesquelles la discussion ne laisse plus de place à l'action?

Louis XIV revit encore Dunkerque en 1677 et en 1680; il était alors au faîte de ses grandeurs. Les années qui suivirent furent pour la ville aussi glorieuses que prospères; chacune lui apportait un nouveau degré de force; ses fortifications s'étendaient, son port s'approfondissait, ses marins l'enrichissaient par leurs prises; les plus brillans exploits de Jean Bart sont de 1690. Plus heureuse que Dieppe, la ville repoussait, en 1694 et en 1695, les attaques des Anglais, et la guerre qui se termina à Ryswick en 1697 lui rapportait pour 22,167,000 livres de prises. La paix ne fut guère moins favorable à son commerce, et la guerre de la succession s'ouvrit pour elle sous les plus heureux auspices. Jean Bart et le chevalier de Forbin, qui commandaient l'escadre de Dunkerque, battirent l'ennemi dans toutes les rencontres, et les corsaires s'élançant sur leurs traces portèrent la terreur dans la Manche et la mer du Nord. En 1707, le commerce de Dunkerque armait de 584 pièces de canon 28 de ses propres navires; en 1711, il garnissait de 232 canons 6 vaisseaux que lui prêtait le roi, et envoyait en outre en course 40 bâtimens légers; enfin, à l'ouverture des négociations du traité d'Utrecht, la marine de Dunkerque avait fait, depuis le commencement de la guerre, 1614 prises, d'une valeur totale de 30,500,000 livres; mais ces titres de gloire qu'acquérait une ville, les revers de nos armées de terre les changeaient en titres de proscription. La bataille de Ramillies, perdue le 6 mai 1706 par le maréchal de Villeroy, fut le début d'un long enchaînement de malheurs. Suivi de près par Marlborough, il se jeta dans Dunkerque, et, les travaux du camp retranché, plusieurs fois recommandé par Vauban, n'avançant pas à son gré, il voulut inonder la campagne. Vauban lui-même accourut à temps pour l'en empêcher et fit exécuter le camp, dont l'avantage n'était pas à ses yeux *moins démonstratif qu'une proposition de géométrie.* Ce grand ouvrage, que le canal de Bergues partageait par le milieu, occupait une surface de 400 hectares; il était appuyé sur la place, sur le fort Louis, sur le canal des Moëres et sur celui de Bourbourg, et n'était attaquable que par des points sujets à une submersion immédiate. Marlborough comprit que ce n'était point par un siége qu'on viendrait à bout de Dunkerque, et changea la direction des opérations qui avaient suivi la bataille de Ramillies. Lille tomba le 23 octobre 1709 entre les mains des alliés, et des conférences pour la paix furent ouvertes à La Haye; mais les Anglais,

dont les intérêts prévalaient dans les conseils de la coalition, firent insérer comme condition *sine quâ non* dans le projet de traité que *les fortifications de la ville de Dunkerque et tout ce qui pourrait en dépendre seraient rasés et que le port serait comblé, sans qu'il fût permis de rétablir les fortifications et de rendre le port navigable à jamais, ni directement ni indirectement*. Louis XIV indigné rompit les négociations. Le parlement britannique fit une adresse à la reine pour lui recommander *de faire en sorte que les fortifications et le port de Dunkerque fussent démolis et ruinés*, et la reine promit, dans sa réponse, *de faire tous ses efforts pour parvenir à cette fin*.

Les corsaires de Dunkerque redoublaient vainement d'audace et de bonheur. Mons, Tournay, Douai, Béthune, Aire, Saint-Venant, ayant succombé sous les alliés au commencement de 1710, de nouvelles propositions de paix étaient faites, et la condition de combler le port de Dunkerque avec les matériaux de ses remparts les faisait encore repousser. En 1711, autres négociations échouant par le même motif; mais le siége en était à Londres, et cette circonstance rappelait le cabinet de Saint-James à son habitude de ne s'engager dans les querelles du continent qu'autant qu'il convient à ses intérêts propres : le point capital était pour lui la destruction de Dunkerque, à laquelle tenaient beaucoup ses alliés, et pourvu qu'il l'obtînt, il devenait coulant sur ce qui ne touchait qu'eux. Cette diversité de tendances fit naître des défiances dont profitèrent nos négociateurs. Louis XIV, voyant périr en quelques mois trois dauphins et la dauphine enceinte, croyait sa famille l'objet des vengeances célestes; les succès des alliés continuaient; la France, épuisée d'hommes et d'argent, était réduite aux abois, et il était chaque jour plus évident que la seule voie de salut qui nous restât était de rompre à tout prix l'alliance de nos ennemis : les Anglais s'en retiraient, si l'on voulait leur sacrifier Dunkerque; on le leur promit enfin, et un armistice particulier fut signé entre la France et l'Angleterre. Ce fut en vertu de cette convention, signifiée le 18 juillet 1712 aux alliés, que le duc d'Ormond les quitta sur les bords de l'Escaut. Le maréchal de Villars tomba immédiatement sur eux et les défit, le 23, à Denain. Ce fut ainsi que Dunkerque paya la rançon de la couronne de France. Le traité d'Utrecht fut signé le 11 avril 1713; il porte à son article 9 : *Le roi très chrétien fera raser les fortifications de la ville de Dunkerque, combler le port, ruiner les écluses qui servent au nettoiement du port, le tout à ses dépens et dans le terme de cinq mois après la paix conclue et signée, savoir : les ouvrages de mer dans l'espace de deux mois, et ceux de terre avec lesdites écluses dans les trois mois suivans, à condition encore que lesdites fortifications, port et écluses ne pourront jamais être rétablis.*

La démolition des fortifications commença le 7 octobre 1713, et les

derniers bâtimens qui restassent dans le port qu'on allait combler en sortirent le 11 mars suivant. La population qui l'avait si vaillamment défendu n'avait plus qu'un exemple de courage et de dévouement à donner : elle assista morne, fière et résignée, à la consommation du sacrifice. D'autres que des Anglais se seraient contentés de la destruction de l'établissement maritime et militaire : acharnés sur un ennemi abattu et mesurant leurs vengeances à leurs terreurs, les Anglais voulurent en outre ramener à Dunkerque les fièvres endémiques, et exigèrent, par une interprétation judaïque du traité, la clôture de toutes les issues par lesquelles les eaux intérieures s'écoulaient dans le chenal. Ce fut alors que Louis XIV ordonna l'ouverture du canal maritime de Mardyck, qui, maintenant comblé du côté de la mer, n'est plus qu'une lagune où se déchargent quelques watergans. Les travaux furent commencés en mai et terminés en décembre 1714 par douze bataillons d'infanterie que dirigeait M. de Moyenneville, ingénieur militaire. Le canal allait, par une ligne brisée de 6 kilomètres, de la ville à la rade, avec laquelle il communiquait par une écluse à deux sas, dont l'un pouvait recevoir des vaisseaux de 70. Il avait 55 mètres de largeur moyenne, et 6 mètres 50 centimètres de profondeur. Ce n'était pas le port de Dunkerque; c'en était un semblable, si ce n'est meilleur, qui s'ouvrait à une lieue à l'ouest. Les Anglais jetèrent les hauts cris; le roi maintint son droit d'établir de nouveaux ports sur ses côtes, et mourut l'année suivante sans l'avoir laissé entamer. Il s'était inspiré, dans cette affaire, des conseils de M. Leblanc, alors intendant de Dunkerque, le même qui avait si efficacement concouru à sauver la Provence de l'invasion de 1707 (1). Mais il était dans les destinées de Dunkerque d'être encore sacrifiée aux fautes et aux intérêts d'autrui. Le régent, ayant à venger sur l'Espagne des querelles qui étaient moins celles de la nation que les siennes, eut besoin du concours de l'Angleterre et de la Hollande. L'anéantissement du canal maritime fut le prix du traité d'alliance de 1717, et l'on s'engagea, par un article secret, *à ce qu'aucuns ports, havre, fortifications, écluse ou bassin, ne fussent jamais construits ou faits à Dunkerque, à Mardyck, ou en quelque autre endroit que ce fût, à deux lieues de distance d'aucune de ces deux places*, c'est-à-dire à portée de la rade. Le négociateur de ce traité fut l'abbé Dubois, qui commença par là sa réputation de diplomate. Il passa pour avoir reçu beaucoup d'argent des Anglais (2), et la justice historique oblige à

(1) Voir la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1847.

(2) « ..... Les Anglais, maîtres de toutes les mers et de tout le commerce, dominent l'Espagne dans les Indes, tandis que sa faible marine n'a pu se relever de ses pertes, et que la nôtre est enfin anéantie, l'un et l'autre par l'intérêt et le fait d'un Dubois! » (*Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. XXXI.)

reconnaître que, s'il en avait refusé, il aurait manqué à toutes les habitudes de sa vie publique et privée.

Le 31 décembre 1721, un raz de marée extraordinaire bouleversa les remblais du port; des bateaux de pêche et même quelques petits bâtimens marchands y pénétrèrent, non sans de vives réclamations des Anglais. En 1744, on fit mieux : aussitôt après la déclaration de guerre, le port fut déblayé et plusieurs batteries relevées; mais, en dépit de Fontenoy, le traité d'Aix-la-Chapelle fit revivre l'article 9 du traité d'Utrecht. La guerre ayant repris en 1755, le maréchal de Belle-Isle vint l'année suivante rétablir la navigation et les moyens de défense de Dunkerque. La marine du port avait déjà pris 675 bâtimens anglais, quand intervint le traité de 1763; il porte à son article 5 : *Quant à la ville et au port de Dunkerque, ils seront mis en l'état fixé par le traité d'Aix-la-Chapelle et les traités antérieurs; les forts qui défendaient l'entrée du port seront détruits; la cunette sera comblée, et il sera pourvu à la salubrité de l'air et à la santé des habitans à la satisfaction de sa majesté britannique.*

Un commissaire anglais revint donc à Dunkerque, et il y fit si bien son devoir, qu'au bout d'un an les eaux, privées d'écoulement, avaient rendu le pays pestilentiel. Comme un corps étranger introduit dans une plaie, sa présence entretint en France une irritation qui éclata en 1778 dans notre alliance avec les États-Unis. Cinq ans après, l'Angleterre elle-même reconnaissait leur indépendance, et dans cet intervalle les corsaires de Dunkerque lui avaient à eux seuls pris 1,180 bâtimens. Cette fois les fortifications restèrent debout après la conclusion de la paix. Les Anglais les assiégèrent encore en 1793. Leur parc d'artillerie était à Furnes, et ils avaient 18,000 hommes à Hondscote. Les Autrichiens, prolongeant leur gauche jusqu'à Bruxelles, occupaient Ypres et Menin. L'armée française, commandée par Houchard, était à Cassel, et avait Lille et Saint-Omer pour points d'appui. Hoche, alors simple adjudant-général, avait proposé, en se jetant dans Dunkerque, qu'on négligeât les corps autrichiens disséminés sur notre droite, qu'on se portât rapidement sur Furnes, et qu'après avoir détruit le parc des Anglais on les prît à revers sous les murs de Dunkerque. Le comité de salut public adopta cette combinaison hardie. Houchard la comprit mal : il voulut d'abord attaquer Hondscote; l'armée l'emporta avec des prodiges de valeur et des pertes énormes; les Anglais levèrent le siége en abandonnant une partie de leur matériel, et gagnèrent Furnes sous la protection des Moëres. Houchard, malheureux dans les combats qui suivirent, fut guillotiné pour n'avoir pas remporté une victoire assez complète.

La place que tient la ville de Dunkerque dans notre histoire et celle

qu'elle occupera dans notre avenir lui sont assignées par sa position sur la mer du Nord et la proximité de sa rade. Cette rade est, à partir de Cherbourg, ou si l'on veut de la Hougue, la seule des côtes de France où puissent s'abriter des vaisseaux. Elle consiste en une sorte de gaîne ouverte à l'ouest et comprise entre la côte et un banc de sable parallèle qui se rattache à la terre à 11 milles à l'est de la ville : les vaisseaux de ligne peuvent y mouiller sur une étendue de 11 kilomètres de long sur un de large. Le chenal du port s'ouvre vers le milieu de cet espace. Le banc qui couvre la rade du côté du large forme un plateau sur lequel il reste à mer basse d'un à 3 mètres d'eau : parfois l'amoncellement des sables en élève certaines parties au-dessus du niveau de la mer, parfois aussi le plateau s'affaisse sous des courans qui s'établissent transversalement; mais, malgré les variations fréquentes et quelquefois considérables qu'éprouve une matière aussi impressionnable que le sable pur, la rade de Dunkerque s'est maintenue au travers des siècles. L'existence de cette rade est donc l'effet de la permanence de causes puissantes. La nature et l'action, il faut l'avouer, n'en ont pas encore été suffisamment étudiées, et des circonstances récentes attacheraient à cette étude un haut intérêt. Depuis quelques années, en effet, un mouvement inquiétant s'est manifesté dans la partie occidentale du banc. La pointe n'en a pas varié; mais à 5 kilomètres à l'est, sous la méridienne de Mardyck, les courans se sont frayé, entre les deux tronçons désignés sous les noms de Snouw et de Braeck, un passage où la profondeur était, en 1836, de 6 à 7 mètres sur des points qui, trente ans auparavant, découvraient à mer basse, et le calme produit latéralement donnait lieu à la formation d'une barre en travers de la rade. Ces effets sont marqués sur la carte hydrographique publiée au dépôt de la marine en 1840. S'ils se développaient, la rade actuelle se comblerait inévitablement; la vallée sous-marine qui la constitue se reporterait au large, et l'atterrage de Dunkerque ressemblerait alors à ceux de Nieuport et d'Ostende. Ce déplacement du fond n'est point encore assez considérable pour affecter la navigation du commerce, et comme, depuis longues années, il ne s'est point présenté de vaisseaux de ligne devant Dunkerque, on en a tenu peu de compte. C'est une négligence qui fait peu d'honneur à l'administration de la marine : elle peut tout exiger du zèle et du talent du corps d'ingénieurs hydrographes dont elle dispose, et ceux-ci sont tout prêts à rechercher, dans la vérification périodique des atterrages sujets à de grandes variations, les moyens de les conserver et de les améliorer. Ce côté de la rade de Dunkerque n'est pas le seul sur lequel l'attention doive demeurer éveillée. Lorsqu'en 1802 et en 1806 M. Beautemps-Beaupré fut chargé par Napoléon de reconnaître à quelles forces navales elle était susceptible de fournir un abri, il prit pour points de repère ceux de très bons levers faits

en 1776, et il a constaté en 1836 que, dans ces soixante années, la limite extérieure de la rade n'avait pas éprouvé, sauf entre le Snouw et le Braeck, de déplacement sensible; mais il n'a malheureusement pas trouvé que la même fixité régnât du côté de la terre. Le génie de la place remarquait en 1764 que, depuis le comblement de l'entrée du canal de Mardyck, la laisse de basse mer correspondante avait reculé de près d'un kilomètre. Le flot qui, sur les plans levés par ordre de Vauban en 1706, bat en dehors du chenal les murs de la citadelle, s'arrête maintenant à 1,100 mètres de ce point. Le phare, le bassin des chasses, le nouveau débouché des eaux intérieures, sont établis sur des atterrissemens tout récens. Ainsi, le rivage s'avance vers le banc qui l'attend de l'autre côté de la rade; celle-ci subit un rétrécissement graduel, et, si les causes n'en étaient point combattues, elle aurait tôt ou tard le sort de ce Swyn, situé au nord de Bruges, qui passait au moyen-âge pour capable de recueillir toutes les flottes de l'univers : elle finirait par se combler. Dunkerque deviendrait alors une ville maritime de l'ordre de Gravelines, et la France, sans point d'appui sur la mer du Nord, descendrait d'un degré dans le rang qu'elle occupe parmi les nations. Nous n'avons jamais rien fait pour prévenir cette déchéance, et les travaux exécutés sur la côte ont eu plus d'une fois pour effet d'en rapprocher l'éventualité. J'ai la ferme confiance que ce malheur pourrait être indéfiniment reculé, et je m'abuse beaucoup si l'étude attentive des forces naturelles auxquelles est due la formation de la rade et un soin méthodique à les seconder ne conduisaient pas à ce but.

Au premier aspect de la carte marine des parties de la mer du Nord qui avoisinent le Pas-de-Calais, l'œil est frappé de la concordance de formes et de direction des nombreux bancs de sable dont elles sont parsemées. Tous sont allongés, étroits, et s'inclinent vers le nord-est; ils sont particulièrement amoncelés près de l'embouchure de la Tamise et le long de la côte de Flandre; le canal de plus grand brassiage tient le milieu entre l'Angleterre et le continent, et aboutit au détroit. Cette sorte de sillonnement sous-marin est tracée par les courans des marées que la Manche vomit et rappelle alternativement. Du cap Gris-Nez, qui forme de notre côté l'étranglement du Pas-de-Calais, jusqu'au-delà d'Ostende, le flot et le jusant cotoient le rivage; la rade de Dunkerque ressemble au lit d'un fleuve dont la profondeur se maintient par la réaction du courant sur le fond. On n'a pas oublié que le flot qui s'empare, au sortir du chenal de Gravelines, des vases de l'Aa, les amène dans la rade, et que, poussé à la côte par les vents du large, ce limon se dépose partout où il rencontre du calme. Si donc une série d'épis enracinés au rivage neutralisait le courant qui le suit, les intervalles seraient bientôt comblés. Cet effet est celui que produisent déjà dans

le rayon de leur portée les saillies des chenaux de Gravelines et de Dunkerque; en repoussant les courans vers le large, elles appellent les atterrissemens sur le bord, et cette circonstance doit dissuader de la prolongation de ces chenaux, contre laquelle s'élèvent d'ailleurs tant d'objections. Si le jeu de l'écluse du canal de Mardyck devait, comme il est difficile d'en douter, entretenir sur le bord intérieur de la rade une agitation salutaire, il ne faudrait pas hésiter à la rétablir : la dépense serait peu de chose, et le canal est susceptible de recevoir et de rendre dans les grandes marées une masse de 1,400,000 mètres cubes d'eau. Pourquoi enfin l'administration n'irait-elle pas jusqu'à organiser, dans l'intérêt combiné de la conservation de la rade, de l'assainissement de la partie négligée des watteringues, et de l'agriculture des trois quarts de leur étendue, un grand système de colmatage par les eaux troubles de l'Aa? Exhausser 30,000 hectares de terres marécageuses avec des dépôts soustraits aux bas-fonds qu'ils vont former, agrandir du même coup le domaine de l'agriculture et celui de la navigation, ce serait partout une opération faite pour honorer un gouvernement : elle deviendrait une affaire d'état quand elle s'appliquerait à des lieux où peuvent se débattre, comme sous Dunkerque, les plus chers intérêts de la nation.

Tout le monde sait que, lorsqu'un navire est à l'ancre dans une eau peu profonde courant sur du sable, le tourbillonnement produit par la compression qu'il exerce sur la veine fluide affouille le lit, et finit par y creuser une concavité correspondante à la place de la coque. Vers le milieu du dernier siècle, un ingénieur de la marine, du nom de Magin, prétendit faire sortir d'une observation si vulgaire la destruction des principaux obstacles que les sables opposent à la navigation. Après quelques expériences faites à Nantes et à Bordeaux, il se crut en état d'établir du Havre à Caudebec un chenal praticable aux vaisseaux de ligne, et de faire remonter à Rouen des navires de 6 mètres de tirant d'eau. Il exposa son projet dans un mémoire auquel on reprocha trop de hardiesse, comme s'il pouvait y avoir des inventeurs sans enthousiasme, mais qui n'en frappa pas moins M. de Brou, intendant de Rouen. Au mois d'octobre 1757, M. de Brou fit faire, vis-à-vis Quillebœuf, en présence de commissaires de la chambre de commerce de Rouen, des épreuves dont les résultats furent rigoureusement constatés. Magin fit clouer par leur milieu et leurs extrémités, sur 3 cubes de bois de 14 pouces de côté, quatre planches de 6 pieds de long sur 15 pouces de large; les planches et les cubes furent percés de trous dans lesquels on passa des cordes de trois pieds de longueur; à ces cordes on attacha six bombes, et l'appareil fut posé sur le banc de sable du Tot. Au bout de vingt-quatre heures, il s'était formé autour une fouille de 130 pieds de long, 80 de large et 5 de profondeur au milieu.

Toutes les épreuves donnèrent des résultats analogues. Dix ans après, M. de Brou réclamait encore la réalisation du système de Magin. S'étonner que ces expériences aient été perdues de vue et restent enfouies dans les archives du comité des fortifications, c'est oublier combien les choses utiles inventées en France y sont dédaignées tant qu'elles n'y reviennent pas consacrées par le parti qu'ont su en tirer les étrangers. Pour que celle-ci fût admise sur la Seine, il aurait fallu qu'elle commençât par servir à déblayer la Tamise. Il en coûterait peu d'essayer si elle n'offre pas le germe du meilleur moyen de dériver les ensablemens qui se forment dans la rade de Dunkerque. Il est au moins probable que l'application des procédés de Magin ajouterait beaucoup à l'efficacité des chasses pratiquées dans le chenal, et si tous les résultats obtenus à Quillebœuf se confirmaient sur la mer du Nord, il ne serait pas trop téméraire d'espérer qu'avec du temps la rade de Dunkerque serait prolongée jusque devant Ostende. La Belgique acquerrait par là l'importance maritime qui lui manque, et ce serait un puissant lien de plus entre elle et la France.

Il est temps d'entrer dans le port de Dunkerque. Les hydrographes du XVIIe siècle lui trouvaient la forme d'une hache, le manche représentant le chenal, et la lame le port lui-même. Cette forme n'a point changé : le chenal, auquel Vauban avait donné 1,880 mètres de long, en a maintenant 2,050, et le port se recourbe en dedans des fortifications, perpendiculairement à la direction du chenal; sa superficie est de neuf hectares. L'arrière-port est longitudinalement divisé par une langue de terre en deux parties inégales, dont l'une a été convertie, en 1686, en bassin à flot, et dont l'autre, plus étendue, reçoit par une écluse, ouvrage de Vauban, à mer haute, les bateaux des canaux qui se ramifient autour de Dunkerque, et, à mer basse, les eaux intérieures qui viennent de Bergues, de Bourbourg et de Mardyck. A quelques pas en arrière s'élève la gare du chemin de fer du Nord. Les vastes terrains sur lesquels sont établis des centres de mouvement si rapprochés sont inhabités au milieu de la ville, et l'herbe en couvre la plus grande partie : ils appartiennent à l'état, et l'arrière-port, avec ses attenances, est enfermé dans une haute muraille. Le port, les canaux, le chemin de fer, isolés l'un de l'autre par cette enceinte et par les gênes du double service de l'écluse de Vauban, communiquent ensemble péniblement ou par de longs détours; le fractionnement comprime ce qui ne saurait prospérer que par l'unité, et la circulation est interdite dans le quartier de la ville qui devrait en être le foyer.

Des moyens simples, efficaces, économiques surtout, s'offrent pour remédier à cet état de choses et imprimer au commerce de Dunkerque l'essor d'une prospérité sans exemple dans le passé. On n'a pas daigné les apercevoir. Il ne faut, pour qu'ils frappent les yeux les

moins clairvoyans, que renverser cette muraille qui change en désert le voisinage du port. A peine sera-t-elle tombée, que les élémens épars d'un grand ensemble se souderont et s'assimileront d'eux-mêmes.

Cette langue de terre qui s'avance au milieu de l'arrière-port sur la direction du chemin de fer de Lille, dont l'extrémité est déjà flanquée d'une écluse, forme, sur la direction du chemin de fer du Nord, un parallélogramme de 290 mètres sur 42. Les navires appliquent déjà leurs flancs à ses quais. Qu'ils y trouvent le contact des wagons du chemin de fer, que la partie orientale de l'arrière-port se transforme en un second bassin à flot, commun aux navires de la mer et aux bateaux de l'intérieur, et aussitôt les frais de chargement, de déchargement et d'expédition des marchandises qui s'échangent à Dunkerque entre la mer et la terre, seront réduits des trois quarts. Cette presqu'île allongée qui serait comprise entre deux bassins à niveau constant, que baigneraient d'un côté les eaux d'un réseau navigable qui s'étend de la Seine à l'Escaut, que sillonneraient les rails d'un chemin de fer desservant la Flandre, Paris, et communiquant par Namur, Liége et Cologne, avec la Prusse, cette presqu'île est peut-être le lieu le mieux disposé qui soit au monde pour recevoir un entrepôt, et cette fondation, en développant toutes les ressources locales, mettrait Dunkerque en état de lutter avantageusement, sur certains points, même avec Anvers.

Appuyé sur la clientelle directe de la province la plus riche et la plus peuplée de France, le port de Dunkerque est mieux à portée de Londres que celui d'Anvers. Les navires venant du nord ne l'atteignent pas moins vite, et ceux qui viennent de la Manche gagnent moyennement, à s'y rendre de préférence, trois jours de navigation. Quoi qu'on en ait dit, les chargemens de retour ne sont pas plus abondans à Anvers (1) qu'à Dunkerque. Les droits de tonnage sont, à la vérité, chez nous, de 4 fr. 12 cent. par tonneau et exigibles à chaque voyage, tandis qu'en Belgique ils sont de 2 fr. 15 cent. payables seulement une fois par an; mais, indépendamment de ce qu'ils ne portent point sur le pavillon national, cette différence est effacée par nos traités d'affranchissement réciproque avec l'Angleterre, la Hollande, la Russie, le Danemark, les États-Unis, la Sardaigne, les Deux-Siciles, qui fournissent au port de Dunkerque les deux tiers du tonnage étranger, et par le droit de 3 francs 17 cent. que perçoit la Hollande sur la navigation de l'Escaut. Les frais de port ne diffèrent pas sensiblement. La seule supériorité réelle de la place d'Anvers consiste dans l'abondance de ses capitaux : le commerce n'y fait presque aucune expédition pour son compte; il reçoit des marchandises en consignation, revend par com-

(1) D'après les registres des douanes belges, la moyenne annuelle des chargemens effectifs entrés à Anvers pendant les cinq années 1841-45 a été de 212,073 tonneaux, et celle des chargemens sortis de 52,575 tonneaux seulement. Ainsi les retours n'y sont pas le quart des arrivages.

mission, et attire à lui les affaires par l'étendue des avances qu'il offre à quiconque lui remet des gages sûrs entre les mains. Ces sortes d'opérations ont les grains pour principal objet; elles exigent la disponibilité de beaucoup de fonds, et ce genre de puissance est fort limité à Dunkerque; mais les capitaux n'ont point de patrie; ils se transportent partout où les appellent des emplois sûrs et lucratifs, et la création de l'entrepôt est le moyen de les faire pencher du côté de Dunkerque. La Belgique en a fait construire un auprès du bassin célèbre dont Napoléon a doté la ville d'Anvers; cinq étages s'élèvent au-dessus d'un rez-de-chaussée sur cave, et la superficie disponible pour l'emmagasinement est de huit hectares. Les rails du chemin de fer pénètrent sous les voûtes de cette majestueuse construction, et les marchandises semblent se poser ou s'enlever d'elles-mêmes sur ces wagons. L'entrepôt rapporte à l'état 10 pour 100 du capital qui s'y est immobilisé, et, à mesure que les différens magasins s'en sont ouverts, le commerce a abandonné ses magasins particuliers, trouvant sur les mouvemens des marchandises une économie supérieure à la valeur des loyers qu'il perdait. L'entrepôt de Dunkerque serait placé dans des conditions encore meilleures. Tandis que celui d'Anvers est séparé du bassin par des quais de 40 mètres de largeur, ses murs s'élèveraient, comme ceux des grands magasins d'Amsterdam, de Hambourg et de New-York, droits sur les parois des bassins, et les frais du transbordement opéré par des machines s'y réduiraient à ceux d'un simple déplacement à bord. A ces conditions, une partie du commerce d'Anvers peut être attirée à Dunkerque; les grains de la Baltique et même de la mer Noire en prendront le chemin; ils y seront devancés par ceux des grands marchés de Bergues, d'Arras et des ports de Bretagne, et se porteront mieux que d'Anvers, suivant les besoins, vers Londres, Paris ou la Prusse rhénane. Les Hollandais et les Anversois ont été aussi bons juges des avantages de la position commerciale de Dunkerque que les Anglais des avantages de sa position militaire. Les alarmes que leur causa, en 1662, la concurrence qu'allait leur susciter la franchise accordée par Louis XIV au port de Dunkerque arrêtèrent, pendant plusieurs mois, la conclusion de la paix qui se négociait à La Haye. En 1700, M. de Barentin, intendant de Flandre, proposant divers moyens de ranimer le commerce maritime, annonçait que plusieurs maisons puissantes d'Anvers en attendaient l'adoption pour se transférer à Dunkerque. Bien des choses ont changé depuis le XVIIe siècle; mais les rapports géographiques sont restés les mêmes, et la Flandre française a beaucoup plus gagné en facilité de communications que les Pays-Bas : rappeler ce qui s'est fait alors, n'est-ce pas montrer que, si nous savons tirer parti de notre port de Dunkerque, ce seront peut-être les capitaux d'Anvers et de la Hollande qui viendront compléter notre ouvrage?

Quant au port d'Ostende, bien qu'il ne soit éloigné que de 45 kilo-

mètres de Dunkerque, on ne peut lui disputer que ses voyageurs, ses baigneurs et ses huîtres. Le commerce n'y porte que sur les besoins locaux. Dans l'année qui vient de s'écouler, vingt-six mille passagers sont arrivés à Ostende ou en sont partis par les paquebots anglais : c'est le plus fort mouvement qui se soit jusqu'à présent opéré sur cette ligne, et Dunkerque n'y peut rien prétendre. Les voyageurs qui voudront s'épargner une partie de la fatigue du trajet par mer passeront de préférence par Calais, aujourd'hui desservi par des chemins de fer, et les monumens des arts accumulés dans les villes de Bruges, de Gand, d'Anvers, de Bruxelles, appelleront les touristes à traverser plutôt les Flandres belges que la Flandre française. Il ne faut pas songer davantage à conquérir les baigneurs dont le concours anime Ostende : ce qu'on recherche surtout aux bains de mer, c'est la beauté des sites, l'agrément de la promenade, et nous avons nous-mêmes assuré sous ce rapport la supériorité d'Ostende. La célèbre digue dont la vue fait, pendant la belle saison, une sorte de rendez-vous européen est un des travaux par lesquels Napoléon prépara nos soldats aux fatigues de la campagne d'Austerlitz, et il ne leur a rien fait faire d'égal sur nos côtes. Restent les huîtres. Il est indifférent à celles-ci de parquer à Ostende ou à Dunkerque; le sol, les eaux sont absolument les mêmes, et si cette branche de commerce, florissante dans l'une de ces villes, est à peine cultivée dans l'autre, on n'en peut accuser que la négligence des hommes. Les parcs d'Ostende sont alimentés par des bancs d'huîtres artificiellement établis sur les côtes d'Angleterre avec des semences de choix, tirées de notre baie de Noirmoutiers. Sans doute l'extension que les chemins de fer doivent apporter dans la consommation des huîtres déterminera les habitans de Dunkerque à faire aussi bien que leurs voisins. Aucune industrie maritime n'est plus digne d'encouragement : indépendamment des travaux de la pêche, elle fournit actuellement à notre cabotage 320,000 quintaux métriques à transporter pour l'alimentation des parcs.

Au lieu d'entrer dans la voie large et facile qu'ouvrirait au commerce la concession, à l'arrière-port de Dunkerque, du *cunctis undamque auramque patentem* qui lui est si malencontreusement refusé, l'administration s'est arrêtée à séparer le service d'écoulement des eaux intérieures de celui de la navigation par l'ouverture dans l'enceinte de la ville d'une grande dérivation qui se rendrait, en traversant les fortifications, dans le bas du chenal, et à construire au coude que forment entre eux le chenal et le havre un barrage et deux écluses qui transformeraient tout ce qui serait en arrière en un bassin à flot de 17 hectares. L'entrée du bassin étant ainsi rapprochée de la rade de 600 mètres, on présume que les navires pourraient toujours l'atteindre en une marée, ce qui n'est pas aujourd'hui. Ces projets sont ceux à l'exécution desquels

la loi du 15 juillet 1845 affecte une somme de 8 millions, et l'on n'en aurait pas adopté d'autres si le but avait été de conjurer les jalousies dont la patrie de Jean Bart eut tant à souffrir au XVIII[e] siècle (1).

Le barrage qu'on veut maçonner sur la place même où les Anglais firent commencer, en 1714, le comblement du havre, affecterait tous les mouvemens entre le port et la rade d'une lenteur inconciliable avec la rapidité requise pour les moindres opérations militaires. Si, comme au mois d'août 1695, 112 voiles anglaises venaient attaquer la ville, un autre Château-Regnaud ne pourrait plus se porter à leur rencontre avec une flottille de canonnières, leur barrer la rade et les repousser à un contre dix (2); embarrassé dans l'étranglement de l'écluse, sa manœuvre coupée en deux par la difficulté du passage, il n'aurait probablement qu'à rester dans le bassin pour éviter une défaite. Le projet fait descendre l'avant-port *en dehors des fortifications*, dans un chenal en ligne droite, en sorte qu'un ennemi qui pénétrerait entre les jetées canonnerait les navires accumulés au-dessous des écluses sans perdre un seul de ses coups. La navigation à vapeur, avec la rapidité de ses attaques, permet moins que jamais de jouer de tels jeux, et, si les sûretés dont on se contentait autrefois ne sont même plus suffisantes aujourd'hui, à plus forte raison doit-on repousser des combinaisons qui les anéantissent. Ces combinaisons prévaudraient au détriment de la marine marchande aussi bien qu'à celui de la marine militaire : la première est fort intéressée, en temps de guerre, à la sûreté des abris qui lui sont offerts; il ne lui est, en aucun cas, indifférent d'opérer ses mouvemens dans un avant-port réduit d'une largeur de 200 mètres à celle de 50, et, si la longueur du chenal ne permet pas toujours de le franchir en une marée, l'établissement du moindre remorqueur à vapeur ferait disparaître cet inconvénient.

Des objections d'une autre nature s'élèvent contre le projet de dérivation des eaux qui se précipitent par l'écluse de Vauban. Si, au lieu de leur faire traverser la ville et les fortifications, on les jetait dans les fossés, à partir de la porte de Lille, on ajouterait aux moyens de défense

(1) Le département de la marine serait d'autant plus à l'aise pour s'expliquer sur le sacrifice fait, dans la loi du 15 juillet 1845, de la valeur militaire du port de Dunkerque, qu'il n'a pas même été consulté sur cette loi. Les pièces annexées au projet et déposées aux archives de la chambre des députés ne comprennent pas la plus légère trace d'un avis de l'amirauté ou d'aucune autorité maritime.

(2) Cette action, dans laquelle Jean Bart commandait les batteries de terre, est une des plus remarquables dont les eaux de Dunkerque aient été le théâtre, et mérite d'être particulièrement étudiée par les officiers qui s'occupent de la défense des côtes. Le parti que M. de Château-Regnaud tira dans cette circonstance des canonnières offre des argumens nombreux en faveur du système d'armement des bateaux à vapeur qu'a recommandé notre amiral de Joinville dans un écrit dont aucun marin ni aucun lecteur de la *Revue* n'a perdu le souvenir.

de la place sans compromettre en rien l'écoulement, et l'on épargnerait au génie militaire, qui résiste avec grande raison, une dépense d'un million. Ce n'est pas de ce côté qu'il faut employer les millions qu'on aurait à jeter dans les fortifications de Dunkerque. Il vaut mieux chercher du côté de la mer la place des ouvrages démolis en vertu du traité d'Utrecht. La gauche du port était alors occupée par une citadelle dont la mer battait l'escarpe septentrionale; le chenal était flanqué de quatre forts, le Grand-Risban, armé de 46 canons, le château Gaillard, le Revers et le Petit-Risban; les musoirs des jetées étaient appuyés sur le château Vert et le château de Bonne-Espérance, armés chacun de cinquante pièces de canon. Ainsi, deux cents pièces de canon étaient en batterie là où l'on aurait aujourd'hui peine à en placer une douzaine. Quand tout cela sera rétabli, il sera temps de discuter des tracés de dérivation dont le moindre inconvénient serait d'intercepter les communications rapides qu'il importe tant au commerce d'établir entre les voies de terre et le port, et de diminuer la valeur et l'étendue de terrains qui doivent se couvrir de constructions nombreuses et devenir pour l'état une ressource financière d'une haute importance.

Laisser l'avant-port comme il est;

Raser les murailles qui enveloppent l'arrière-port;

Convertir par la construction d'une seule écluse cet arrière-port en bassin à flot;

Pousser les rails du chemin de fer jusque sous les voûtes d'un entrepôt établi entre les deux bassins;

Disposer, comme il est facile, l'établissement commercial de manière à ce qu'en cas de guerre toutes ses ressources profitent à l'établissement militaire, et affecter à la marine de l'état tout le terrain compris entre le quai occidental du bassin à flot et les fortifications;

Marier dans les bassins la navigation intérieure à la navigation maritime;

Substituer, pour l'écoulement des eaux douces, un moyen simple à un moyen compliqué;

Doubler, par la restauration du canal de Mardyck, l'énergie des chasses pour l'entretien du port et de la rade;

Faire de nouvelles expériences sur les procédés de Magin, et les appliquer, s'il y a lieu, dans le chenal et dans la rade;

Économiser 5 millions au trésor;

Établir le plus beau quartier de la ville sur des terrains dont l'état tirerait 2 millions;

Voilà ce qu'il faut faire pour accroître dans une énorme proportion le mouvement maritime et commercial du pays.

Depuis 1815, la population de Dunkerque est montée de 21,057 habitans à 24,562; elle est encore de 4,000 ames au-dessous de celle

de 1789. L'établissement maritime a reçu de nos jours d'importantes améliorations; le chenal et les estacades ont été refaits; le port et le bassin ont été revêtus de quais magnifiques; un phare s'est élevé sur la plage; un bassin de chasses de 32 hectares a été creusé pour dégager le chenal, qui pourtant n'admet plus d'aussi grands bâtimens qu'autrefois. *Le Fendant* de 70 canons, qu'allait monter Jean Bart lorsqu'il mourut, n'y entrerait pas aujourd'hui, et, pour que la rade puisse accomplir toute sa destinée en temps de guerre, il faut rendre le port accessible aux vaisseaux. En 1847, 3,537 navires, dont 2,570 français, y sont entrés ou en sont sortis; nos pêcheurs y ont rapporté pour 1,690,000 fr. de morue et pour 508,000 francs de poisson frais; la douane a perçu 7,018,259 francs, et le mouvement des marchandises a été de 148,855 tonneaux à l'entrée, de 89,055 à la sortie, ce qui présente une balance de tonnage beaucoup moins défavorable qu'à Anvers. Le mouvement maritime tend toujours à se mettre en équilibre avec le mouvement territorial; il s'accroîtra donc par l'impulsion que celui-ci reçoit des chemins de fer, et l'état de choses actuel peut être considéré comme un point de départ. Des mesures intelligentes, prises par l'administration des douanes, ont déjà amené à Dunkerque les importations de laine très considérables qui se faisaient par la frontière de terre; le transit en franchise et sans formalités de douanes, convenu avec la Belgique et l'union douanière allemande, promet de nouveaux progrès; il reste bien d'autres conquêtes à faire, et puissions-nous avoir indiqué ici quelques-uns des moyens de les accomplir!

A juger de la valeur des choses par celle des hommes dont elles ont attiré l'attention, la ville de Dunkerque est un des points de notre territoire qui ont le plus de titres à l'intérêt du temps présent. Avant les six voyages qu'y fit Louis XIV, Charles-Quint s'y était arrêté deux fois, en 1520 et en 1522; Pierre-le-Grand, venant étudier sur la mer du Nord les moyens de créer une marine en Russie, y demeura quatre jours en 1717; Napoléon y séjourna une semaine en 1805, occupé des préparatifs de guerre contre l'Angleterre qui éclatèrent sur l'Autriche, et méditant, pour la paix, des projets dont la fortune n'a pas permis la réalisation; enfin, Condé, Turenne, Vauban, ont considéré Dunkerque comme le pivot de toutes les opérations militaires dont la Flandre maritime peut être le théâtre. Tournons nos regards du même côté qu'eux, et souvenons-nous que travailler à rendre plus forte et plus prospère cette ville déjà si grande par ce qu'elle a fait et par ce qu'elle a souffert, c'est travailler à élever la France tout entière.

J.-J. Baude.

LE

ROMAN DE MŒURS

EN ANGLETERRE.

LA FOIRE AUX VANITÉS.

(*VANITY FAIR*, by William Makepeace Thackeray.)

Le romancier occupe une grande place dans la littérature moderne, et cette place est légitime. A lui seul il appartient de reproduire la complexité singulière des époques de décadence, traits bizarres, caractères mêlés, arabesques et enroulemens étranges, reflets variés. Il est le raconteur, l'analyste, le poète épique en prose des temps qui, privés de simplicité, de grandeur et d'unité, cachent des profondeurs mystérieuses et des gouffres redoutables. Après que le lyrisme a fait retentir le cri des passions, des regrets et des désirs, on voit le drame s'ensevelir sous les décorations; puis le roman, narration animée, infinie, reployée sur elle-même en mille détours pleins de caprices, vient exercer sur la foule une magie irrésistible. Malheureusement c'est une forme littéraire, facile autant que séduisante. Le raconteur en prose, maître de ressources sans bornes, oublie aisément les contraintes de

l'art; le talent, quelque vigoureux qu'il soit, a besoin de discipline. Ici elle manque absolument. Le romancier est invité par l'exemple des plus grands noms à publier son œuvre par fragmens, par feuilletons, par livraisons détachées, dont la succession peut se prolonger démesurément, pourvu que l'intérêt du récit se maintienne ou renaisse. Point de rhythme, de cadre, de limites; les aventures s'enchaînent aux aventures, les caractères aux caractères. On peut suspendre, reprendre, interrompre, varier, contredire au gré de la fantaisie le récit commencé. Des élémens si fluides, un moule si commode, un public si complaisant, ne tournent guère au profit de l'art. Les hommes les mieux doués, tels que Walter Scott et Dickens, ne résistent pas à ces entraînemens. Chez tous, ainsi que chez Richardson, qui procédait comme eux, il y a des longueurs, des redites et des faiblesses. Un romancier à la mode vit dix ans tout au plus, la vie d'une constitution chez les peuples qui se constituent. Il se voit remplacé de son vivant par un nouvel improvisateur de fictions, adorées à leur tour. Pourquoi nous plaindre de cette succession rapide et de cette perpétuelle émission? C'est à nous de jouir du talent; c'est à la postérité de choisir les chefs-d'œuvre. Ainsi sont éclos les trente volumes de Walter Scott, les vingt volumes de Bulwer et tous les romans de Dickens. M. William Makepeace Thackeray se présente à son tour, et ses titres valent au moins ceux des dynasties auxquelles il va succéder.

Il a même sur quelques-uns de ses prédécesseurs l'avantage d'avoir vu et observé beaucoup plus de choses, d'hommes et de pays. Son horizon est infiniment plus vaste que celui de Walter Scott. Jeté çà et là, comme Énée, par les incidens de sa vie, il a conversé avec l'étudiant allemand en *Schlafrock*, — avec le jeune élève de nos ateliers de peinture coiffé de son feutre pointu; il connaît aussi bien les tables d'hôte musicales des bords du Rhin que les *clubs* de Londres et les cercles de Paris. Il s'est mêlé aux illustrations majestueusement stupides que les Indes orientales renvoient à l'Angleterre et aux habitués de Tortoni. C'est donc un homme d'expérience et de savoir-vivre, qui ne fait pas du style pour noircir des pages, — un homme qui a beaucoup senti et beaucoup souffert: inévitable loi de tous les talens originaux. Ses livres ne sont que de l'expérience dramatisée.

Né à Calcutta en 1811, fils d'un *civil servant*, c'est-à-dire d'un employé supérieur de la compagnie (et l'on sait de quel revenu et de quelle considération jouissent les *civil servants* anglo-britanniques), il perdit son père dans la première jeunesse, et fut envoyé en Angleterre. Comme la plupart des radicaux et des libéraux, il était noble de race, et fut élevé à la façon de ses pareils, d'abord dans l'école « d'un horrible tyran, » c'est ainsi qu'il l'appelle, ensuite à Charterhouse et à Cambridge, où il fut le condisciple de Warburton, de Kinglake et de

Monckton Milnes. Les punitions corporelles, le *fagging*, système analogue aux épreuves et aux humiliations dont quelques-unes de nos écoles militaires ont conservé la trace, le despotisme des grands sur les petits, des anciens sur les nouveaux, et d'un pédantisme insensé sur les jeunes intelligences, semblent avoir laissé dans son ame une impression amère et profonde; ces misères et ces douleurs de la vie à son début se reproduisent souvent dans ses œuvres; on y retrouve aussi l'image de sa mère, femme d'une supériorité rare et d'une grande beauté.

Elle s'était remariée. Avec ses 20,000 francs de rente, et comptant hériter de son beau-père, qui l'aimait beaucoup, notre jeune homme, parfaitement paresseux, fumant, flânant, dévorant des romans et des livres de toute espèce, se livrait avec délices à un genre de talent peu lucratif, celui de faire des caricatures. Après un séjour d'une année dans une petite ville d'Allemagne, il revint s'établir à Londres, où il fit semblant d'étudier pour le barreau. En réalité, il se ruinait ou se laissait ruiner; avec un petit patrimoine, beaucoup d'esprit, d'insouciance, de sociabilité, de bonne humeur et de penchant pour les plaisirs, cela n'est pas difficile. A vingt-trois ans, William Makepeace Thackeray n'avait presque plus rien, et la fortune de sa famille était aussi compromise. Les esquisses de sa jeunesse lui revinrent en mémoire. Il imagina de se faire peintre, et vint à Paris, où il ébaucha de médiocres aquarelles. Cependant son beau-père, ayant fondé à Londres un journal qui ne réussit pas, *the Constitutional*, jetait et perdait dans cette affaire la plus grande partie de ses capitaux. Le fils, qui venait d'épouser à Paris une Irlandaise appartenant à une bonne famille de province, était devenu tout naturellement le correspondant parisien du journal de son beau-père. Ce premier pas dans la carrière des lettres était modeste assurément, mais sa veine était trouvée.

C'était la vérité du style et de l'idée, — l'observation fine, franche, satirique, sans prétention, — plutôt le trait de l'homme du monde et sa malice que la formule de l'auteur. Il adressa au *Frazer's Magazine*, recueil tory qui aime et cherche l'originalité, une bouffonnerie qui eut du succès, les *Yellow plush papers*. C'est un laquais qui se fait critique, et qui rend des arrêts dignes, bien entendu, de sa *culotte de pluche jaune* (*yellow plush*) et de son bon goût aristocratique. On trouva de la verve et de la grace, surtout de la facilité et une absence complète d'affectation dans cette plaisanterie, qui, renouvelée récemment par l'auteur, sous le titre de *Jeames' Diary* (*Journal secret d'un valet de chambre*), est devenue plus populaire encore.

On ne pouvait lui contester le titre d'homme d'esprit; son rang littéraire restait incertain. Protégé par quelques-uns des plus remarquables arbitres de la presse anglaise, par le brillant et profond Car-

lyle, par M. Stirling et M. Barnes, il écrivit des articles de critique pour le *Times*, — et pour le *Frazer's Magazine*, une narration satirique dirigée contre les romans de philanthropie véhémente, alors à la mode en Angleterre, importés depuis chez nous, romans peuplés de galériens tout aimables et de bourreaux métaphysiques. Le public, blessé de voir ses goûts attaqués vivement, n'accueillit point *Catherine*. Une grande calamité domestique vint alors atteindre M. Thackeray, dont la femme devint folle pendant un voyage qu'il faisait en Irlande. Ses plus mauvais jours reparurent; quelques amis vinrent à son secours, et, dans cette circonstance pénible, l'éditeur Frazer, avec qui il était brouillé, lui ouvrit généreusement sa bourse. — Un conte délicieux, *le Grand Diamant Hoggarty*, un livre d'*Esquisses irlandaises*, les *Snobs* et plusieurs autres séries très piquantes insérées dans *le Polichinelle* (*Punch*) accrurent sa réputation. En 1845, de retour d'un voyage en Orient et en Italie, il opposa aux emphatiques et pittoresques descriptions de ses confrères les voyageurs un petit volume d'esquisses comiques, *Voyage de la rue Cornhill au Grand-Caire*. Cette parodie des prétentions touristes plut assez; mais le ton en était leste, et le public est mécontent quand on le dérange dans ses admirations. D'autres livres, pleins de redites et de régularité, parfaitement ennuyeux, conformes de tout point au jargon politique et religieux qui était en faveur, l'emportèrent auprès des gens graves. M. Thackeray ne s'était pas donné pour un grand philosophe, mais pour un bon enfant sans façon, et on le prenait pour tel; rien de plus. *Le Bal de Mme Perkins*, charmante esquisse, et *La Rue que j'habite* (*Our Street*), n'avaient pas dû donner de lui une idée beaucoup plus solennelle. L'un et l'autre de ces petits ouvrages sont accompagnés d'esquisses au trait et au burin gravées par l'auteur lui-même, et qui sont excellentes dans leur genre. Ce ne fut qu'aux derniers numéros de *Vanity Fair*, qui se publiait par livraisons, que l'on s'aperçut qu'un nouveau romancier venait d'éclore, non-seulement un satirique et un philosophe, mais pour certains vices de race anglaise un formidable assaillant.

Vanity Fair est une attaque des plus vives et, il faut le dire, des plus dangereuses contre la société anglaise. A ce point de vue, nous ne savons trop si M. Thackeray a raison; ceux qui ont vécu dans les sociétés détruites apprécient beaucoup les peuples qui se maintiennent, même avec de grands défauts. Oui, monsieur Thackeray, ces masques vous révoltent; l'hypocrisie circule dans votre grand bal, dans votre *foire aux vanités* de la Grande-Bretagne, sous des costumes brillans; les ressorts de la vie anglaise sont souvent misérables et ridicules; mais la société qu'ils font mouvoir a un avantage important : — elle vit.

Au moment où la société de Louis XIV s'écroulait, où celle de Louis XV naissait pour se détruire elle-même et s'engloutir, *Gil Blas*

parut; Lesage essuya le fard, détruisit les apparences, souleva les masques. Les livres de l'espèce de celui de M. Thackeray, qui raille l'hypocrisie avec une étincelante verve et une brillante vigueur, annoncent, dans un avenir plus ou moins éloigné, la chute ou la destruction progressive des institutions qu'ils parodient. M. Thackeray bat en brèche les mœurs anglaises actuelles, toutes fondées sur l'aristocratie et sur l'ascension permanente, normale, des classes secondaires et inférieures se confondant avec les classes nobles. Aussi la publication de *Vanity Fair* a-t-elle produit une vive impression, presque un scandale.

Qu'est-ce donc que *Vanity Fair?* Nous allons le dire.

Avez-vous jamais visité quelque foire de village, en Angleterre, en Allemagne, en Flandre, pays où la tradition de ces vieilles fêtes populaires n'a pas entièrement disparu? Que de personnages! quelle foule bigarrée! que d'illusions et quel vacarme! Des saltimbanques s'exercent, des escamoteurs enchantent le peuple, des sorciers transforment l'eau pure en vin de Bourgogne et font sauter la muscade. Ici l'on danse, là on se grise, plus loin la loterie fait briller ses espérances, et leurre d'un éternel prestige les imaginations avides. On achète de vieilles porcelaines ébréchées pour du vrai saxe, et des bijoux de chrysocalle pour de l'or. Tout le monde est trompé, tout le monde est joyeux. C'est un vrai sermon moral en action qu'une promenade au milieu de tant de vanités et de folies. Géans factices, prestidigitateurs hardis, magiciens frauduleux, musique bruyante, absence de repos et de réalité, beaucoup de bruit, peu de plaisir, partout des masques, les habiles se mêlant à la foule et les dupes plus satisfaites que les clairvoyans : n'est-ce pas la société elle-même dans un état de civilisation extrême? Là-bas, sur ces tréteaux qui sont plus en vue, ces marionnettes splendides, ce sont les gens du grand monde. Il y a long-temps que, sur un énorme cahier qui est resté blanc, j'ai inscrit ces mots : *Mes Acteurs*. Je comptais y reproduire avec une fidélité entière les caricatures tristes et gaies qui nous environnent tous depuis le berceau; — *Arlequins* sérieux qui nous saluent du haut de leur grandeur éphémère et tâchent de faire un sceptre de leur batte; — *Pierrots* politiques ou spéculateurs; — *Cassandres* littéraires : le métier m'a soulevé le cœur. En France d'ailleurs, on a renversé les tréteaux, foulé aux pieds les masques, battu les passans, pillé les échoppes et mis le feu aux quatre coins de la foire. Il ne fait plus bon s'y promener. *Arlequin* est devenu bandit, et *Pierrot*, dont je ne peux plus rire, est là, avec sa dent noire et sa main crochue, tout prêt à me voler ma défroque. Au lieu de gambader artistement sur la corde raide, les uns sont apostés le pistolet en main au coin de leurs labyrinthes métaphysiques ou derrière leurs pamphlets crénelés; les autres fuient dans les bois avec un peu de butin

qu'ils vont ensevelir. Jamais la foire aux vanités françaises n'offrit un si triste spectacle.

Parlez-moi de la société anglaise de 1815; voilà une société bien en ordre, dont il est amusant de soulever les masques et de fureter les recoins. M. Thackeray, en écrivant sa *Foire aux Vanités* (*Vanity Fair*), dont il a emprunté le titre à un épisode du *Pilgrim's Progress* de Bunyan, n'a pas eu d'autre but. Les marionnettes anglaises de toute condition et des deux sexes y paraissent l'une après l'autre, jusqu'à ce que M. le commissaire ou le diable les emporte. Excepté *Gil Blas*, je ne connais pas de fiction plus vraie; elle l'est trop, si l'on veut la juger en artiste. C'est une succession de personnages et de portraits d'une réalité extraordinaire, d'un dessin net, qui passent devant vous en vous disant : « Me voici. » Vous rencontrez bien du mensonge et du *cant* dans ce monde-là; heureuses les sociétés qui peuvent encore se courroucer contre le mensonge! Pour qu'il y ait des tartufes, il faut que la vertu soit honorée, et que le bien moral rapporte quelque chose. Malheur aux peuples qui récompensent l'orgueil du mal, l'hypocrisie du désordre et la fanfaronnade de la folie! Tant qu'il y aura des hypocrites et des tartufes, la société britannique subsistera; sa vie est surtout dans ce respect aristocratique auquel elle n'est pas encore infidèle; une fois l'aristocratie atteinte et blessée, tout croulera pierre par pierre.

Dans la société anglaise de 1815, l'ordre est complet; les masques cachent les visages, et chacun est à son poste. Le titre, si vous voulez, sera : *les Marionnettes anglaises*, ou *Tout ce qui reluit n'est pas or*, ou *les Coulisses de la société britannique*. Quel que soit le mot que vous choisissiez, le fond restera le même : une promenade dans cette *Foire aux Vanités*, un coup d'œil jeté sur la société anglaise de 1815, si touffue, si baroque, si orgueilleuse, qui valait peut-être moins que celle d'aujourd'hui, mais qui se distinguait par une originalité curieuse et unique. Exempte du caractère semi-européen que les rapports actuels de l'Angleterre avec le continent lui font revêtir, elle était pleine d'étrangetés et de préjugés antiques; le rôle de Gil Blas ou de Figaro y était plus pénible et plus difficile qu'aujourd'hui. C'est au milieu de ce monde que nous conduit M. Thackeray, et ce que nous aimons en lui, c'est qu'il n'exagère aucune image. Il est diffus, sans façon, sans emphase; il ne crée pas de monstres, et ne force point des crimes gigantesques à sortir de son écritoire. Grace à lui, les coulisses de la société aristocratique et bourgeoise vous ouvrent leurs portes. Pénétrez-y : vous y verrez cent figures roses et gaies, qui privées de leur fard perdent leur beauté. Ces formes agréables, ces blanches épaules, ces dents de perle, disparaissent; il n'y a plus que des squelettes.

Le caractère particulier de M. Thackeray, c'est l'absence de toute re-

cherche. Il ne peint pas, il burine; ses figures ont un très vif relief et une extrême précision de contours. Vous les reconnaissez; ce sont des vivans. Quel est l'homme qui dans son cercle intime ne possède pas une admirable collection de portraits? La plupart ne sont reproduits et saisis par aucun artiste; ils se perdent dans la vague obscurité de la vie privée, faute d'un Homère, *quia carent vate sacro,* et c'est dommage. Si chacun passait en revue les originaux de sa connaissance et les grotesques qui l'environnent, qui ne ferait pas un bon roman? L'auteur lui-même devrait s'y placer. Spectateur et acteur, comme il serait la plus isolée de toutes ces marionnettes, son isolement le rendrait extraordinaire; ne tenant à rien dans cette cohue, sa position constituerait son étrangeté. Il ferait, chose excellente, des romans sans héros. Est-ce qu'il y a des héros autour de nous? Dieu soit loué! la nature toute seule n'en fait pas.

M. Thackeray, en procédant ainsi, a écrit un beau livre, le meilleur roman anglais de ces derniers temps, — une vaste chronique, comparable, pour la longueur, à nos plus fameux contes de 1840. Publiée, à l'instar de ces mêmes œuvres, par livraisons détachées, elle manque nécessairement, comme elles, de concentration et de concision. C'est une merveilleuse forêt de caractères, de détails, d'incidens et d'observations microscopiques. Il y a de l'analogie entre ce talent d'observation et celui de M. de Balzac. Ce dernier analyse surtout les détails corrompus et s'y complaît; M. Thackeray les fait seulement deviner; il laisse la queue de la sirène plonger au fond de l'eau, où elle enlace des cadavres et glisse sur des immondices. C'est la joie de M. de Balzac de nous entraîner dans ces profondeurs, et certes on ne peut mettre dans une telle œuvre plus de talent et de sagacité puissante. Le malin plaisir de M. Thackeray est d'indiquer ce qu'il ne montre pas.

J'espère que son *histoire anglaise de* 1815 vous amusera. En la récrivant et l'abrégeant avec une abnégation complète de toutes prétentions personnelles, comme faisaient jadis des gens qui me valaient bien, Pierre Bayle, l'abbé Prévost et le brave Daniel de Foe, j'essaie un métier ingrat dont personne ne me saura gré. Ces caractères vrais, piquans, profondément burinés, que M. William Makepeace Thackeray a placés sur son théâtre anglais, éclairés par des lumières toutes britanniques, — et que l'on ne comprendrait pas, — je voudrais les faire goûter en France. De huit volumes in-8° tout au moins, et qui ont valu de la gloire et une légitime fortune à leur auteur, j'ai fait un petit volume au plus, sans aucune gloire pour moi; ceux qui aiment l'observation, la pensée et le talent original estimeront que j'ai bien fait.

I. — RÉBECCA SHARP ET AMÉLIE SEDLEY.

La vie humaine en Belgique, l'an de grace 1815, peu de temps avant Waterloo, était chose curieuse et mêlée. On s'amusait beaucoup à Bruxelles et à Gand, villes remplies d'Anglais, dont la froideur constitutionnelle et l'étiquette convenue fondaient et disparaissaient dans l'immense tumulte joyeux et la confusion presque démocratique du moment. Il y avait là jusqu'à des amateurs, par exemple le nabab Joseph Sedley, le gastronome, collecteur des impôts britanniques à Boggleywollah. Il était plus beau et plus dandy qu'à son ordinaire. En vain chercherions-nous en France le type de ce nabab gastronome, estomac infatigable, bienveillant envers quiconque respecte sa vanité et ses plaisirs, et venant assister en bâillant à une bataille qui décide du sort du monde. Tel était Joseph Sedley, revenu des Indes récemment, et qui brillait à l'opéra de Bruxelles, près de sa sœur, en habit à la polonaise orné de miraculeux brandebourgs et se posant tour à tour comme don Juan et comme Achille, mangeur de cœurs et foudre de guerre. Nous retrouverons plus tard cet innocent original, spécimen assez commun dans l'Angleterre de ce temps-là. Du côté de la France étaient le sérieux tragique, l'ardeur de ressaisir le pouvoir perdu et aussi le triste pressentiment de l'avenir; du côté des Anglais, je ne sais quoi de plus enfantin et de moins civilisé se mêlait aux terribles intérêts qui allaient se débattre et se décider. La société britannique bourgeoise avait été tenue dans une profonde ignorance des affaires continentales; c'est à la bourgeoisie qu'appartenaient le nabab Sedley, la petite Amélie sa sœur, mariée à George Osborne, et Osborne lui-même, officier d'infanterie dans l'armée anglaise.

En face de Sedley et de sa sœur, accompagnés d'une grosse femme de colonel enturbannée, se trouvaient trois personnes que contenait une avant-scène et entre lesquelles cette conversation eut lieu :

— Connaissez-vous cette belle dame à turban jaune, avec un oiseau de paradis et une énorme montre au côté? Bon ami, qu'est-ce que cela peut donc être?

La personne qui parle ainsi, Rébecca Sharp, femme du capitaine de dragons Rawdon Crawley, n'est pas d'une beauté régulière; petite et bien faite, son front est haut et lisse, ses sourcils droits se rejoignent et se touchent, son œil clair et transparent étincelle de cette clarté verdâtre que les Grecs estimaient si fort, et qui donne au regard une expression extraordinaire. Des cheveux blonds d'une extrême finesse et d'une teinte dorée où se jouent des reflets brunâtres retombent sur des épaules d'une forme exquise et d'une parfaite élégance. Rébecca, toujours polie envers son mari dans l'intérieur, était en public tendre et charmante pour lui.

— Dans la loge en face? demanda un gros monsieur d'une cinquantaine d'années, engoncé dans une cravate gigantesque, le front chauve, les moustaches convenablement frisées et cirées, portant à sa boutonnière toute une brochette d'ordres étrangers; cette femme étonnante à côté d'une jolie personne en blanc?

— La jolie personne en blanc est Amélie. Les jolies personnes ne vous échappent pas, mauvais sujet!

— Je ne connais qu'une jolie femme au monde, dit le général (car c'était le vieux général de division Tufto, baronnet, que vous pouvez admirer tous les jours du côté de Mayfair à Londres; ses cheveux jaunes sont devenus bruns, et ses favoris reluisent au soleil d'une splendeur d'ébène.) Il prononça ces mots en véritable homme de bonne compagnie, dans le dialecte de 1815, maintenant passé de mode. L'Angleterre change de patois toutes les cinq années, et la vraie langue anglaise, la langue sociale, devient inintelligible après ce laps de temps. Les romans de Dickens sont écrits dans un dialecte que personne ne comprendra en 1860; tel journal (*le Polichinelle* par exemple) est plus étrange pour un Français de Paris que du danois ou du lapon. A l'époque dont je parle, *dem fine gal egad!* voulait dire: « Voilà une bien jolie personne! »

Le bras rond et blanc de la jeune femme aux yeux d'opale s'étendit un peu; souriante, elle frappa légèrement le général sur la manche de son habit avec le bouquet placé sur le devant de la loge. Derrière ces deux personnes, un monsieur en gilet blanc et en cravate noire, debout, ne paraissait pas accorder la moindre attention à ce qui se disait autour de lui. C'était le mari, qui lorgnait les loges supérieures avec une persévérance extraordinaire. Cependant Amélie, la jeune femme en blanc, et George Osborne, son mari, avaient de leur côté, reconnu Rébecca Crawley, la femme du capitaine de dragons, compagne et amie de pension d'Amélie.

En moins de rien, George sortit de sa loge, se dirigea vers celle du général, et, après avoir salué Crawley dans le couloir, trouva le numéro qu'il cherchait.

— *Entrez!* cria une petite voix claire sans être aigre, celle de Rébecca. Elle se leva vivement et tendit ses deux mains à George d'un air naïf, charmant et joyeux. Le général à la brochette enfonçait gravement et tristement son menton dans sa cravate, et ses yeux fixés sur le nouveau venu d'un air fort boudeur semblaient lui demander: *Qui diable pouvez-vous être?*

— Ce cher George! reprit Rébecca. Que c'est aimable à vous de venir! Nous étions là tête-à-tête, le général et moi, comme vous voyez, et nous ne nous amusions pas du tout. Général, c'est le capitaine George, dont je vous ai parlé souvent.

— Ah! dit le général en inclinant fort peu la tête. A quel régiment appartient le capitaine George?

— Au vingt-septième.

George aurait donné tout au monde pour avoir à prononcer une réponse plus satisfaisante et moins vulgaire.

— Un régiment qui revient des Indes. Il n'a pas fait grand'chose dans la dernière campagne. Vos quartiers sont ici, capitaine George?

Tout cela était dit avec une hauteur et une froideur glaciales.

— Général, reprit Rébecca, vous êtes insupportable. Ce n'est pas le capitaine George, c'est le capitaine Osborne, le mari d'Amélie, ma compagne, une charmante enfant!

— Le capitaine Osborne! Ah!.... êtes-vous parent des Osborne de Fevercombe?

— Nous portons les mêmes armes, répondit le capitaine en rougissant; et cela était vrai, car le père Osborne les avait achetées et gardées. Le général ne répliqua rien, mais promena son lorgnon du haut en bas de la salle, tout en dirigeant par-dessous le lorgnon, ce dont Rébecca s'apercevait très bien, des regards terribles sur Rébecca et sur George. Elle redoubla de cordialité envers le nouveau venu.

— Cette chère Amélie! comment va-t-elle? Je n'ai pas besoin de le demander; elle est si jolie! Et cette dame à côté d'elle, avec une bonne figure toute riante, est-ce une de vos passions, George? Vous autres, vous vous gênez si peu! Et le frère nabab, qui mange une glace, comme il la savoure avec plaisir! Général, pourquoi n'avez-vous pas fait venir des glaces?

— Voulez-vous que j'aille vous en chercher? reprit le général, qui crevait de rage.

— Non, je vais voir Amélie dans sa loge. Donnez-moi le bras, George?

Ils s'engagèrent dans le couloir, et le regard aiguisé de Rébecca disait clairement à son cavalier: « Voyez-vous, George, comment je mène mon monde? Pauvre général! la bonne dupe! »

Osborne n'entendait que la voix de sa vanité personnelle, qui lui criait: « Vous êtes irrésistible, et cette femme-ci, comme toutes les autres, cède aux enchantemens de votre personne. »

Il y avait six semaines que le mariage de George et d'Amélie avait eu lieu, et déjà l'étourdi George se permettait une demi-infidélité! « On m'aime, serai-je plus modeste et plus puritain qu'un autre? se demandait-il tout bas; voici une jolie femme qui se jette à ma tête, et je n'en profiterais point! quelle folie! Rébecca m'adore! » Il n'en était cependant rien, et le beau George Osborne, fils du riche Osborne de la Cité, dupe de son amour-propre et des fascinations de Rébecca Crawley, n'était pas de force contre elle. Dans ces manéges d'opéra, de salon, de

boudoir, de loge et de coquetterie, notre amie Rébecca se sentait souveraine; personne, gens de cour ou diplomates, ne l'aurait battue sur ce terrain.

Qui est-elle après tout? Fille d'un artiste bohême et d'une danseuse française, sans fortune et sans nom, mariée à un brutal qui vole au jeu et que l'on connaît pour un *grec*, c'est elle qui dans ce récit tiendra le premier rôle; d'une souplesse et d'une vigueur d'esprit rares, elle n'a de haine contre personne et joue simplement aux échecs avec la vie. Elle se trouve bien partout, pourvu que le jeu continue. Si elle triche, c'est pour s'entretenir la main. De temps à autre, elle devient honnête et casanière, se cantonne au sein de la vertu et s'y repose; alors elle aime à vivre de la vie ordinaire, se fait grave et respectable et se délecte dans la paix. Puis ce grand effort la fatigue; elle reprend sa course et vole à la conquête, qui, par parenthèse, est pour elle un problème des plus incommodes. Comment Rébecca, ce chasseur adroit et hardi aux succès duquel on s'intéresse bon gré mal gré, renversera-t-elle les obstacles? Comment fraiera-t-elle sa route dans une forêt si épaisse? Comment parviendra-t-elle à être acceptée par l'aristocratie, à être même présentée à la cour? C'est le sujet de notre histoire; autour de la bohémienne se groupent en outre trois familles anglaises, deux appartenant à la bourgeoisie, une à la noblesse.

Chacune de ces familles forme un petit monde dont les annales ont de l'intérêt. Les Crawley datent seulement du XVI[e] siècle : Élisabeth les a anoblis. Les Sedley sont de braves commerçans, modestes, actifs, intelligens, économes. Enfin les Osborne, fabricans de chandelles, négocians en gros, plus orgueilleux que les Plantagenet, aspirent à se confondre avec l'aristocratie féodale de l'Angleterre. On reconnaît aisément que ce sont là trois fausses aristocraties, trois noblesses d'emprunt. Nous verrons sourire et pleurer toutes ces figures, ces trois familles se mouvoir dans leurs sphères respectives; les Sedley, les Osborne, les Crawley, accomplir leurs ellipses variées, et, au milieu de ces mouvemens, le front puissant, l'œil d'opale et le nez pointu de miss Rébecca Sharp dominer toute la scène. A Dieu ne plaise que je représente sous leur vrai costume les acteurs de mon drame! Leurs actions paraîtraient ridicules sous de tels habits, tant la mode passagère exerce d'empire et d'influence! La charmante Amélie, aux beaux yeux noirs et aux formes si pures, vous ne voudriez pas la voir en robe sans taille et en chapeau-cabriolet, semblable aux vieilles figures de Boilly et de Carle Vernet. A Bruxelles surtout éclataient ces merveilleuses toilettes britanniques, irlandaises, écossaises et welches, qui firent notre bonheur en 1815; — quelles tailles et quels chapeaux!

La scène que je viens de décrire, et qui se passait à l'opéra de Bruxelles en juin 1815, cachait bien des péripéties et se rattachait aux

destinées des trois familles anglaises dont j'ai parlé. Le général Tufto, Rawdon et Rébecca vivaient de compte à demi dans une espèce de société à trois, fréquente dans les grandes villes, invention complexe des civilisations raffinées. Le monde en parlait un peu; mais, dans un moment de désastres et de bouleversemens si terribles, on avait à s'occuper de bien autre chose que de Rébecca et de son mari. Pour exécuter leurs roueries, Rawdon et Rébecca ne s'entendaient pas en paroles expresses. Ces excellentes gens ne se disaient pas: « Nous allons attraper l'argent de George; » il n'y avait pas de conspiration flagrante et avouée contre les bourses de leurs amis, mais le mari savait sortir à point nommé; la femme, debout derrière le fauteuil du joueur, souriait à l'instant favorable; ces deux vices se comprenaient sans se parler, et tout allait pour le mieux.

Les emplois tenus par Rawdon Crawley et Rébecca sa femme disent assez quelle part ils prennent à la grande chasse au plaisir et aux écus. Ils vont d'autant plus vite, qu'ils sont légers de scrupules. L'un est le bras, l'autre la tête. Rébecca l'aventurière dirige Rawdon, le faiseur de dupes; la lutte d'une femme sans crainte et sans principes devient effroyablement dramatique dans une société aussi mêlée, aussi serrée, aussi entrelacée que la société anglaise. Imaginez Figaro en jupe. Que n'osera-t-elle pas! La femme ose tout et se dépêtre cent fois mieux que l'homme des difficultés extrêmes. La spirituelle Rébecca, Gil Blas féminin, court donc comme son prototype et avec un bien plus grand désavantage la bague d'une société ennemie qui se refuse à lui faire place. Pauvre Rébecca! Contons l'histoire de ses premiers pas dans la vie, cruelles épreuves qui lui laissèrent l'ardent désir de la vengeance.

Mme Pinkerton, superbe et magnifique échantillon de ce pédantisme féminin qu'il faut observer et admirer en Angleterre, dirigeait la pension où, âgée de quinze ans, Rébecca fut conduite pour y demeurer. L'esprit rigidement formaliste de la maison la suffoqua; les prières et les repas, les leçons et les récréations, se succédant avec une régularité convenue, lui furent insupportables. Elle regardait en arrière et regrettait si amèrement sa liberté et sa pauvre école de Soho, que tout le monde et elle-même croyaient qu'elle était consumée par le chagrin d'avoir quitté son père. Elle habitait une petite chambre au grenier, où les servantes l'entendaient se promener et sangloter la nuit; c'était de rage et non de chagrin.

Elle partait d'assez bas: son père, artiste dissipé, homme de talent, ne lui avait donné aucun principe. La vanité pompeuse de la vieille maîtresse de pension, la bonne humeur futile de sa sœur, le niais et médisant caquetage des grandes pensionnaires, la froideur correcte des gouvernantes, lui répugnaient également; il faut avouer même qu'elle n'avait pas le cœur maternel; le babil des petites filles spécia-

lement confiées à ses soins ne l'intéressait pas. Elle avait vécu deux ans avec elles, et pas une ne l'a regrettée. La tendre et aimable Amélie Sedley était la seule personne à qui elle se fût attachée; — qui n'eût pas aimé cette douce enfant?

Le bonheur, les avantages particuliers des jeunes personnes qui se trouvaient près d'elle, causaient à Rébecca des mouvemens d'envie inexprimables. Résolue à s'affranchir, à quelque prix que ce fût, de la prison où elle était enfermée, elle profita des moyens d'instruction que lui offrait la maison. Elle était déjà bonne musicienne et possédait la langue française; elle apprit vite ce qui lui manquait. Elle s'occupait sans cesse de sa musique, et, un jour que les élèves étaient sorties, elle joua un morceau avec une si admirable perfection, que la maîtresse, voulant faire l'économie d'un maître pour les commençantes, signifia à miss Sharp d'avoir à leur donner les leçons de musique. Rébecca refusa pour la première fois, au grand étonnement de la majestueuse maîtresse de pension. — « Je suis ici pour enseigner le français aux élèves, dit-elle, et non pour leur apprendre la musique. Payez-moi, je leur donnerai des leçons. » Minerve fut obligée de céder, et de ce jour prit Rébecca en haine.

— Pendant trente-cinq ans, s'écria-t-elle, personne ici n'a osé résister à mon autorité. J'ai réchauffé une vipère dans mon sein.

— Une vipère! c'est ridicule! répondit miss Sharp à la vieille dame, prête à s'évanouir d'étonnement. Vous m'avez prise parce que je vous étais utile; il ne saurait être question de reconnaissance entre nous. Je hais cette maison, et je veux la quitter. Je ne ferai ici que ce que je suis obligée de faire.

Ce fut en vain que la vieille dame lui demanda si elle savait bien qu'elle parlait à miss Pinkerton; Rébecca lui rit au nez, d'un rire sec et diabolique qui manqua de faire tomber Minerve en convulsions. « Donnez-moi une somme d'argent, dit la jeune fille, et débarrassez-vous de moi, ou, si vous l'aimez mieux, procurez-moi une bonne place de gouvernante dans une famille noble; vous le pouvez si vous voulez. » Dans toutes ses querelles, elle en revenait toujours à ce point: « Faites-moi une position; nous nous détestons l'une l'autre, et je suis prête à partir. »

La digne miss Pinkerton, bien qu'elle eût un beau turban et un nez romain, qu'elle fût aussi robuste qu'un grenadier, et que jusqu'alors son autorité eût été irrésistible, n'avait ni l'énergie ni la volonté de sa frêle subordonnée; ce fut en vain qu'elle engagea le combat et qu'elle essaya de la dompter. Rébecca répondait en français, langue que miss Pinkerton ignorait, aux réprimandes de la vieille dame. Il devint nécessaire, pour maintenir son autorité dans sa maison, d'en éloigner cette rebelle, ce monstre, ce serpent, ce brandon, et, appre-

nant que la famille de sir Pitt Crawley avait besoin d'une gouvernante, elle recommanda pour cette place Rébecca, tout serpent qu'elle était. « Certainement, dit-elle, je n'ai rien à blâmer dans la conduite de miss Sharp, si ce n'est envers moi. Je dois reconnaître que ses talens et ses mérites sont des plus notables. De toute façon, elle fait honneur au système suivi dans ma maison. »

A quinze ans, à côté des grandes demoiselles de sa pension, Rébecca Sharp semblait un enfant. Elle avait la précocité chagrine de la misère. Plus d'une fois elle avait dû recevoir les huissiers et les éloigner du seuil de son père; plus d'une fois elle avait amadoué le marchand et l'avait renvoyé satisfait et résolu à continuer ses fournitures. Enfant, elle dînait avec son père, qui était tout fier de ce vif et sauvage esprit, et elle assistait à la conversation des artistes ses amis, conversation souvent peu convenable pour une jeune fille. « Elle n'avait jamais été jeune fille, disait-elle; elle s'était sentie vieille dès l'âge de huit ans. » O miss Pinkerton, pourquoi avez-vous reçu un oiseau si dangereux dans votre cage?

La bonne dame avait pris d'abord Rébecca pour la plus douce créature qui fût au monde, tant elle jouait avec perfection le rôle d'ingénue, lorsque son père la conduisait chez elle. Elle croyait que c'était une innocente et modeste petite fille, et, une année seulement avant l'arrangement aux termes duquel Rébecca fut reçue dans la maison, la sublime miss Pinkerton lui donna majestueusement, en accompagnant son cadeau d'un discours, une poupée qui n'était en réalité que la propriété confisquée de miss Swindle, que l'on avait surprise l'admonestant aux heures d'étude. Il serait difficile de dire la bouffonne joie du père et de la fille le soir, lorsqu'ils regagnèrent leur demeure; ô miss Minerve Pinkerton! si vous aviez pu voir à quelles caricatures de votre personne Rébecca faisait servir la poupée! C'étaient des dialogues désopilans; la poupée ne tarda pas à faire la joie de Newman-Street, de Gerard-Street et du quartier des artistes. Lorsque les jeunes rapins venaient prendre leur verre de grog avec le maître, comme eux débauché et paresseux, comme eux railleur et goguenard, ils ne manquaient pas de demander si miss Pinkerton était visible. Elle était bien connue d'eux, la pauvre dame, aussi connue que M. Lawrence ou M. West. Rébecca, encouragée, habilla une seconde poupée qu'elle destina à représenter la sœur, et, bien que l'honnête personne lui eût donné des confitures et des gâteaux, l'instinct du ridicule fut plus fort que la reconnaissance; miss Jemmy fut sacrifiée sans plus de justice que sa sœur Minerve.

Telle est cette petite fille qui va mettre à ses pieds le beau monde anglais, et que George III admirera.

Certaines femmes sont nées pour l'intrigue, d'autres faites pour l'a-

mour. Amélie Sedley appartenait à la seconde classe, Rébecca Sharp à la première. O mon ami le célibataire qui me lisez, prenez-y garde; c'est chose digne qu'on y pense. Les deux classes ont leurs inconvéniens; arrangez-vous de la seconde, si vous m'en croyez; c'est l'avis de M. Thackeray, et c'est aussi le mien. Chacun de nous dans ce monde possède son mobile spécial et comme son grand ressort. Celui de Rébecca Sharp était l'envie. Elle se comparait toujours et toujours avec douleur. Quand ses grands yeux bleus-verts étaient timidement baissés vers la terre et voilés par les longs cils noirs de ses blanches paupières, ce n'était ni le mariage ni la tendresse, encore moins la poésie, qui l'occupaient si profondément. Quand elle pleurait, ce qui lui arrivait souvent, et qu'on l'entendait sangloter dans sa chambrette, c'était de rage. « Je suis plus distinguée que cette fille de marchand, se disait-elle, et c'est toujours elle que l'on sert la première. On n'a d'yeux que pour cette nièce de pair qui est bossue, et l'on ne me regarde pas, moi qui suis bien prise dans ma petite taille! » Son faible cœur battait sous le corset avec des pulsations diaboliques; des sentimens d'Attila torturaient la petite fille.

Les Anglais, il faut le dire en l'honneur de leur ingénuité, se sont formalisés et même révoltés contre Rébecca. Un caractère tel que le sien est beaucoup moins commun en Angleterre et en Allemagne que dans ces vieux pays civilisés qui n'ont plus rien à apprendre, et dont toutes les études sont depuis long-temps achevées. Les Italiennes contemporaines du Tasse et de l'Arioste fournissaient déjà plus d'un exemple de ce suprême et redoutable raffinement des facultés féminines dont Lucrèce Borgia et Catherine de Médicis sont deux échantillons splendides.

Passons maintenant en revue, pour l'intelligence de notre histoire, les autres personnages qui composent chacune des trois familles, personnages nombreux et variés. Le plus aimable et le plus complétement féminin est Amélie, fille de Sedley le négociant et le banquier, sœur du nabab Joseph, que je vous ai montré déjà. Douce Amélie, vous n'êtes pas une héroïne, vous, encore moins une ame violente ou une femme virile, et que Dieu vous bénisse. Vous aimez tendrement, follement, naïvement, comme il faut aimer; vous serez punie, puisque c'est le décret originel et inexorable; — écrasée et éclipsée par l'intrigante, négligée par l'objet de votre sincère et profonde tendresse, un peu ridicule même aux yeux de ces brillans et de ces pervers. — Pauvre chrétienne, votre sort est le sort de tous les jours; — c'est le commentaire familier de l'Évangile, éternelle glose qui ne cesse pas de se dérouler ici-bas.

Amélie a été élevée par une mère excellente et bornée, sous les yeux d'un père tout occupé de ses affaires et d'une probité rigoureuse. Imaginez un de ces visages dont l'ovale délicat et affiné par le bas

contraste avec la fraîcheur de deux joues roses et arrondies, des yeux noirs ayant la profonde douceur des plus beaux yeux bleus, — un sourire tendre, presque mélancolique, sur des lèvres vermeilles, sur une bouche toujours riante. Jamais ame plus tendre, esprit plus naïf et plus droit, nature plus vierge de détour et d'orgueil, de fraude et d'égoïsme, ne se pourraient imaginer. On la disait insignifiante, les femmes la jugeaient ainsi. Les hommes se chargeaient de remettre les choses à leur place.

Le père d'Amélie, Sedley, depuis long-temps lié d'intérêts avec Osborne le père, dont la fortune s'accroissait rapidement, fiança George et Amélie. George Osborne, beau garçon de quinze ans, que l'on destinait à l'état militaire, devint le « petit mari » de notre douce enfant, qui dès-lors n'eut plus qu'une adoration, celle de George. Nos héroïnes en sont là quand elles quittent ensemble la demeure vénérable de M[lle] Pinkerton, pour commencer leur campagne à travers la vie; Rébecca pense à réussir, Amélie pense à George Osborne.

II. — UN SUZERAIN BOURGEOIS.

C'est un terrible père que M. Guillaume Osborne, le fabricant de chandelles. A le voir s'avancer en empereur, le front ridé, l'œil sombre, on croirait que Tibère, devenu sultan de Constantinople, s'apprête à faire quelque redoutable exécution. Il y a sur sa cheminée une pendule magnifique qui représente Agamemnon et le sacrifice d'Iphigénie. Il regarde toujours cet Agamemnon, et il l'admire. En sa qualité d'homme d'argent, il est grossier envers tout le monde, brutal par nature et par principes, et personne mieux que lui ne comprend la valeur d'un geste agréable qui pourrait se traduire par une demande pécuniaire. Le salue-t-on, il grogne. La nuance dominante de M. Osborne père n'est pas française; il ne se prosterne pas devant lui-même, mais devant un nom noble; il adore le blason et paie avec joie les dettes que son fils contracte pour plaire à messieurs ses amis les vicomtes. En France, nos Osbornes idolâtrent leur noblesse dans un écu.

Fermement appuyé sur ses deux jambes, M. Osborne enfonce perpétuellement ses mains dans ses immenses poches et y remue les shellings d'argent et les guinées d'or que contiennent ces grands réservoirs, son honneur et sa joie; il ressemble à un général d'armée qui fait briller son arme. Ne le blâmons pas. Qui de nous est sans respect pour cette puissance? « L'autre jour, dit un philosophe anglais, trois pauvres petites filles du peuple jouaient dans la rue sous la pluie, et leurs robes trouées donnaient un assez triste spectacle. « Mariette, cria l'une, viens donc, Sophie a trouvé un *penny*. » Aussitôt Mariette et l'interlocutrice, délaissant leurs jeux, se dirigent du côté de Sophie. Sophie se trouve

avoir une cour; elle se fait suivre de Mariette et de l'autre enfant, et bat ses deux flatteuses, qui se laissent battre. Bientôt, s'avançant gravement avec elles du côté de la marchande de pain d'épice, elle distribue ses faveurs aux deux petites esclaves que sa nouvelle fortune vient d'enchaîner à son char. » — Ainsi parle le philosophe anglais Thackeray; tout le monde, philosophe ou non, sait que cela se passe ainsi dans la vie. Le devoir du législateur et du moraliste est de faire prévaloir l'honneur contre l'intérêt, le devoir contre l'argent, c'est-à-dire l'ame contre le corps.

Osborne ne se piquait guère de philosophie. C'était un commerçant et un fabricant anglais, fier de son nom, de sa boutique, de son fils, de son argent, et même fier de sa mauvaise humeur. Il avait tout simplement emprunté aux Osborne de la pairie, vieux Saxons (*Eastbourne*), leurs armoiries réelles : une croix de gueule en champ d'or, avec la devise : *pax in bello!* Veuf depuis assez long-temps, redouté de ce qui l'entoure, admirant sur sa vaisselle plate ce blason de commande, il rampe jusqu'à terre devant un lord, et il a élevé son fils dans ce culte de l'orgueil servile. Depuis l'enfance, George s'est laissé aimer et courtiser; il croit, comme l'Achille d'Horace, que le monde est fait pour lui. La jolie et tendre enfant qui se nomme Amélie Sedley ne l'occupe guère; il s'est habitué à regarder comme sa propriété celle qui de son côté s'est habituée à le regarder comme son maître. Ne lui en voulez pas trop; ce n'est point sa faute, si la contemplation de ses magnifiques moustaches noires, l'adoration de sa chevelure élégante et la religion de sa personne l'arrachent aux douleurs de la vie amoureuse, ainsi qu'aux pensées de la vie domestique. Osborne fils se concentre dans le sanctuaire d'un *moi* fat, léger, imprévoyant et vaniteux, sans méchanceté comme sans dévouement. Il est d'ailleurs têtu comme son père et plein de vanité comme lui. George veut passer pour un Lovelace. Devenu capitaine, il cache soigneusement le nom d'Amélie et ses honnêtes amours. Pourquoi le jeune officier, un genou appuyé sur une chaise, semble-t-il si joyeux et si résolu, et quels sont les papiers qui lui servent à allumer son cigare devant ses amis qui le contemplent? Est-ce une lettre de créancier? est-ce le billet d'une femme qui n'est plus aimée? Non; le capitaine Osborne est honteux d'être fiancé à la plus jolie et la plus aimable fille du monde, et il brûle ses lettres d'amour par vanité.

Il eût bien pu se faire que notre léger et charmant Osborne eût été infidèle à la jeune fille, si Osborne le père ne se fût avisé d'exiger absolument qu'il épousât miss Schwartz, mulâtresse et millionnaire. Cette volonté de l'Agamemnon bourgeois révolta le jeune homme; l'entêtement du père vint se heurter contre l'obstination du fils, qui n'était pas homme à céder. Surchargée de ses rubans jaunes et tout éclatante sous sa robe de satin feuille-morte, brodée de mille couleurs, miss Amanda

Wilhelmine Schwartz, belle de ses deux cent mille livres sterling, était devenue l'objet des soins attentifs des demoiselles Osborne; l'une arrangeait les plis de sa robe, l'autre disposait dans ses cheveux perles et rubans. Miss Schwartz les laissait faire et essayait d'envahir le cœur de George. Soins inutiles! cette métamorphose, qui, aux yeux du père et des filles, transformait en Vénus Anadyomène miss Schwartz avec ses épaisses lèvres et son front jaune surmonté d'une forêt crépue, ne touchait pas George, insensible à ce colossal héritage. Faire entrer dans la famille une fortune comme celle de miss Schwartz, même en achetant ce bonheur par une mésalliance avec la mulâtresse, c'était une très bonne affaire selon Osborne l'ancien. Pour Osborne le jeune, c'était une odieuse et exécrable tyrannie. Bientôt un sentiment plus généreux vint animer la résistance du fils. Sedley, qui avait long-temps été plus grand capitaliste que son ami, le *meilleur* des deux (*the better man*), devint le *pire,* c'est-à-dire qu'il perdit son argent à la bourse, quand Napoléon, quittant l'île d'Elbe, reparut comme une comète sur l'horizon européen. Tous les fonds de Sedley disparurent, emportés d'un seul coup de bourse.

Ce fut une triste scène, le soir, entre le mari et la femme. Sedley rentra chez lui et s'assit au coin de son paisible foyer. George Osborne le fiancé n'était pas venu depuis trois jours; la mère était irritée de cette négligence. « Savez-vous, dit Mme Sedley à son mari, que ces Osborne et leurs grands airs commencent à me fatiguer? J'aimerais mieux qu'Amélie épousât le jeune Édouard Dale... ou Dobbin. Mais Dobbin est militaire, et tous ces militaires sont d'un orgueil! » Le vieux Sedley ne répondait rien. Hélas! la pauvre femme ne savait pas à quoi tenaient les grands airs des Osborne. Ils devenaient riches, et Sedley venait de tout perdre. Le vieillard resta long-temps muet. Immobile, il semblait ne penser à rien et regarder dans le vide, comme il arrive quand le sort vous écrase, quand il semble que l'intelligence même s'engloutit dans l'abîme où vont se perdre considération et fortune. Mme Osborne continuait à griffonner des cartes d'invitation et à se livrer aux soins habituels de son active nullité.

— Répondrez-vous enfin? répondrez-vous?.... Eh bien!.... Qu'avez-vous donc, Jean!... cher Jean!

Elle le secoua par le bras.

— Marie, lui dit-il tout bas, nous n'avons plus rien, nous sommes ruinés... tout-à-fait ruinés!

— Mon pauvre vieil homme! s'écria la bonne femme, qui n'avait que du cœur, et elle lui prit la tête dans ses deux mains en pleurant.

Et ils pleurèrent ensemble. Il fallut subir les cruautés de la banqueroute et du concordat, s'exiler dans un faubourg, habiter une de ces petites maisons qui ressemblent à des boîtes de ver à soie, et que les

Anglais seuls peuvent occuper; Amélie y suivit son vieux père sans douter un moment de la foi de son cher George, qui venait la voir très rarement.

III. — L'AMI DOBBIN.

Il y a dans un coin de la Cité, repli obscur et funèbre qui porte le nom caractéristique de *Cour du Cercueil*, un pauvre café, dont la maîtresse sommeille perpétuellement à demi, au milieu d'une douzaine de tasses fêlées. L'unique garçon porte de vieux chaussons de bal fort éculés, et ses yeux clignotans et rouges ne voient pas plus de trois cliens par jour. Ceux-ci sont en général ou des clercs d'avoué qui ont une note ou une lettre à écrire, ou des courtiers de bourse qui s'arrêtent un moment pour supputer leurs gains et leurs pertes. La poussière couvre les tables; le vieux garçon, Jean, ce maigre personnage qui, les bras croisés, contemple les passans, se garde bien de rien essuyer jamais.

Ce fut là que se présenta un soir de février le capitaine Dobbin que nos lecteurs ne connaissent pas et qui tiendra une grande place dans ce récit. Il venait y trouver le vieux Sedley, qui recevait ses visites dans le café, depuis que ses bureaux étaient fermés et que le malheur l'avait accablé. Là le ci-devant banquier avait pris l'habitude de se retirer, là il écrivait et se faisait adresser ses lettres, là il les nouait en paquets mystérieux, dont quelques-uns étaient toujours dans les poches de son habit. Je ne sais rien de plus triste que cet air affairé et profond de l'homme ruiné; ces lettres qu'il vous montre, écrites par des personnes riches, ces papiers usés et gras, pleins de promesses de secours, de complimens de condoléance, sur lesquels le malheureux bâtit l'espoir chimérique de sa fortune à venir. Vous avez sans doute, cher lecteur, rencontré sur votre route quelque infortuné de cette espèce; il vous a mené dans un coin, il a tiré de sa poche béante sa liasse de papiers, il l'a dénouée, et, plaçant la ficelle dans sa bouche, il a choisi et étalé devant vous ses lettres favorites; vous vous rappelez, hélas! le regard triste et à demi égaré que ses yeux désespérés attachaient sur vous.

L'arrivée de Dobbin dans la *Cour du Cercueil* produisit quelque sensation; sa tournure était fort hétéroclite.

Salut, mon timide et ravissant Dobbin, réhabilitation de la simplicité gauche et du dévouement désintéressé! J'ai connu Dobbin, chacun l'a vu; un de ces officiers anglais longs, dégingandés, décousus, à l'air niais et comme tombés de la lune. Dobbin, espèce de Ralph, comparable à plusieurs égards à ce charmant héros de Mme Sand, a l'avantage de ne point toucher comme Ralph à la sentimentalité d'Auguste

Lafontaine. Dobbin, le sublime Dobbin, est comique et n'en est que plus touchant. Disons quelques mots de sa jeunesse.

Dès l'enfance, c'était un écolier bien peu brillant que Guillaume Dobbin, fils d'un marchand de denrées coloniales de la Cité et admis à partager les bienfaits de l'éducation, moyennant une fourniture périodique et constante de chandelles, d'huile, de savon, de sucre et de thé, qui servaient à la consommation de l'établissement. L'épicier, membre utile et indispensable de la communauté, sert de point de mire à toutes les mauvaises plaisanteries de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France. Dès que les camarades de Dobbin surent qu'il n'était pas fils d'un gros négociant, comme on l'avait dit, mais qu'il recevait en fournitures grammaticales l'équivalent des factures paternelles, sa vie fut un perpétuel martyre. Gauche et mal bâti, l'air naïf et timide, avec ses grands bras ballans terminés par des mains énormes, ses petits yeux ronds et enfoncés, sa dégaine irrégulière et pesante, et très peu de vivacité dans la réplique, il ne donnait que trop de prise à cette tyrannie implacable de l'enfance et du collége. On lui envoyait par la poste des lettres pour lui commander six mille quintaux de café; il trouvait dans son lit une énorme chandelle coiffée de son bonnet, et, toutes les fois qu'il entrait dans la classe, vingt voix lui demandaient si le savon était en baisse, et si c'était à cause de cela qu'il ne s'était pas lavé les mains. Le pauvre garçon finit par croire que ses bourreaux avaient raison, et que de tous les crimes le plus infâme était bien certainement de débiter de la chandelle et de l'huile, soit en détail, soit en gros. Dans un coin de la cour où jouaient les enfans se trouvait une espèce de serre abandonnée où il se retirait pendant la récréation, pour échapper aux persécutions de ses camarades. Il ne leur en voulait pas, il n'en voulait à personne; quand il comparait la disgrace de sa tournure, ses épaules rondes et ses grandes oreilles avec l'élégance de taille et la souplesse de mouvement du jeune Osborne, quand il mesurait la distance qui séparait son imagination lente et sa conception pénible de la rapide compréhension qui distinguait plusieurs de ses condisciples, il était tenté de se reconnaître comme appartenant à une nature inférieure. Il se résignait à sa condition sans haine, mais non sans amertume. Cette pauvre ame repliée sur elle-même savourait douloureusement tout le malheur invincible qui l'accablait. Il souffrait beaucoup. Qui ne se souvient d'avoir eu de pareilles heures dans sa jeunesse? Alors le sentiment de l'injustice est poignant et insupportable, et c'est surtout aux natures exquises et généreuses qu'il inflige les blessures les plus profondes.

Dobbin ne trouvait pas mauvais que l'on se moquât de lui : c'était son lot; il le méritait bien, car il n'avait jamais pu scander un vers latin ni se souvenir de *tupto, tupteis, tuptei*. Quand il avait achevé sa sixième, comme il était le dernier de sa classe, on la lui faisait recommencer,

si bien que par ce procédé il se trouvait, à quinze ans et très grand garçon, entouré de petits marmots en tablier qui en savaient plus que lui et le raillaient à outrance. L'humiliation était devenue partie intégrante de sa nature : on disait « bête comme Dobbin, laid comme Dobbin; » mots qui n'étonnaient ni lui ni personne. C'était chose assez douloureuse de voir ce géant tourmenté par des Lilliputiens qui lui volaient son pantalon la nuit pour le coudre par le haut et par le bas, et qui, pendant son sommeil, venaient planter sur son bonnet d'immenses oreilles d'âne. L'âne, pauvre animal que Buffon n'a pas réussi à réhabiliter, semblait le type complet de cette patiente et éternelle résignation.

Un collége est un petit monde où tous les types se trouvent. Diamétralement opposé à Dobbin et comme son contraste, le fils d'un avocat, nommé Cuff, attirait tous les regards et se faisait obéir en monarque : c'était l'Alexandre du lieu. Il prenait du tabac comme le maître, fumait des cigares comme un officier, et faisait entrer du vin de Champagne en contrebande. On l'avait vu à cheval au parc avec les amis de son père. Il boxait, portait un habit serré, improvisait cent vers latins en moins d'une heure, avait vu l'Opéra et critiquait le talent des actrices. L'admiration et la vénération pour ce petit despote étaient extrêmes et ne pouvaient être égalées que par son profond mépris pour le bonhomme *la Chandelle* : il avait baptisé ainsi le pauvre fils de l'épicier. A peine Cuff daignait-il regarder Dobbin; d'autres, plus favorisés, étaient chargés de ses commissions. Un jour cependant qu'il trouva Dobbin en classe pendant la récréation, occupé à élaborer l'orthographe d'une lettre à sa mère :

— Allons, lui dit Cuff, vite! qu'on se dépêche et qu'on aille me chercher du rhum!

— Il faut que je finisse ma lettre, répondit tranquillement Dobbin.

— Qu'est-ce que cela signifie? reprit le tyran en lui arrachant le papier des mains; vous écrirez demain à la bonne femme; obéissez!

— Pas d'injures, répliqua Dobbin en se levant.

— Irez-vous?... ou non?

— Je n'irai pas, et ne vous avisez pas de lever la main sur moi!... ou je vous écrase, continua le fils de l'épicier, qui avait saisi un de ces énormes écritoires de plomb qui assommeraient un bœuf.

Le héros Cuff s'aperçut qu'il n'aurait pas de succès dans cette occasion; il se retira donc en maugréant, et depuis ce jour-là il ne demanda plus rien à Dobbin.

Huit jours s'écoulèrent; le pauvre écolier, son livre de corrigés à la main, était allé s'asseoir sous un vieil orme qui s'élevait à l'angle de la grande cour. Là, plongé dans sa lecture, il essayait de la comprendre de son mieux, lorsque le bruit d'une conversation très vive vint frapper

ses oreilles. C'était encore le tyran Cuff qui faisait des siennes; il châtiait vigoureusement le jeune Osborne, qu'il avait chargé d'une expédition assez dangereuse, et qui n'en était pas venu à son honneur. En passant par-dessus le mur de la cour, Osborne avait brisé la fiole pleine de rhum qui devait servir aux menus plaisirs de maître Cuff. Ce dernier allait écraser le petit Osborne de sa colère, quand Dobbin, du fond de son livre, apercevant l'acte d'iniquité qui allait s'accomplir, tomba sur Cuff et châtia le tyran. Dobbin dès-lors fut respecté. Le fait est que Dobbin avait un fonds de courage, un fonds d'esprit, un fonds de raison, le tout caché et voilé par la timidité la plus incurable et la gaucherie la plus invétérée. Il trouvait, quand il prenait la peine de bien se consulter, de l'esprit et de l'éloquence; ces sources profondes jaillissaient rarement; quand elles se faisaient jour, on admirait beaucoup Dobbin.

Le protecteur et le compagnon de George, notre Dobbin, fut bientôt le confident de ses amours, son mentor et son guide. George le conduisit chez les Sedley, et Dobbin reconnut sans peine de quelle profonde tendresse le cœur de la jeune fille s'était laissé prendre. L'amour est contagieux, Amélie était bien jolie : Dobbin ne s'en aperçut que trop. A quoi bon aimer, quand on est si gauche, si mal tourné, si peu hardi, si peu spirituel? Il se mit à surveiller le bonheur de l'ange qu'il adorait, d'abord parce qu'il regardait Osborne comme très supérieur à lui-même, ensuite parce qu'il savait, à n'en pas douter, qu'on ne s'apercevait pas qu'il fût au monde, enfin parce que Dobbin ne pouvait souffrir l'idée que son idole fût malheureuse. Plus il aimait Amélie, plus il se hâtait de l'unir à l'homme qui avait captivé ce pauvre cœur. Dobbin se donna même beaucoup de mal et dépensa beaucoup de finesse pour achever ce mariage. Lui qui n'aurait pas su nouer ou dénouer une intrigue, qui ne pratiquait pas pour lui-même la moindre manœuvre égoïste, et qui ignorait toutes les tactiques de l'intérêt personnel, il découvrait des ressources merveilleuses dès qu'il était question d'un ami. Comme il avait fini par se persuader qu'il comptait pour peu dans ce monde, il préférait sincèrement ces autres à lui-même. Les autres le prenaient au mot, et le bon Dobbin n'était guère apprécié.

Amélie aussi, toujours naïve, le sourire aux lèvres, obligeante et douce, passait pour un caractère sans force et un esprit sans idée. Les grands personnages de notre scène, ce sont les vicieux et les fats, l'escroc et l'aventurier, le gourmand et le parasite, le voleur et le faussaire. Ainsi va le monde, que vous ne changerez pas.

Dobbin avait donc sermonné son ami, lui avait représenté que l'honneur ne lui permettait pas d'hésiter, qu'il fallait se hâter d'épouser, non pas miss Schwartz, la riche mulâtresse, mais Amélie, devenue pauvre et sans dot, et qu'enfin il fallait aller demander au plus tôt l'autorisation du père Sedley. Voilà ce qui amenait l'ami Dobbin au café du Ta-

pioca, *Cour du Cercueil,* dans la Cité. Il y trouva ce débris de l'homme riche, le plus affligeant des débris. Le florissant, le joyeux et prospère John Sedley avait disparu. Son habit, jadis si luisant et si propre, avait blanchi sur les coutures, les boutons en cuivre étaient rouges; son visage défait n'était pas rasé; son jabot et sa cravate pendaient frippés sous son gilet, qui faisait poche. Lorsque jadis il régalait ses commis dans ce même café, personne ne parlait et ne chantait plus haut que lui. Le garçon était à ses ordres. Qu'il était changé! qu'il était devenu humble et poli envers Jean, dont l'emploi consiste à donner des pains à cacheter, à verser de l'encre dans l'écritoire d'étain et à présenter un mince cahier de papier aux habitués, qui ne semblent pas consommer autre chose! Quand William Dobbin entra, le vieux Sedley lui donna la main humblement et l'appela monsieur en hésitant. Notre bon Dobbin ressentit quelque chose comme de la honte et du remords en se voyant ainsi accueilli. Il consola l'homme ruiné, écouta ses plaintes, et pressa le mariage d'Amélie, comme on presse les funérailles d'un être chéri que l'on a perdu. Pauvre Dobbin! il souffrait bien! Le mariage eut lieu malgré Osborne le père, et fut triste. La pluie tombait par torrens. Trois ou quatre petits enfans du peuple assistèrent seuls à la bénédiction nuptiale donnée dans l'église. Il semblait que la malédiction du père et l'imprudence du fils présidassent à la scène.

Agamemnon ne pouvait manquer cette occasion magnifique de se montrer suzerain farouche, inexorable et solennel. Est-ce que le plus petit marchand de merceries, dès qu'il réussit, n'est pas aristocrate comme un czar? Est-ce que le seigneur féodal de l'an 1000 avait plus de morgue et de sotte fierté que le premier spéculateur qui a réalisé des gains à la bourse?

Le jour où il apprit que son fils était marié, le vieil Osborne s'enferma dans sa terrible chambre verte et y signa l'arrêt funèbre de George; chambre lugubre dont le fond était occupé par deux grandes armoires d'acajou à glaces, renfermant la *Pairie* de Debrett, deux ou trois autres volumes héraldiques, l'*Annual Register* et la collection du *Gentleman's Magazine*. Sur le bureau d'acajou reposait une énorme Bible reliée en maroquin noir, à fermoirs dorés, et sur la feuille de garde les noms de tous les membres de la famille étaient inscrits de la main du père. Une fois entré dans ce sanctuaire, il prit la Bible et l'ouvrit; puis il effaça le nom de George de la feuille de garde, tira un carton et déshérita son fils adoré. La vanité se mêle aux sentimens les meilleurs, même à la tendresse paternelle. « Il sera aussi riche que lord un tel, s'était dit Osborne le père; il entrera à la chambre des communes; il deviendra ministre, et bientôt la chambre des lords lui ouvrira ses portes. Mon blason, le blason des Osborne, resplendira sur le fronton de son hôtel. » Comment pardonner un tel mariage? Le vieux Sedley, père

d'Amélie, avait perdu l'aimant moral de ce monde, l'argent et le crédit. Trop honnête pour substituer des simulacres à la réalité qui lui manquait, il laissait l'œil du public pénétrer au fond de sa bourse parfaitement vide, et la solitude de sa caisse se reflétait autour de lui. Il ne lui restait dans son abandon que sa bonne femme, sa fille et le fidèle Dobbin. Bientôt sa fille elle-même suivit George, appelé sous les drapeaux, et le capitaine Dobbin, toujours actif et vigilant pour la protéger, les escorta. Nous les retrouverons tout à l'heure, quand nous reviendrons à Bruxelles, d'où nous avons pris notre point de départ, et où tonnera bientôt le canon de Waterloo.

IV. — UN GIL BLAS FÉMININ.

La vie de Rébecca Sharp, depuis qu'elle a quitté la grave et éloquente Mme Pinkerton, a été bien moins unie et bien plus variée que celle d'Amélie Osborne. Avec sa finesse, son astuce et cette vigueur d'intelligence qui remplace chez certaines femmes les facultés affectives, Rébecca devient reine de ce qui l'environne; la femme qui n'est pas dominée par la passion sait toujours dominer les intérêts. Rébecca ne tombe pas dans la misanthropie et la mélancolie, bien qu'elle souffre de cet immense orgueil, triste apanage des Rousseau et des Byron. Elle exploite tout le monde. Le mot *exploiter*, dont on abuse fort, mérite qu'on s'y arrête; exploiter est du XIXe siècle. Depuis qu'il est convenu que nous n'avons pas d'ame et que l'homme est une brute un peu mieux organisée que les autres, la grande affaire, l'unique question est d'employer les forces étrangères de la manière la plus utile à nous-mêmes, la plus habile et la plus industrieuse. Rébecca exploita en riant ses amis, ses amies, ses serviteurs, ses élèves, ses protecteurs, ses fournisseurs, ses amans, — tout, jusqu'à son père et son mari.

Elle fit d'abord servir à son intérêt la bonne et chère petite Amélie Sedley; elle jeta ensuite son dévolu sur le nabab Joseph Sedley, qu'elle rendit bien amoureux. Le nabab lui échappa, grace à une savante manœuvre du jeune George Osborne, qui ne voulait pas de Rébecca pour belle-sœur. Alors elle fit tomber son hameçon sur le fils du membre du parlement sir Pitt Crawley, gentilhomme campagnard dont elle élevait les filles.

Ce brave législateur porte un nom singulier et caractéristique; si je voulais le traduire en français, il faudrait l'appeler le vicomte ou le baron Mazarin de Rampigny. Ce front carré et monstrueux, ce double sourcil épais et hérissé, ce bas de visage anguleux, massif et contourné en mille replis et mille rides ignobles, cette bouche à la fois épaisse et sans forme, cette tournure de maquignon ivre, ces culottes de vieux

velours mal attachées, ce jabot sale tombant, ce gilet graisseux, n'ont rien de bien aristocratique; il représente la chicane et la violence, la fraude armée en course et autorisée. Les arcadiques vertus que pratique ce membre du parlement dans sa solitude champêtre se composent d'avarice et de vol, de cupidité et d'insolence, de grossièreté et de barbarie. C'est néanmoins un « fort bon enfant, » comme le peuple s'exprime. Il a tous les vices, plus la bonne humeur. Il rit avec les filles du fermier, dont il va vendre le pauvre mobilier. Il dupe le voisin, mais il boit dans la taverne du village, debout, en trinquant avec les facteurs de la poste et les journaliers du canton. Il vole tout le monde, plaisante sans cesse; on a peur de lui, et l'on répète les mots sacramentels : « C'est un bon enfant! »

La première fois que Rébecca le vit, occupé à manger un cervelas dans la cuisine avec sa vieille femme de charge, elle n'imagina pas que ce personnage horriblement vulgaire fût le riche et célèbre sir Pitt Crawley. Il s'appelait Pitt parce que sa mère l'avait mis au monde à l'époque où l'éloquent et habile *commoner* dirigeait les affaires publiques; les autres membres de la même famille se nommaient, pour la même raison, *Walpole*, *Bute* et *Chatham*. La terre même de Crawley devait son érection en domaine seigneurial à une particularité curieuse. La reine Élisabeth s'y était arrêtée pour y boire un verre d'*ale* qu'elle avait trouvée bonne. Rébecca sut plaire à ce vieux satyre, comme elle plaisait à tout le monde. Elle se levait de bonne heure, rédigeait ses lettres, copiait ses dossiers, s'en allait chantant à travers la maison, trouvait excellente la cuisine sordide du logis et ne s'étonnait de rien. Il l'aurait épousée, si sa troisième femme n'eût été vivante; celle-ci était une pâle et insignifiante fille de la Cité, depuis long-temps rompue et brisée par les caprices despotiques de sir Pitt Crawley, incapable de penser et d'agir, animée à peine d'une étincelle de raison et d'un souffle d'existence.

Le cynique sir Pitt avait une sœur restée fille et énormément riche, miss Mathilde Crawley; les autres membres de la famille étaient un frère cadet, recteur de la paroisse et ennemi mortel de son aîné, Bute Crawley; puis un fils aîné, Pitt Crawley, qui avait quelque temps essayé le métier de diplomate; enfin un second fils, capitaine de dragons, Rawdon Crawley. Le moins intéressant, c'est le buveur athlétique et le chasseur infatigable, Bute Crawley, recteur du village, ecclésiastique de mœurs singulières, espèce de vicaire de Wakefield retourné, marié à une Mme Honesta d'une laideur honnête et d'une vertu aigre. Le fils aîné, Pitt Crawley, admirable type de la niaiserie diplomatique, pâle et blême, mince et grave, cultive la formule, l'apparence et l'étiquette avec une obstination merveilleuse. D'anglican il est devenu puritain; il élève et protége une église indépendante. Son calvinisme est réfrac-

taire et réformateur, et il pratique les vertus d'apparat avec une grace ineffable et une souveraine pureté. Ami des noirs, partisan de Wilberforce, serpent sans venin, tartufe sans noirceur, c'est un niais artificieux comme on en trouve partout, mais non de cette trempe spéciale. Nous avons certes nos philanthropes et nos faux dévots; mais nous ne possédons pas le philanthrope puritain, diplomate, calviniste, membre du parlement, rédacteur de pamphlets ultra-religieux, moitié cafard, moitié sincère. Toutes ces variétés du vice et de la sottise ont en Angleterre une valeur d'autant plus réelle, que le monde auquel appartiennent les originaux est encore, malgré sa vieillesse, plein de force, de séve et d'avenir.

Le fils cadet, le capitaine de dragons Rawdon Crawley, adroit de corps, stupide d'esprit, bon cavalier, vaillant à l'escrime, n'avait d'autre moralité que le succès. Personne ne se tenait mieux à cheval et n'était plus ferme sur ses étriers. D'énormes éperons qui retentissaient sur les trottoirs, un buisson épais de cheveux bouclés et bruns qui retombaient sur ses yeux ronds, des moustaches épaisses que ses doigts allongés ne cessaient de caresser et de friser, tout annonçait le guerrier vaillant et l'homme rompu aux exercices du corps et à la vie d'un mauvais grand monde. Son regard éteint et sans éclat ne révélait point une intelligence vive; il était pétri de la meilleure pâte dont se font les escrocs de bonne compagnie, de même que son ami George Osborne pouvait passer pour l'une des plus aimables parmi les dupes naturelles créées pour l'utilité des habiles. Le capitaine Rawdon Crawley jouait trop bien au billard et gagnait trop souvent à l'écarté. Rawdon était né pour être un admirable garçon de café, sir Pitt pour être le plus rusé des procureurs, Rébecca une excellente actrice, Joseph Sedley un chef de cuisine de premier ordre. Amélie n'avait pas de rôle; la pauvre petite n'était qu'une bonne et douce ménagère. Chacun de nous apporte en naissant le type de sa profession naturelle, presque toujours en contraste avec notre position dans le monde. Rawdon Crawley raisonnait peu; comme il avait plus d'instinct que d'intelligence, cet instinct rachetait quelquefois ses vices acquis. Il pouvait aimer, se dévouer, s'oublier; la véhémence des affections pouvait le ramener à l'honneur. Il se mettait bien, se taisait volontiers et ne gênait personne.

La perle de cette honorable famille était assurément la riche miss Crawley, qui se moquait de tout le monde et dont chacun convoitait la fortune. Les deux frères, qui se détestaient si cordialement, tombaient à genoux devant les cent mille livres sterling de revenu de miss Crawley. Près d'elle, toutes leurs querelles étaient oubliées. Paraissait-elle, ils redevenaient de petits saints et les meilleurs amis du monde. La vieille fille, qui avait fort cultivé le plaisir, détestait du vice ce qu'il a de dégoûtant et d'ignoble. Elle aimait à voir près d'elle de jolis visages, à s'en-

tourer de porcelaines fines, de coussins en velours, de tapisseries en soie plate et de cristaux étincelans. Rapportant tout à elle-même, elle adorait les arts, la grace, l'esprit et aussi la vertu, pourvu que cette dernière rachetât sa sévérité par la candeur et sa contrainte par la naïveté. Tour à tour gouvernantes et frères, sœurs et neveux venaient capter l'héritage de la vieille fille et essayer de lui plaire; ils avaient affaire à forte partie; la spirituelle femme du monde que Fox avait aimée ne se laissait pas duper aisément. Voluptueuse et ennuyée, elle se faisait courtiser et jouait avec les cupidités empressées et haletantes comme le chat avec la souris. C'était sa comédie. Le vieux cynique son frère la révoltait, le recteur lui semblait stupide, le diplomate était nauséabond; le dragon seul, un peu brutal, était assez mauvais sujet et assez délibéré pour ne pas lui déplaire. Quand Rébecca lui fut amenée par le membre des communes, ce fut une vraie bonne fortune pour l'épicurienne. Qui aurait pu rivaliser avec Rébecca dans l'art suprême d'amuser les gens? Précieuse trouvaille pour une personne comme miss Crawley, qui se mourait d'ennui; égoïste et bienveillante, intelligente et sensuelle, généreuse et vaine, vraie païenne! J'aurais voulu m'asseoir à sa table, écouter ses récits, jouter d'épigrammes avec elle, mais non être son fils, son ami, son amant ou son frère. Il ne faut rien attendre ou espérer de ces cœurs blasés; comme les vieux bois tombés en pourriture, on en tire du phosphore et quelques lueurs agréables; rien de solide, rien de vrai, rien de généreux.

Autour du lit de l'Aspasie vieillissante affluaient flatteurs et flatteuses; on y voyait surtout la sentimentale Briggs, ancienne sous-maîtresse qui avait rédigé et imprimé jadis en hexamètres anglais *les Rosées de la mélancolie;* elle subissait les duretés et se pliait aux caprices de miss Crawley avec ce mélange de bassesse et de résignation dévouée qui ne fait qu'encourager et aviver encore la tyrannie des despotes domestiques.

Miss Mathilde Crawley se désennuyait en vivant bien, trop bien pour sa santé. Quand sonnait l'heure terrible de l'indigestion, le docteur arrivait, et le combat s'engageait entre ce grave personnage et le homard ou le brochet qui menaçaient la vie joyeuse de notre héroïne. De la plus vive animation, la sensuelle passait tout à coup à un abattement inoui, à l'abjection d'ame la plus complète. Que de terreurs! que d'agonies! doubles et hideuses angoisses de la conscience et de l'estomac! « Représentez-vous, sans trembler si vous pouvez, dit M. Thackeray, l'égoïsme édenté et la volupté fanée, sans Dieu, sans conscience, sans rouge, sans sommeil, hélas! et sans perruque, chose affreuse! » Oui, certes, M. Thackeray a raison, cela est triste, hideux et insensé. Quand nous deviendrons tout-à-fait vieux, prions Dieu, jouissons du peu de bien que nous aurons pu faire et aimons-nous le plus possible.

Les habiles ont beau rire; même au point de vue mondain, les derniers jours de Fénelon valent mieux que ceux du cardinal Dubois.

Que de scènes de bonne comédie se passèrent entre Briggs, miss Mathilde et Rébecca! Un jour, par exemple, celle-ci venait d'écarter très habilement du chevet de la malade la femme de confiance Briggs, et se trouvait à table avec cette sentimentale amie de la vieille malade; Briggs versait d'amères larmes.

— Ne vaudrait-il pas mieux donner à miss Briggs un verre de vin? dit Rébecca à M. Bowls, le gros homme de confiance. Il obéit. Briggs prit machinalement le verre, avala convulsivement le vin de Bordeaux, soupira et se mit à éplucher son poulet dans son assiette.

— Nous pourrons, je crois, nous servir nous-mêmes, dit Rébecca avec une grande douceur, et je crois que nous n'avons pas besoin des bons offices de M. Bowls. Monsieur Bowls, s'il vous plaît, nous sonnerons, si nous avons besoin de vous. Le sommelier descendit, et naturellement fit tomber sa mauvaise humeur et ses imprécations furieuses sur l'inoffensif valet de pied, son subordonné.

— C'est pitié que vous preniez les choses si à cœur, dit la jeune dame d'un air froid et un peu ironique.

— Ma meilleure amie est malade et ne veut pas... me... voir, sanglota Briggs dans une nouvelle explosion de chagrin.

— Elle n'est plus très malade; consolez-vous, chère miss Briggs... Une indigestion, voilà tout. Elle est beaucoup mieux; bientôt elle sera rétablie; elle est fatiguée du traitement ordonné par le médecin; demain, nous la verrons sur pied. Je vous en supplie, consolez-vous et prenez encore un peu de vin.

— Mais pourquoi... pourquoi ne veut-elle pas me voir? murmura miss Briggs. Oh! Mathilde, Mathilde!... après vingt-trois ans de tendre amitié! est-ce ainsi que tu paies de retour ta pauvre et triste Arabelle?

— Ne vous désolez pas trop, pauvre et triste Arabelle! Elle refuse de vous voir seulement parce qu'elle prétend que vous n'avez pas soin d'elle aussi bien que moi. Ce n'est pas un plaisir pour moi de la veiller toute la nuit. Je souhaite que vous puissiez me remplacer.

— N'ai-je pas veillé près de ce cher lit pendant des années? dit Arabelle, et maintenant!...

— Maintenant elle en préfère une autre. Bah! les malades ont de ces fantaisies auxquelles il faut céder. Lorsqu'elle sera rétablie, je m'en irai.

— Jamais, jamais! s'écria Arabelle en respirant tristement son flacon de sels.

— Quoi!... elle ne se rétablira pas, ou je ne m'en irai pas, miss Briggs, dit l'autre avec sa grace charmante. Bah! elle ira tout-à-fait bien dans une quinzaine, et je retournerai près de mes jeunes élèves

à Queen's Crawley, et près de leur mère, qui est plus malade que notre amie. Ne soyez point jalouse de moi, chère miss Briggs; je suis une pauvre fille sans amis et sans intrigue; je ne veux point vous supplanter dans les bonnes graces de miss Crawley; elle m'oubliera huit jours après mon départ, et son affection pour vous date de loin. Donnez-moi, je vous prie, un peu de vin, chère miss Briggs, et soyons amies.

La douce et tendre Briggs tendit sa main en silence, mais n'en sentit que mieux sa peine et gémit amèrement sur l'inconstance de Mathilde. Au bout d'une demi-heure, et le repas fini, Rébecca remonta dans la chambre de la malade, d'où elle renvoya, avec la politesse la plus condescendante, la pauvre domestique Firkin. « Je vous remercie, cela est tout-à-fait bien; vous vous en acquittez à merveille. Je sonnerai, s'il faut quelque chose. Je vous remercie. » Firkin descendit, couvant une orageuse jalousie, et prête à étouffer de rage concentrée.

Ce jeu comique de rivalités et d'intérêts divertissait la vieille malade. Je ne suis pas bien sûr que, malgré la finesse de Rébecca, en dépit de sa gentillesse et de son infatigable bonne humeur, la clairvoyante et fine miss Crawley, à qui tous ces trésors d'amitié étaient prodigués, ne soupçonnât point quelque chose d'analogue chez son affectueuse amie. Miss Crawley avait souvent pensé que personne ne fait rien pour rien. S'interrogeant sur ce que lui inspiraient les autres, il lui était facile de deviner ce qu'ils sentaient pour elle, et peut-être se disait-elle tout bas cette grande vérité, — qu'on n'a d'amis qu'à la condition de ne pas toujours penser à soi.

Toutefois Rébecca lui plaisait fort et la distrayait. Mathilde lui donna deux robes neuves, un vieux collier et un châle, et lui prouva son amitié en médisant devant elle de toutes les personnes de son intimité (quelle plus grande preuve de considération pouvait-elle lui donner?); elle songeait vaguement à lui procurer plus tard quelque grand avantage, peut-être à la marier à Clump l'apothicaire, à la mettre dans une bonne situation, ou, au pis aller, à la renvoyer à Queen's Crawley, lorsqu'elle en aurait fini avec elle et que la saison de Londres serait arrivée. Comme beaucoup de personnes riches, miss Crawley recevait volontiers de ses inférieurs tous les services possibles et les congédiait affectueusement quand elle n'avait plus rien à en attendre. Pour les vrais égoïstes, la reconnaissance n'existe pas; ils reçoivent les bienfaits comme de pures dettes. — Vous n'avez pas trop à vous plaindre, pauvres parasites, tristes complaisans; votre amitié pour les riches n'est pas plus sincère que le retour dont ils la paient. C'est l'argent que vous aimez et non l'homme, et, quand Plutus porte ailleurs ses faveurs, vous savez où faire émigrer vos complaisances.

Rébecca passa donc quelque temps chez miss Crawley, de l'aveu du membre du parlement, frère de celle-ci. La vieille fille était à demi

séduite; qui aurait pu résister aux charmes de la sirène? En vain Bute, le frère cadet, envoya-t-il son jeune fils, le petit Pitt Crawley, chez la riche mourante; le jeune imprudent fuma un cigare et fut perdu. Rébecca était bien habile; mais les habiles finissent toujours par se duper eux-mêmes : leurs triomphes font banqueroute. Ils s'imposent de si terribles conditions, ils passent par tant de chemins secrets et usent tant de forces en pure perte, qu'un beau jour il faut bien qu'ils succombent. Les manœuvres de Rébecca se détruisirent l'une par l'autre.

Ce fut Rawdon qu'épousa secrètement Rébecca, et sur cet Hercule un peu grec qu'elle appuya ses spéculations futures. Peut-être sans ce mariage eût-elle hérité de miss Crawley; le membre des communes, devenu veuf, accourut en vain auprès de Rébecca pour lui demander sa main. Elle aurait été lady Pitt Crawley, si elle ne se fût pas trop pressée; on imagine avec quelle douleur elle contempla, tombant à ses pieds, le vieux baronnet dont elle ne pouvait plus accepter l'offre séduisante. Battue par ses propres ruses, et, fuyant à la fois la tante et le membre du parlement, elle alla vivre à Brighton avec son mari Rawdon de l'industrie où il était passé maître, — industrie qui a ses chevaliers et qui exige du talent. Ne l'exerce pas qui veut; mais Rébecca est faite pour renverser tous les obstacles, et l'on suit de l'œil avec un intérêt puissant ce pêcheur vigilant et ingénieux, qui, armé de son hameçon et posté dans une situation dangereuse, sur un vieil orme par exemple, au bord d'un ruisseau profond, essaie de saisir au passage quelque énorme brochet, et, les yeux fixés sur le monstre, en épie les mouvemens et la fuite. Telle est notre petite Rébecca en face des hommes et des choses. De malice en malice, d'espiéglerie en espiéglerie, de ruse en ruse et de chute en chute, Rébecca ne peut manquer d'arriver à la splendeur. Ce tour de force perpétuel dont elle se tire avec une grace prodigieuse, dont elle ne peut venir à bout que par le sacrifice successif de quelques débris de son honneur, la mènera aussi loin que possible. Au moment où nous sommes arrivés, la sirène a déjà tout captivé et tout vaincu, — dans l'intérieur sauvage et champêtre du membre du parlement tracassier et cynique comme dans la chambre à coucher de la femme du monde qui vieillit; — nous la verrons digne d'elle-même sur une scène plus animée et plus sanglante, auprès du champ de bataille de Waterloo.

V. — BRUXELLES AVANT LA BATAILLE DE WATERLOO.

Nous voici de retour à Bruxelles, peu de jours avant cette terrible journée de Waterloo qui a laissé d'ineffaçables traces dans les cœurs

des hommes, dans le souvenir des races, dans les annales des familles. La simple et douce Amélie s'est mise en campagne avec son mari, et elle a signalé son invasion en Flandre par l'acquisition de trois chapeaux, d'une robe neuve, d'une belle écharpe et d'une paire de boucles d'oreilles splendides, que George, tout déshérité qu'il soit, a voulu lui donner; il est généreux de son naturel. On sait maintenant les antécédens de ces deux couples, unis malgré leurs familles. Les grands événemens vont commencer pour eux après les noces; le mariage ne dénoue que les vieilles comédies; c'est au contraire le commencement du vrai drame. Dobbin est capitaine dans le régiment de George Osborne, qu'il admire de tout son cœur et qu'il protége. Le capitaine de dragons Rawdon Crawley vit dans l'intimité équivoque du général Tufto, qui l'honore de sa généreuse protection. Amélie pleure; elle s'est aperçue que George, un mois après le mariage, se plaît déjà singulièrement à la causerie pétillante de Rébecca. Le vieux Osborne, à Londres, continue à terrifier sa famille et à maudire son fils ingrat; le père Sedley, enterré dans son bouge, projette des sociétés commerciales qui l'enrichiront à perte de vue. Cependant le canon de Waterloo va bientôt gronder, et tout ce petit monde dont vous connaissez les acteurs se trouve réuni dans la même ville, Joseph le nabab, George, Amélie, Rawdon, Dobbin et Rébecca.

L'antipathie de Dobbin et de Rébecca était naturelle et invincible comme celle du chien et du chat. Il s'apercevait bien que l'on dupait son ami, et que la pauvre Amélie elle-même serait victime. Dobbin, qui voyait George jouer sans cesse, perdre sans cesse avec le capitaine de dragons et se mirer complaisamment dans les doux sourires de Rébecca, continuait de fatiguer George de ses sermons moraux, que George n'écoutait jamais. Dobbin était négligé de tout le monde. Le sensualiste joufflu Joseph Sedley le protégeait avec une majesté souveraine. Rawdon, qui se croyait un dandy achevé, comptait peu ce fils de prolétaire niais, simple et tout uni. Rébecca, qui le craignait, se pensait repoussée par cette nature hostile, honnête et clairvoyante. Joseph Sedley, ne parlant que de l'art militaire, auquel il n'avait pas songé de sa vie, et des femmes, auprès desquelles sa timidité l'avait rendu fort ridicule; le bon Joseph, faible d'ame et gros de corps, crédule et fat, aimant les complimens, les mets épicés, l'oisiveté, le soleil, les gilets voyans et les cravates rouges, se croit un héros quand le jour de la bataille approche. Il s'arme d'un courage sanguinaire, laisse pousser ses moustaches, nettoie ses pistolets et fond des balles. Son pas devient plus martial, ses larges éperons à molettes font retentir les escaliers. Il boutonne sa redingote jusqu'au menton, et sa tête se redresse fièrement.

Tous les succès du monde, même l'amour de Sedley et d'Osborne,

vont à Rébecca. L'insignifiante Amélie disparaît à côté d'elle. Amélie souffre, non pas de l'idée qu'elle et son mari n'ont plus de fortune, pour certains êtres d'élite, partager la pauvreté de celui qu'on aime, c'est encore se rapprocher de lui. Bien peu d'hommes s'arrangeraient de cette jouissance sentimentale; mais, il faut le dire à l'honneur des femmes, celles qui ont gardé dans la civilisation leur ame féminine ne reculent pas devant la misère partagée. Ce qui brisa le cœur d'Amélie, ce fut, hélas! quand l'amour même lui apparut comme une vanité, quand l'idéal s'évanouit devant le réel; quand, une ou deux semaines après le mariage, l'idole disparut, et que les yeux verts de la sirène Rébecca éclairèrent la triste réalité. Amélie n'avait plus son héros. Au lieu du tendre, de l'héroïque et dévoué George, que lui restait-il? Un dandy amoureux de lui-même, une vanité toujours éveillée, une intelligence de troisième ordre, son mari! Voilà ce que lui révélait son esprit; son cœur s'obstinait à n'y pas croire.

Aucun de ces personnages ne pouvait manquer de se trouver à ce grand bal que Byron a célébré en vers magnifiques, et dont les danses furent interrompues par le combat. — Amélie y fut peu remarquée, ainsi que notre cher Dobbin. L'entrée de Rébecca fit sensation. Tous les lorgnons se tournèrent vers elle; son air distingué, ses belles épaules, sa démarche légère et digne, le sang-froid parfait de son regard et la modeste assurance de sa tenue achevèrent en quelques minutes la conquête universelle. Qui est-elle? se demandait-on. Elle parle français admirablement. — C'est une Montmorency par sa mère... Un mariage d'amour;... son mari est le second fils d'un membre du parlement... Elle est charmante! — Les danseurs l'entouraient, et tout le monde briguait l'honneur d'une contredanse avec elle; elle répondit qu'elle était engagée, et glissa légèrement jusqu'au coin de la salle, où se trouvait Amélie négligée, triste, et à qui personne ne faisait attention. Rébecca la combla de caresses et se mit à la protéger comme une enfant; c'était l'achever. — Je ne vous trouve pas bien habillée, ma chère. Qui vous a donc coiffée comme cela? Vous êtes mal chaussée. Je vous enverrai ma faiseuse de corsets. — Amélie ne répondait rien, pendant que Rébecca continuait à pérorer dans le plus pur jargon de l'époque, et en vraie femme du monde qu'elle était déjà. — George vient de notre côté, dit-elle; empêchez-le donc de jouer. Lui et mon mari ne font que cela. George n'est pas riche, et mon mari est plus fort que lui à l'écarté. A propos, que faites-vous le soir, chez vous, seule avec ce capitaine Dobbin qui a de si vilaines mains? Pourquoi ne sortez-vous pas? Les mains de votre mari sont admirables. Ah! le voilà!... D'où venez-vous, mauvais sujet? Amélie vous croyait perdu.... — Et elle lui donna la main pour aller danser. Il n'y a que les femmes pour infliger de telles blessures; seules elles connaissent le poison dans lequel

leurs menues flèches sont trempées. Sans défense contre sa terrible petite ennemie, Amélie resta sur sa banquette, pâle, glacée, abattue. Le capitaine de dragons lui dit quelques mots assez gauches en passant, et Dobbin, malgré sa timidité, lui apporta une glace, et vint s'asseoir auprès d'elle. De grosses larmes roulaient dans les yeux d'Amélie, et, pour donner le change à Dobbin : — Mon mari devient joueur, lui dit-elle.

— Quand on a cette passion-là, répondit Dobbin, on se laisse attraper par les plus sots.

— C'est bien vrai, répondit-elle en soupirant. Elle ne pensait pas du tout à ce qu'elle disait.

Enfin George accourut auprès de sa femme pour reprendre le châle et le bouquet de Rébecca, qui, prête à quitter le bal, ne venait pas même souhaiter le bonsoir à son amie. Dobbin causait tout bas, dans un coin de la salle, avec le général de division, et Amélie, voyant ce qui se passait, laissait tomber tristement sa tête sur sa poitrine sans dire un mot à son mari. George rendit le bouquet à Rébecca. Au fond du bouquet, un billet se trouvait caché; Rébecca s'en aperçut dès que le bouquet lui fut remis, et George lut dans ses yeux qu'elle l'avait deviné. Entraînée par son mari, qui paraissait trop distrait pour rien comprendre, elle serra la main de George, laissa tomber sur lui un de ses regards scintillans comme des éclairs, le salua et disparut. George, triomphant, n'entendait plus rien, pas même les adieux du dragon.

Cent fois il était arrivé à George de donner le bras à Rébecca ou de lui apporter son châle; mais un secret pressentiment, un vague instinct avertissait Amélie que la scène du bouquet renfermait un mystère. Dobbin était revenu près d'elle. « William, lui dit-elle en prenant son bras et l'appelant par son nom de baptême sans s'en apercevoir, je me sens mal, reconduisez-moi! » — Dobbin lui obéit, et ils traversèrent ensemble la foule épaisse qui encombrait les salons, et qui semblait émue. Pendant que la pauvre enfant se couchait en toute hâte pour ne pas déplaire à son mari, qui lui avait défendu de veiller et de l'attendre, Osborne, enivré de sa conquête, se mit à jouer, gagna, s'approcha d'un buffet, et but coup sur coup plusieurs verres de vin de Champagne. Il causait et riait avec une extrême gaieté, quand Dobbin, pâle et de l'air le plus grave, revint le trouver.

— Mon vieux capitaine, lui dit George; allons, un verre de vin de Champagne!...

— Je viens vous chercher, mon cher, ne buvez plus.

— Allons donc!... Figure de cire, vous reprendrez demain vos sermons! A votre santé!

Quand Dobbin se fut penché à l'oreille de George et eut prononcé

deux ou trois mots, celui-ci poussa un cri d'étonnement, replaça le verre sur la table et suivit Dobbin d'un pas rapide. « Les Français ont passé la Sambre, lui avait dit Dobbin, notre gauche est engagée, et nous nous battons dans trois heures. » George Osborne n'était point un méchant homme; c'était seulement un cœur médiocre et un esprit ordinaire. L'heure terrible qui allait sonner lui en dit plus que tous les sermons de Dobbin. En revenant chez lui, mille pensées l'agitèrent : ce mariage conclu malgré son père, cette jeune femme innocente et charmante, ces folies de la nuit passée, sa faiblesse qui l'avait fait céder aux séductions de Rébecca, son étourderie, son imprévoyance. Déjà son petit capital était dissipé; s'il mourait, qui prendrait soin d'elle? Après avoir désobéi à ce père généreux, n'allait-il pas laisser dans la misère cette jeune fille dévouée? Il se mit à écrire à son père; un pâle rayon sillonnait le ciel au moment où il cachetait sa lettre et écrivait l'adresse sur l'enveloppe. A son arrivée chez lui, il était entré dans la chambre à coucher d'Amélie, qu'il avait trouvée endormie; il l'avait cru du moins. La lettre écrite et cachetée, il rentra dans la chambre, et vit sa jeune femme dans la même attitude. A sa première entrée, elle ne dormait point; elle tenait ses yeux fermés pour n'avoir pas l'air de lui faire un reproche de ce qui l'inquiétait. Ce petit cœur timide et tendre fut charmé et consolé qu'il rentrât si tôt après elle, et, se retournant de son côté au moment où il était sorti sans bruit de la chambre, elle s'était endormie légèrement.

Quand George rentra, la veilleuse éclairait cette douce et pâle figure, sur laquelle se projetait l'ombre de longs cils noirs. Un petit bras blanc et rond sortait de la couverture; George se trouva bien faible et bien coupable en face de tant de pureté. Il resta quelque temps debout auprès du lit, la regardant dormir et priant pour elle, si la mort s'emparait de lui le lendemain. Puis il prit la petite main blanche et immobile, et se pencha doucement vers l'oreiller qui soutenait cette tête innocente. Tout à coup les deux yeux d'Amélie s'ouvrirent. — Je ne dors pas, George, lui dit la pauvre enfant avec un sanglot qui semblait prêt à briser sa poitrine, et ses deux bras, se rejoignant par-dessus la tête de George, le tinrent enlacé. Dans ce même instant, le bruit criard des cornemuses écossaises et le terrible clairon de la cavalerie retentissaient de rue en rue et appelaient les hommes au combat.

Cependant Rébecca, se souriant à elle-même dans ses rêves, la tête enveloppée de dentelles, dormait paisiblement, assez peu occupée de Rawdon, qui bivouaquait enveloppé dans son manteau et trempé de pluie. Il ne dormait pas, lui; tout immoral et grossier qu'il fût, il aimait; les mille séductions de Rébecca s'étaient enlacées autour de ce cœur violent, comme les serpens de Laocoon l'environnent et pressent

les membres nus du héros mythologique, sans lui permettre de respirer. Rawdon ne pensait qu'à elle, et elle ne pensait qu'à Rébecca. Les égoïstes ont cela d'excellent, qu'ils ne s'étonnent pas de leur égoïsme; c'est leur vie.

Admirons aussi la profonde tranquillité des femmes dans les circonstances importantes et leur supériorité dans le mal, dès qu'il leur plaît de s'y vouer : phénomène qui n'a pas échappé à notre observateur, et que l'exemple et le caractère de Rébecca mettent en lumière avec beaucoup de finesse et d'éclat. Dans le sauve-qui-peut de Bruxelles, notre héroïne se montre sublime de sang-froid, de prudence et de diplomatie. Elle va droit au nabab Sedley, dont elle fait de nouveau la conquête, se ménageant ainsi la certitude d'une protection efficace. Tout ce qu'elle doit à la générosité de Rawdon, les mille petits présens du général Tufto, les chevaux de son mari, ses bijoux, même ses économies, car elle fait des économies en ne payant personne, lui constituent un petit capital respectable, — et elle dort tranquille.

Rawdon revint sain et sauf. Sedley le nabab se sauva au grand galop. George Osborne resta étendu mort sur le champ de bataille, laissant sa jeune femme veuve et bientôt mère. Les blessés véritables ne sont pas étendus sur les champs de bataille. Les vrais blessés sont les cœurs de femmes dévouées, trop faibles pour résister ou lutter, trop fiers pour se plaindre.

PHILARÈTE CHASLES.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

PUBLICISTES RÉVOLUTIONNAIRES

DE L'ALLEMAGNE.

LOUIS BOERNE, SA VIE ET SES ÉCRITS.

I. — Œuvres complètes de Louis Boerne (*Gesammelte Schriften von Ludwig Boerne*), 6 volumes. Stuttgard et Leipsig, 1840-1847.

II. — Lettres de Paris (*Briefe aus Paris*), 6 volumes. Hambourg et Paris. 1832-1834.

III. — Œuvres posthumes de Louis Boerne (*Nachgelassene Schriften von Ludwig Boerne*), 2 volumes. Mayence, 1847.

Le 14 février 1837, un convoi funèbre sortit d'une maison de la rue Laffitte et se dirigea par les boulevards vers le cimetière du père Lachaise. Une foule recueillie suivait le deuil : c'étaient surtout des Allemands, écrivains et artistes, les uns venus librement à Paris, les autres entraînés par leur juvénile ardeur dans l'œuvre ténébreuse des conspirations et obligés de chercher un asile loin de la terre natale. A la fin de la promenade lugubre, quand le cercueil fut descendu dans la fosse, un publiciste réfugié, M. Venedey, et un négociant de Francfort établi à Paris, M. Berly, prononcèrent d'une voix émue de courts et sincères adieux, qui répondaient bien à la douleur de tous; est-il rien de plus triste, en effet, que l'enterrement d'un compatriote illustre sur une terre étrangère, au milieu de l'indifférence publique? Cet homme

qu'on venait de porter à sa dernière demeure était un des écrivains les plus éminens de l'Allemagne, et, parmi les exilés qui lui rendaient ce suprême devoir, qui donc eût pu rester insensible, en se rappelant toutes les qualités fortes et toutes les graces brillantes de ce rare esprit, en se rappelant surtout, hélas! que les amis, les admirateurs, les consolateurs de Louis Boerne n'étaient représentés à cette pieuse cérémonie que par un petit groupe de fidèles perdus dans une foule banale? Ces pensées attristaient encore bien des cœurs, quand un des chefs du socialisme parisien, M. Raspail, prit la parole, et sembla tout prêt à transformer cette modeste tombe en une tribune démagogique. Je ne sais ce que pensèrent les vrais amis du publiciste de Francfort; mais le fait seul de cette déclamation révolutionnaire dans un tel lieu est une violence qui me révolte. Quand je songe au tribun jouant son rôle auprès de cette fosse ouverte, je ne puis m'empêcher de lire dans ce rapprochement le tragique symbole de la destinée de Louis Boerne; je ne puis oublier combien cette ame passionnée a été flétrie par les tyrannies populaires, que de déceptions elle a subies, quels remords ont dû gronder sourdement dans cette loyale conscience. Douze ans ont passé depuis ce jour. Il est bien temps de rendre un tardif hommage, mêlé de commisération et de reproches, à cette volontaire victime de la démagogie. Il est temps de faire la part du bien et du mal, des grands services rendus et des funestes erreurs, dans cette noble intelligence, trop délicate pour soutenir les chocs de la vie publique, trop généreuse pour subir le joug de l'absolutisme allemand. Tout nous invite, d'ailleurs, à cette réparation. Au moment où nos voisins, embarrassés de leur victoire inattendue, la compromettent chaque jour par des prétentions folles, il n'est pas inutile d'étudier avec détail un des hommes qui ont le plus activement contribué à la transformation des peuples germaniques. C'était une bonne pensée, pour peu qu'on l'eût comprise, d'aller visiter, après le 24 février, la tombe d'Armand Carrel. Si les hommes qui ont accompli ce pèlerinage y eussent cherché autre chose que l'occasion de parler, s'ils y fussent allés pieusement recueillir les conseils de l'histoire, ils auraient peut-être envisagé d'une façon plus haute cette forme républicaine dont ils ne nous ont montré que les inconvéniens ou les désastres. Inspirés par le généreux publiciste dont Chateaubriand lui-même a pleuré la mort, ils se seraient bien gardés de voir la France entière dans une minorité factieuse, et, quelle que fût la chance des événemens, ils eussent donné du moins à leur parti la dignité sévère qui lui a manqué. L'Allemagne aussi ferait bien d'interroger avec respect les intelligences d'élite qui méritaient de guider ses nouveaux efforts. En présence de la démagogie philosophique ou des factions brutales, au milieu de ces partis diversement égarés, les uns qui cherchent dans l'athéisme une originalité honteuse,

les autres qui parodient les événemens de la France, je crois qu'il y a quelque intérêt à interroger la vie et les écrits de Louis Boerne.

Les plus grands ennemis de l'Allemagne, à l'heure qu'il est, ce ne sont plus les réactionnaires imprudens; ce ne sont ni les conseillers secrets qui exaltaient le méthodisme de Frédéric-Guillaume IV, ni les nationalités long-temps opprimées dont les rancunes ont fait explosion au milieu des débats intérieurs de l'Autriche : ce sont ces partis extrêmes dont je viens d'indiquer le double aspect. On ne connaît guère en France les démagogues athées; les vulgaires impiétés de 93 ne ressemblent en rien aux sacriléges savans de la jeune école hégélienne, et c'est chose vraiment difficile de faire apprécier ce baroque mélange de dialectique subtile et de passions sauvages, de talent réel et de pédantisme infatué, de prétentions et de cynisme. Le sophiste qui a voulu reproduire chez nous les allures de l'athéisme allemand a été rarement compris, et, tandis que les tribuns d'outre-Rhin traduisaient avidement ses ouvrages, nos clubs n'en retenaient que les cris furieux et les formules incendiaires. Ces athées, dont nous sommes portés à rire, sont, en Allemagne, les plus dangereuses troupes de l'armée démagogique; le fanatisme du néant est le plus sauvage de tous. Je ne dis rien des émeutiers de profession, des républicains de barricades, toujours prêts à violer au nom du peuple les décisions du suffrage universel; il suffit de les signaler en passant. Or, Louis Boerne, qui a été le publiciste révolutionnaire de l'Allemagne pendant une quinzaine d'années, eût été certainement l'adversaire le plus décidé de la démagogie hégélienne, et son esprit si vif, si net, déjà hostile à Hegel avant 1830, eût percé avec joie les creuses et hypocrites formules de ses indignes disciples. Quant aux autres, quant aux hommes de coups de main et de guet-apens, il les avait vus de près; égaré quelque temps dans ces bas-fonds, son intelligence avait subi l'action de ce radicalisme qui détruit tout ce qu'il touche. Chute fatale dont la moralité ne doit pas être perdue! par ses mérites et ses faiblesses, par ses triomphes et ses revers, toute la vie de Louis Boerne est un enseignement. Et qui sait? les sages eux-mêmes, les modérés, pourraient bien, en ce moment, profiter quelquefois de ses conseils. Je lis souvent cette plainte dans les journaux allemands : « Ah! si Louis Boerne vivait! cette grande affaire de l'unité germanique ne serait pas si embrouillée, et l'on ne verrait pas le parlement de Francfort, après six mois de délibérations fastueuses, prêt à décréter la division de l'Allemagne plus grande et plus profonde qu'elle n'a jamais été. » J'ignore comment Louis Boerne serait sorti de cette folle entreprise où échoueront des hommes tels que M. de Schmerling et M. Henri de Gagern; mais, à coup sûr, ce ne serait pas lui qui se livrerait, comme les députés du parlement germanique, à de sottes rancunes contre la France, ce ne serait pas lui qui cher-

cherait des inspirations dans le puéril teutonisme de 1813; même en ses heures de colère, je m'assure qu'il jugerait avec plus de netteté les prétentions intolérables qui préparent de si graves échecs à la politique de Francfort.

Loeb Baruch, qui devait illustrer le pseudonyme de Louis Boerne, naquit à Francfort-sur-le-Mein, le 22 mai 1786, de parens israélites. Il semblait destiné par sa naissance à une carrière bien différente de celle qu'il a suivie; c'est au milieu des affaires et des négociations diplomatiques que fut jeté par l'ironie du sort l'humoriste le plus indépendant et le plus libéral esprit de la nouvelle Allemagne. Son grand-père, agent financier de l'ancienne cour de l'électeur de Cologne, fut souvent chargé de missions importantes qu'il remplit toujours avec succès. On rapporte que, le siége de l'électorat de Cologne étant devenu vacant, M. Baruch s'entremit avec beaucoup de zèle en faveur d'un archiduc de la maison d'Autriche, fils de l'impératrice Marie-Thérèse, et lui fit obtenir la majorité des voix. Reconnaissante d'un tel service, Marie-Thérèse promit à l'habile diplomate que ses enfans auraient toujours des protecteurs à Vienne. On sait que Louis Boerne ne profita guère des succès de son aïeul, et il est assez piquant de songer à la mauvaise humeur de sa famille, quand le futur chef du journalisme révolutionnaire refusait de frapper à la porte des chancelleries. Un autre contraste, c'est le rigorisme de son père, homme rude, taciturne, et sévèrement attaché aux doctrines étroites de l'orthodoxie juive. L'éducation de Louis Boerne eût pu souffrir de cette sévérité, si le hasard n'eût amené près de lui un jeune israélite de Berlin, ardemment dévoué à cette réforme du judaïsme que prêchaient les éloquens écrits de Mendelsohn. M. Jacob Sachs, qui fut le premier précepteur du jeune Baruch, accoutuma son esprit aux libérales idées du sage et illustre ami de Lessing. Ne négligeons pas ce rapprochement; c'est ainsi que ce jeune homme, sorti de la synagogue, s'éleva sans peine à cette haute et impartiale raison qui ne se dément presque jamais sous les caprices de sa fantaisie ou les emportemens de sa colère. Les écrivains juifs de l'Allemagne moderne ont tous un caractère reconnaissable; Louis Boerne n'appartient pas à leur phalange. Nul n'aurait mieux le droit de s'approprier la belle parole de Térence : *Homo sum*. S'il rappelle quelquefois son origine, c'est par la haine profonde de l'oppression; mais ce n'est pas lui qui réclamerait la liberté dans un intérêt de race : il croirait rapetisser un grand dogme et renier cette large croyance philosophique dont les inspirations lui sont si chères. Encore une fois, il appartient, dès sa première adolescence, à cette noble tradition humaine dont Mendelsohn et Lessing ont été les sérieux interprètes. Plus tard, quand il commencera à écrire, quand les instincts affectueux de son ame, réprimés par la rigueur de la vie domestique, voudront se faire

jour et s'exprimer librement, il choisira dans ce même groupe de penseurs un guide nouveau dont l'imagination aimante conviendra plus intimement à son esprit : il sera le continuateur de Jean-Paul.

Le jeune Baruch avait quatorze ans quand il quitta la maison paternelle, en compagnie de M. Jacob Sachs, pour étudier à Giessen. Il y passa quelques années, confié aux soins du célèbre orientaliste Hetzel, et fut envoyé de là à Berlin, auprès d'un médecin israélite, M. Marcus Herz, qui se chargea d'initier le jeune étudiant aux premiers secrets de son art. C'est à la médecine, en effet, que le destinaient les vœux de sa famille. L'université de Berlin n'existait pas encore; on sait qu'elle ne fut créée que plusieurs années plus tard, en 1810, quand la monarchie prussienne, après le coup terrible reçu à Iéna et à Auerstœdt, rassembla toutes ses forces pour relever ce peuple qui avait failli disparaître sous l'épée de Napoléon. L'enseignement des sciences médicales appartenait alors aux praticiens les plus renommés, qui formaient comme une sorte d'université libre, et réunissaient de nombreux élèves. Telle fut la position de Louis Boerne auprès de M. Marcus Herz. Le séjour de Berlin eut une influence décisive sur son esprit; mais ce n'est pas la médecine qui en profita. Au contraire, sans démêler encore sa vocation véritable, il perdit insensiblement le peu de goût qu'il avait pour cette étude, et le brillant mouvement philosophique et littéraire qui animait déjà la capitale de la Prusse donna comme le premier éveil à sa pensée. Les plus grands esprits de l'Allemagne étaient réunis à Berlin. L'austère et patriotique philosophie de Fichte, la dialectique aimable de Schleiermacher, les brillantes théories des deux Schlegel, formaient dans cette société d'élite maints contrastes charmans qui ne furent pas perdus pour la vive imagination de Louis Boerne. L'ame de cette réunion, sa muse aventureuse et *géniale*, comme disent nos voisins, c'était Rachel de Varnhagen, et ce nom suffit pour faire entrevoir qu'aucun de ces précieux élémens ne dut rester isolé ou inutile. Rachel a tracé dans ses lettres un admirable tableau de cette société berlinoise. Figurez-vous le jeune étudiant, après sa triste vie de Francfort, transporté tout à coup au sein de l'Athènes germanique. Ce fut, on peut le dire, toute une révélation. Ses biographes nous disent qu'il renonça au judaïsme et se fit baptiser en 1818; mais dès ce jour-là, dès 1804, il sort pour toujours de l'étroite enceinte de la communion juive, et prend place dans la belle assemblée philosophique de son pays. Aussi, plus tard, après bien des années et bien des luttes, il gardera dans sa fleur ce souvenir des printanières inspirations, il aimera Berlin comme le berceau de son intelligence, il y reviendra souvent, non plus obscur et perdu dans la foule, mais digne de siéger à côté des maîtres, digne de continuer à sa manière les prédications libérales et l'audacieuse fantaisie de Rachel.

On sait quel est le charme des années studieuses pour la jeunesse allemande. La libre vie de l'étudiant le conduit de ville en ville; il va demander la science à toutes les chaires illustres et prendre sa part à toutes les fêtes de la pensée. Après ces belles années de Berlin, Louis Boerne se rendit à l'université de Halle. Toute parée de ses meilleures gloires, pleine de mouvement et d'éclat, cette noble école semblait protester déjà par ses triomphes contre le décret de Napoléon qui devait si tôt la condamner au silence. Plus de douze cents étudians s'y étaient fait inscrire, et les maîtres répondaient bien à cette généreuse ardeur. Boerne y retrouva Schleiermacher, dont la finesse socratique l'attirait singulièrement : il y vit Steffens, Wolf, Reil; mais laissons-le parler lui-même, car c'est ici une des rares occasions où ses écrits fournissent des documens à l'histoire intime de sa pensée :

« Je me rappelle avec ravissement les années académiques que j'ai passées à Halle. Sans doute la jeunesse est belle pour tout le monde, dans quelque lieu et de quelque manière qu'elle se passe; mais elle est doublement belle pour l'étudiant. Travail et gaieté s'offrent à lui sur le même chemin; il est dispensé de cette dure obligation de choisir entre le plaisir et la peine, tandis que dans toute autre condition le jeune homme est placé beaucoup trop tôt à l'entrée des deux chemins d'Hercule. La vie scientifique de Halle était dans toute sa fleur, pleine de mouvement et d'attrait. Gœttingue était alors ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle est encore à l'heure qu'il est : le séjour d'une science vénérable et traditionnelle, une sorte d'aristocratie respectée, riche en domaines bien assis, en biens-fonds solides et inaliénables. A Halle, c'était le tiers-état, c'était l'activité du commerce, c'était le continuel échange de l'esprit; tous les résultats de la science y circulaient gaiement, rapidement, de bouche en bouche et de main en main. L'intelligente sollicitude du gouvernement prussien y avait formé une réunion de maîtres qui, sans renoncer aux trésors du passé, accueillaient avidement toutes les richesses nouvelles. Wolf, dont la réputation ne surpasse pas le mérite, nature pleine de vie et d'ardeur, nous fit faire une connaissance intime avec Anacréon et les présomptueux amans de Pénélope. Schleiermacher enseignait la théologie, comme l'eût enseignée Socrate, s'il avait été chrétien. Dans son cours de morale, il analysait la vie intérieure, puis la vie scientifique et politique de l'homme. Son auditoire ne réunissait pas seulement la jeunesse académique, mais aussi des hommes d'un âge mûr et de toutes les conditions. Il était en même temps prédicateur de l'université, et ses auditeurs devenaient plus recueillis à mesure qu'ils devenaient plus réfléchis. Armé, en effet, du compas de la science, Schleiermacher naviguait sur la mer de la foi dans une direction calculée, sûre et exempte de doute. Reil était remarquable comme homme, comme professeur de médecine et comme praticien. Son visage était noble et imposant; il avait les yeux du grand Frédéric. En le voyant enseigner au milieu de ses élèves, qui avaient pour lui autant d'affection que d'admiration, on pouvait aisément se croire à l'académie d'Athènes. Il savait inspirer à ses malades et à leurs parens une confiance inébranlable, et ceux qu'il ne guérissait pas conservaient encore l'espérance en perdant la vie. Ses leçons sur la

thérapeutique et l'ophthalmologie étaient sans cesse entremêlées de poétiques citations de Schiller et de Goethe, et les fruits précieux de ses recherches étaient ainsi cachés sous des fleurs. Celui qui n'aurait assisté qu'aux premières leçons de chaque semestre aurait pu croire entendre un professeur de morale ou d'esthétique. Parvenu déjà à la maturité de l'âge, arrivé à ce moment où le savoir gagne en étendue, mais non plus en profondeur, et où les épis fanés de l'esprit penchent leur tête affaiblie vers la terre, Reil songeait souvent à cette loi inévitable de la nature. Au milieu de ses épanchemens intimes, dans un petit cercle choisi de disciples et d'amis, il manifestait une crainte naïve et toute charmante de perdre un jour la jeunesse de l'esprit. Pour se préserver du danger, il avait soin de s'entourer continuellement de jeunes gens studieux et de livres nouveaux. Horkel s'était approprié les doctrines de Cuvier et inspirait à ses élèves le goût de l'anatomie comparée et de la physiologie. Il nous faisait connaître d'une manière spirituelle tous nos frères inférieurs, et démontrait la perfection de l'organisation de l'homme par l'imperfection de celle des bêtes. C'était un homme tellement modeste, qu'il n'avait jusqu'alors publié aucun ouvrage; son désir d'apprendre était si vif, qu'il en oubliait souvent ses devoirs de professeur, car, tout préoccupé du résultat de ses recherches, il négligeait de nous dire quelle méthode l'y avait conduit. Steffens, enfin, exaltait la jeunesse académique jusqu'à l'enthousiasme. Élève de Werner, il avait été appelé à Halle comme professeur de minéralogie; disciple de Schelling, il y apporta la philosophie de la nature.... Steffens est Danois, et, si je ne me trompe, il ne possédait pas encore parfaitement la langue, ou du moins la prononciation allemande, quand il commença de professer à Halle. Cette circonstance prêtait à sa diction cette naïveté et cette grace qui charmaient tant dans la personne d'Alcibiade. Steffens ne lisait jamais ses leçons; ses idées, puisées à la source vive, il nous les présentait à l'instant même dans leur limpide fraîcheur. Sa parole était comme un fleuve irrésistible; bon gré, mal gré, il fallait s'abandonner au courant, sans voiles, sans gouvernail et sans rames, et l'on ne commençait à réfléchir qu'après être arrivé au rivage.

« Animé par de tels maîtres, le sang de la jeunesse académique circulait plus vivement et plus ardemment dans toutes les veines de l'esprit. Il y avait à Halle douze cents étudians dont la vie sociale était plus fougueuse et plus rude que jamais. Mœurs, langage, costume, tout y était gigantesquement bizarre. Ils portaient de grandes bottes appelées *canons* et des casques ornés de plumes rouges, blanches, vertes ou noires, selon l'association à laquelle ils s'étaient ralliés. Ains habillés, ils ressemblaient par en haut à des guerriers romains, et par en bas à des postillons allemands; mais l'enthousiasme de la science, perçant à travers cette enveloppe grossière, n'en était que plus touchant. Je me rappelle que, dans un banquet où l'on avait oublié d'inviter les Graces, deux farouches compagnons se prirent de querelle à propos de la philosophie de Schelling... Ainsi se passèrent trois années, une longue suite de lunes de mai. Ah! que la jeunesse est heureuse dans les universités allemandes! Puisse se dessécher la main qui attentera la première à cette vie fortunée! »

C'est bien certainement à cette époque, c'est au milieu de ces vives jouissances de la pensée que son intelligence, un peu indécise jusque-

là, prit comme une physionomie distincte et contracta les signes reconnaissables qui ne se perdent plus. Un de ces traits décisifs, c'est sa prodigieuse lucidité d'esprit, c'est ce pouvoir si rare de rester calme au milieu des émotions publiques, ou plutôt de ne se livrer qu'en parfaite connaissance de cause et avec la ferme volonté de n'être jamais dupe. Passionné, aventureux, il l'était sans doute; mais comme la finesse du jugement venait à propos rectifier les entraînemens du cœur et lui défendait de s'égarer! Voilà le fond même du caractère de Louis Boerne. Pourquoi faut-il que les dernières années de sa vie aient été infidèles à cette vocation de son ame? Il est triste que les démagogues aient pu engager dans leurs voies tortueuses un esprit si fin et si défiant, une ame si sincère et si droite. Celui qui avait su démêler le vrai et le faux dans l'entraînement populaire contre la France, celui qui, jeune encore et malgré l'enthousiasme aveugle des universités, avait compris que la défense du pays n'exigeait pas la haine de la révolution et de ses idées, celui-là était bien digne assurément d'opposer, vingt ans plus tard, la même netteté d'esprit aux ridicules entreprises de la démagogie. L'Allemagne était alors sous le joug de Napoléon, et les ressentimens terribles qui firent explosion en 1813 commençaient à gronder sourdement. On sait que les meilleurs esprits de cette époque se laissèrent prendre à un faux patriotisme dont les royautés de l'Allemagne firent leur profit; on sait avec quel art toutes les questions furent brouillées et comme la haine de la France arrêta pour long-temps le légitime travail des libertés constitutionnelles. Que les poètes aient poussé des cris de guerre et soulevé les peuples contre nous, rien de mieux: Koerner est un adversaire loyal que nous honorons sans peine; mais que des publicistes et des philosophes aient confondu à plaisir tous les termes du problème, qu'ils aient attaqué à la fois et l'esprit de 89 et l'ambition du conquérant, c'est là une faute énorme, une faute que l'Allemagne a chèrement payée. Louis Boerne vit plus clair dans ces questions confuses. Malgré son dévouement à son pays, et bien qu'il ait pris part, en 1813, à une ardente polémique contre Napoléon, il comprit que le patriotisme s'égarait. Au moment même où la main de l'empereur pesait le plus violemment sur les peuples germaniques, il comprit que la France n'en était pas moins le foyer du monde nouveau et la sauvegarde de l'Allemagne contre l'absolutisme des cabinets du Nord. Cette idée le guidera toute sa vie; son plus sérieux honneur est de l'avoir conçue en 1809. Ce n'est pas un médiocre mérite de protester ainsi, jeune encore et sans nom, contre l'erreur d'un peuple entier qui s'enthousiasme à faux.

Cette ironie de la fortune, qui fit naître Louis Boerne d'une famille de diplomates subalternes, nous réserve encore d'autres surprises dans l'histoire de sa vie. Après quelques années d'études à Halle, voyant

bien que tous les instincts de son esprit le portaient vers les sciences morales, Louis Boerne abandonna la médecine et se fit recevoir docteur en philosophie à l'université de Giessen. C'était renoncer à la vie régulière que sa famille désirait pour lui, et quand il revint à Francfort avec des titres littéraires brillans, mais sans but et sans occupation spéciale, il se sentit mal à l'aise au milieu des siens. Est-ce pour cela que nous le voyons peu de temps après chargé d'un emploi à la municipalité de Francfort? Singulier emploi, en vérité, pour celui qui devait créer la littérature politique et réveiller l'Allemagne par ses prédications étincelantes! Louis Boerne était employé à la police! « Je donne à mon imagination une énigme à deviner, dit quelque part M. Gutzkow, quand je me représente l'auteur des *Lettres de Paris* attablé dans un obscur bureau de la maison de ville, examinant les livrets des ouvriers, visant les passeports, recevant des protocoles, ou bien, aux jours de cérémonie, représentant la dignité de la police, vêtu de son uniforme et l'épée au côté. » On ne peut que soupçonner les motifs qui déterminèrent Louis Boerne à accepter une fonction de cette nature; ce qu'il y a de certain, c'est qu'une fois chargé de cet emploi, il s'en acquitta avec une candeur singulière. L'influence de l'administration napoléonienne était toute-puissante alors, même en Allemagne, et Louis Boerne comprenait militairement l'exactitude et le dévouement du fonctionnaire. Dans sa naïveté parfaite, dans sa candide ignorance de lui-même, il n'ambitionnait pas d'autre gloire; c'est là qu'il terminait tous ses vœux. Il fut, en effet, le plus zélé, le plus intelligent et même le plus courageux employé de cette administration. M. de La Thaunn, directeur de la police à cette époque, lui confiait tous les travaux importans, et l'on rapporte qu'en 1813, des soldats bavarois ayant voulu piller une maison de la ville, Louis Boerne mit l'épée à la main et paya bravement de sa personne.

C'est précisément à cette époque, de 1810 à 1813, que se rapportent ses débuts littéraires. Ses deux auteurs favoris, assurent ses biographes, étaient alors Jean de Müller et Voltaire. La concision laborieuse du grave historien et la netteté lumineuse, l'incomparable élégance de l'écrivain français, l'attiraient avec un charme égal. Ces études sur le style, cette préoccupation de la forme, étaient déjà visibles, assure-t-on, dans les nombreux articles qu'il donnait alors au *Journal de Francfort*, et il était facile de soupçonner chez ce débutant timide un des maîtres de la littérature de l'avenir. Cependant son vrai style ne s'était pas encore produit, et sa pensée non plus n'avait pas toutes ses forces. La pensée et le style, l'inspiration et l'art, tout naîtra, tout s'enflammera en lui, au choc même des événemens, avec une spontanéité merveilleuse.

Cette triste année de 1815, si désastreuse pour nous, ne le fut pas

moins pour l'Allemagne. Les penseurs sérieux, en petit nombre il est vrai, s'aperçurent bientôt que la défaite de la France était un terrible coup porté aux nations germaniques. On n'avait pas seulement triomphé de l'empereur, on avait abattu la révolution, c'est-à-dire désarmé le génie des réformes, arrêté la civilisation libérale, et ajourné pour long-temps les légitimes espérances des peuples. L'enthousiasme de 1813 continuait cependant à s'exalter encore. Les souvenirs du moyen-âge, les traditions du saint empire romain, qui avaient donné une excitation si vive aux esprits et réuni pour une cause sacrée tous les enfans divisés de la famille tudesque, étaient devenus comme une religion où le mysticisme puisait des voluptés enivrantes. Louis Boerne comprit un des premiers, avec une décision courageuse, le rôle imposé désormais à ceux qui ne voulaient pas que la victoire de l'Allemagne fût la ruine de la liberté. Tandis que tout un peuple allait se passionnant pour la vieille unité du XIII[e] siècle, pour les empereurs de la maison de Souabe, les gouvernemens, on ne l'ignore pas, profitaient de ce bel enthousiasme archéologique et déchiraient sans plus de façon les séduisantes promesses de la veille. Dès ce jour-là, Louis Boerne eut un but, il eut une œuvre à accomplir, il entreprit de dissiper les ténèbres où s'emprisonnaient ses concitoyens et de mettre en fuite tous les songes menteurs. Nous n'avons plus affaire, après 1815, à l'étudiant de Halle et de Giessen, à l'honnête employé de la police de Francfort; nous allons voir grandir le chef de la croisade libérale, le missionnaire du bon sens qui, à force d'esprit et de vivacité railleuse, réveillera l'Allemagne endormie.

C'est par la presse que Louis Boerne résolut d'agir sur son pays. 1813 avait produit un journaliste du premier ordre, l'impétueux, l'irrésistible Goerres, qui, dans le *Mercure du Rhin*, soufflait à l'Allemagne le feu de sa colère avec une formidable éloquence. Louis Boerne voulut être le Goerres de la période nouvelle, et pour cela il savait bien qu'il ne devait ressembler en rien à son rival. Goerres était mystique et furieux à la fois; il unissait dans ses prédications grandioses la religieuse exaltation du moyen-âge à la rage du patriotisme insulté. La tâche de Louis Boerne était bien différente. Il avait l'ambition de faire pénétrer partout la pure lumière de l'esprit moderne; il voulait dissiper les fantômes et réveiller les somnambules. Comment parler efficacement à ces rêveurs aimables, à ces brillans illuminés, qui, dans l'art et la philosophie, dans la science et la politique, ne voyaient plus que le moyen-âge? L'ironie de Voltaire les eût trop cruellement blessés, et la raison toute seule eût été impuissante. Ne craignez rien; la pensée, quand elle est profonde, se crée toujours sa forme, et le style de Louis Boerne, ce style qu'il ignorait encore la veille, qu'il cherchait çà et là, chez Jean de Müller et chez Voltaire, ce style nouveau, primesautier, vraiment

original, va s'épanouir tout à coup avec ses plus rians trésors, comme sur un sol bien préparé les végétations printanières. L'ironie se cachera sous un enjouement capricieux, le bon sens sera plein d'imagination et de grace. De là cette forme toute jeune et ces contrastes d'une vivacité joyeuse; de là ces mélodies, ces brillans *allegro* qui éveillent si adroitement l'attention; de là enfin ces aventureuses fantaisies où brille toujours la droite raison, comme une lueur trop vive dans une lampe d'albâtre. Cette douce lumière qui n'effraie pas les yeux du songeur, on s'y accoutume peu à peu; puis tout à coup l'habile écrivain la démasque, et la clarté vous inonde. Louis Boerne excelle dans cette polémique, il est maître en ce jeu difficile que M. Henri Heine a renouvelé après lui avec une prestesse étincelante. Jamais on n'a mieux séduit le lecteur inoffensif, afin de le jeter tout à coup au beau milieu d'une prédication libérale; jamais on n'a combiné un guet-apens avec une perfidie plus ingénieuse. Et cette prédication elle-même, comme elle se dissimule encore, comme elle se dérobe avec art, à l'endroit où elle semble près d'éclater! comme le motif sérieux est admirablement enveloppé dans les plus gracieuses variations! Le publiciste était contraint à ces ruses par la surveillance de la censure; mais ce qui devait lui être un obstacle est devenu une ressource, un moyen inattendu, un incomparable aiguillon. Cette pensée libérale, en effet, cette vive et généreuse espérance, quand on l'a vue briller subitement, puis s'enfuir, comment oublier désormais l'apparition charmante?

Malo me Galatæa petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

Telle est, dès le premier jour, dès les premiers numéros de son journal (*la Balance, Die Wage*), la vraie physionomie du style de Louis Boerne. L'année même où il publiait *la Balance,* il comprit que sa qualité d'israélite nuirait à l'autorité de sa parole, et, réalisant une conversion secrètement accomplie déjà au fond de sa pensée, il reçut le baptême des mains d'un pasteur luthérien. C'est le 5 juin 1818 que M. Bertuch, pasteur à Roedelheim, près Francfort, introduisit le jeune écrivain juif dans la communion chrétienne. Il prit le nom de Charles, qui lui fut donné à cette occasion, et renonça même au nom de sa famille; Loeb Baruch s'appellera désormais Louis-Charles Boerne. Il serait difficile de dire d'où lui venait ce dernier nom; lui-même, dans ses *Lettres de Paris,* il a dressé à ce sujet une généalogie fantasque dont les explications, on le pense bien, ne servent qu'à dépister les curieux. La conjecture la plus probable, c'est qu'il prenait plaisir à se renouveler tout entier; un pseudonyme devait sourire à ce spirituel tacticien, toujours occupé à dérober sa marche et à dissimuler ses coups. Sans doute, le langage du publiciste s'enhardira plus tard, sa voix sera plus

ferme, le brillant artiste fera résonner souvent les touches les plus fières de son clavier. Quoi qu'il fasse pourtant, ce sera toujours un dilettante, et l'on se souviendra de ses paroles : « La musique, s'écrie-t-il dans l'introduction de son journal, est le seul art où les Allemands soient maîtres. S'ils pouvaient parler en musique, et si cette musique pouvait régler leurs actions, les Allemands seraient le premier de tous les peuples. » C'est pour avoir été fidèle à cette musicale inspiration, au milieu même de ses plus furieuses colères, c'est pour cette faculté divine que Louis Boerne a été certainement le premier publiciste de son pays, et que bien des fautes lui seront pardonnées.

Cette forme humoristique si nouvelle fut un enchantement pour les lecteurs d'élite. Un homme qui ne partageait guère les idées de Louis Boerne, un des plus charmans esprits de l'aristocratie allemande, Frédéric de Gentz, en fut ravi. C'est l'originalité de ce célèbre diplomate d'avoir gardé, au milieu des plus hautes fonctions politiques, la plus tendre sympathie pour toutes les choses de l'art. Il fut un des premiers à saluer le talent du journaliste. « Avez-vous lu, écrivait-il à Rachel de Varnhagen, avez-vous lu dans *la Balance* un article signé Louis Boerne? Lisez-le; je n'ai rien vu de si spirituel, rien de si parfait depuis Lessing. » Et Rachel, quelques semaines après, écrivait de son côté à un ami : « Le docteur Boerne rédige un journal intitulé *la Balance*. Gentz me le recommandait l'autre jour comme l'œuvre la plus ingénieuse qui eût jamais paru; il ne tarissait pas d'éloges enthousiastes; — depuis Lessing, disait-il, et il faisait allusion ici à un certain article, on n'a pas écrit de critique théâtrale comparable à celle-là. — Certes, j'avais toute confiance dans le jugement de Gentz; cependant l'œuvre de Louis Boerne, par l'éclat de l'esprit et la beauté du langage, me parut supérieure encore à ce qu'il m'avait annoncé. C'est une forme incisive, profonde, essentiellement vraie et courageuse; cela n'a pas la futile nouveauté de la mode; c'est vraiment et sérieusement neuf. Et quel abandon négligé comme au bon vieux temps! Et quels emportemens légitimes contre tout ce qui est mauvais dans les arts! Aussi vrai que je vis, voilà un parfait honnête homme. Si vous lisez ses critiques à propos d'une pièce que vous n'ayez jamais vue, vous connaîtrez l'ouvrage aussi bien que si vous l'aviez devant les yeux. Lisez-le, lisez-le!... Gentz blâmait vivement ses opinions, mais il trouvait naturel qu'il les eût. » L'enthousiasme de Rachel de Varnhagen et de Frédéric de Gentz, c'est-à-dire des plus brillans esprits de l'Allemagne, indique parfaitement l'attitude de Louis Boerne dès ses premiers débuts. Nul pédantisme chez lui, rien de contraint et qui sente l'école; les habitudes universitaires, qui sont visibles chez les plus grands penseurs de l'Allemagne et qui restreignent leur influence à une étroite enceinte, Louis Boerne ne les a jamais connues. Il se mo-

quera plus tard des philosophes, et il en aura bien le droit. Le jargon des systèmes tudesques lui a toujours été particulièrement odieux. Il écrit pour être lu, il parle pour agir, et c'est cette clarté, cette décision du langage, qui firent immédiatement toute sa force. Ce que Rachel et Frédéric de Gentz avaient si délicatement apprécié, des milliers de lecteurs le sentirent d'instinct, et Louis Boerne s'empara des générations nouvelles.

Une fois maître de cette forme habile, bien sûr qu'il saurait exprimer sa pensée la plus vive à l'abri de sa fantaisie capricieuse, Louis Boerne ne recula devant aucun sujet. Comment aurait-il craint le reproche de frivolité? Toute sa polémique, au contraire, avait pour but de réveiller la vieille Allemagne sous son bonnet de docteur. Il n'y avait que lui qui pût parler de politique à propos de M[lle] Sonntag et qui fût capable d'inquiéter sérieusement la diète de Francfort en décrivant les danses aériennes de Taglioni. C'est au théâtre, en effet, qu'il plaça d'abord ses batteries. Il n'y avait pas de tribune en Allemagne, la liberté de la presse n'existait pas : Louis Boerne pensa que les plus élégans travaux de l'esprit étaient dignes de suppléer aux institutions de l'avenir; il s'adressa aux arts libéraux, et leur demanda de rendre ce nouveau service à l'affranchissement de la pensée humaine. On a quelquefois reproché à Louis Boerne d'avoir mêlé ainsi la critique littéraire et la discussion politique; c'est lui reprocher son originalité même. On le comprendrait bien mal, en effet, si l'on croyait que ses sympathies libérales aient jamais décidé de ses jugemens, et que son esthétique fût l'humble servante de sa foi. Novateur en politique et en poésie, il mène de front sa double tâche. Loin de méconnaître l'indépendance de l'art, il voudrait qu'une littérature puissante et libre attestât la vie, la force, l'irrésistible développement de l'esprit national. C'est ainsi que la politique et l'art l'intéressent à la fois et s'unissent pour lui sans se confondre. D'ailleurs, cette façon d'apprécier les choses de l'esprit lui semble un témoignage de la vraie et saine liberté démocratique. D'où vient, se demande-t-il, que les arts n'occupent pas la première place dans la vie de l'homme et dans les institutions sociales? Pourquoi n'en faire qu'un accessoire, un délassement, et un délassement, hélas! bien des fois condamné? Pourquoi cette triste opinion calviniste, janséniste, méthodiste, a-t-elle assombri le monde? Et il s'écrie : « Le plus heureux de tous les peuples, celui qui ressemble le plus à la Grèce, c'est le peuple français. Voyez-les, dans leurs journaux, apprécier à la même page le jeu de Talma sur la scène et l'attitude des ministres à la tribune, tout cela avec la même importance, avec la même sérénité d'esprit. Que nous sommes loin de cette civilisation aimable! Chez nous, le temple des arts est bien clos et parfaitement chauffé; mais ne vous hasardez pas à sortir; l'atmosphère de notre so-

ciété civile est si froide, qu'il y a de quoi gagner une fluxion de poitrine. » Louis Boerne en est sorti sans peur, et il est le premier qui ait poursuivi résolûment ce que tenteront après lui les écrivains de la *jeune Allemagne*, la sécularisation de l'art, l'introduction de la poésie, de la philosophie, de la science, au sein de la réalité et de la vie.

Quand on étudie les critiques théâtrales de Louis Boerne, le nom de Lessing se présente aussitôt à la pensée. Lessing a été l'un des maîtres de Louis Boerne, et la *Dramaturgie de Hambourg* offre de piquantes ressemblances ou d'intéressans contrastes avec la spirituelle polémique de l'écrivain de Francfort. On peut dire que Louis Boerne, sur ce point, est le vrai continuateur de Lessing; il ne le reproduit pas, ce qui eût été déjà un sérieux service rendu aux lettres allemandes, il le continue, il achève son œuvre imparfaite. Ce grand problème de la rénovation du théâtre, Louis Boerne le reprend au point même où il a été laissé par l'illustre auteur de *Nathan le Sage*; il poursuit la discussion, la renouvelle, l'agrandit, et, instruit par les événemens contemporains, il développe hardiment les conséquences entrevues de loin par Lessing. Quel avait été le but du critique éminent à qui l'Allemagne doit la *Dramaturgie de Hambourg*? La scène allemande n'existait pas; des copies médiocres, de froides imitations françaises, point de vie, point d'invention, aucun effort même, aucune tentative nouvelle, telle était vers 1770 la situation du théâtre. Lessing voulut provoquer le génie de ses contemporains, il eut l'ambition de créer enfin une scène originale, et dans sa féconde ardeur il jeta éloquemment les plus énergiques appels. On sait par quels chefs-d'œuvre Goethe et Schiller lui répondirent. La *Dramaturgie de Hambourg* est surtout une croisade contre l'influence française. Les vrais dieux pour l'imagination germanique, ce ne sont pas, en effet, les maîtres de Rome et de la Grèce, ce sont les libres génies qui essaient de reproduire la vie moderne avec ses agitations confuses et ses dramatiques contrastes. L'auteur de *Macbeth* et d'*Hamlet* est le roi de la poésie du Nord, et il faut voir avec quel enthousiasme irrité Lessing renverse toutes nos idoles pour ne placer dans le sanctuaire de l'art que cette souveraine image de Shakspeare. Ne lui demandons pas l'impartialité; Lessing n'est pas libre d'examiner les époques et de faire à chacune sa part; il faut, de gré ou de force, qu'il entraîne l'art allemand dans les voies que Shakspeare a ouvertes. Mais Shakspeare était le produit d'une société puissante, et les libres développemens de la vieille Angleterre, les souvenirs et les luttes sanglantes de la patrie, la pensée nationale enfin, fournissaient à ce mâle génie les plus fécondes inspirations. C'est ce sentiment social, c'est cette force de la vie commune qui manquait à l'Allemagne. Comment créer la poésie dramatique là où l'unité de la patrie n'existe pas? Comment faire pousser ce grand chêne sur un sol sans vigueur et sans séve?

Emporté par ses généreuses espérances, Lessing n'avait pas tenu compte de ces obstacles; il se sentit bientôt arrêté, et cette *Dramaturgie* commencée avec un si juvénile enthousiasme se termine par des paroles de doute et de découragement. « Plaisante bonhomie! s'écrie amèrement le critique; singulière innocence, en vérité! vouloir donner aux Allemands un théâtre national, quand les Allemands ne sont pas encore une nation! » Ces paroles de Lessing sont le point de départ de Louis Boerne : il abandonne la cause de Shakspeare pour ne plus voir que cette seule question, bien autrement sérieuse en effet, les rapports de la poésie dramatique avec le sentiment national. Goethe et Schiller, par un miracle de leur génie, avaient créé pendant quelque temps cette unité de la patrie allemande; séparés dans le domaine des faits, divisés par des intérêts hostiles et des complications séculaires, les peuples germaniques avaient trouvé dans les inventions des poètes une sorte d'unité idéale qui les consolait des misères de ce monde. Consolation bien fugitive, hélas! cette communauté de sentimens, provoquée un instant par des chefs-d'œuvre, tendait sans cesse à se dissoudre, et, au lieu de seconder les poètes, elle n'existait que par eux. Après les drames de Goethe et de Schiller, la scène allemande redevint la proie des imitateurs, et ces grandes inspirations que le génie des deux maîtres avait puisées dans la conscience de la patrie firent place aux vulgaires influences des petites cours, à l'étroit esprit des résidences provinciales. C'est alors que parut Louis Boerne.

On voit comment l'ardent novateur put se résigner sans peine à la critique des théâtres; il y poursuivait un but digne de lui. Ne vous étonnez pas de le trouver aux prises avec des milliers de compositions sans valeur, avec les drames et les vaudevilles des fournisseurs brevetés; soyez sûr qu'il ne perd pas son temps, et que, s'il condamne sa ferme intelligence à ce métier de manœuvre, il sait bien quels sérieux services il va rendre. Il a indiqué lui-même, dans des pages d'une mélancolique gaieté, la signification profonde de ces feuilles légères :

« La nuit critique de l'Allemagne était venue, les gardes, assis auprès de son lit, secouaient tristement la tête, les vieilles tantes faisaient des grimaces lamentables, et l'on ne mouchait plus les chandelles. Or, le malade se dressa tout à coup, se mit sur son séant, et, jetant les yeux autour de lui, il s'écria : Où suis-je? — Dans votre ancienne demeure, auprès de vos chers parens, répondit le médecin, tout transporté, et l'orgueil du triomphe sur le visage. Une transpiration bienfaisante s'était déclarée, le délire de la fièvre avait cessé, le pouls était régulier comme autrefois, et la santé revenait plus rapidement qu'elle n'avait disparu. Le convalescent eut encore plusieurs jours de faiblesse, mais il souriait avec béatitude, tout le charmait, tout le rendait heureux. Bientôt le cousin Michel fut tout-à-fait sur pied, il se tailla douze douzaines de plumes neuves, et mangea le soir sa salade de pommes de terre. Quelque temps après,

le testament qu'il avait écrit par crainte de la mort fut déchiré; tout devait rester dans l'ancien état. Quelques jours encore s'étant écoulés, les gardes vinrent complimenter Michel en lui rappelant cette belle redingote bleue qu'il avait promis de leur donner, s'il recouvrait la vie; mais il se moqua de ces bonnes gens : il est bien possible, dit-il, que j'aie prononcé de sottes paroles pendant la fièvre et fait de ridicules promesses...

« Ah! c'était là le beau temps. Je n'ai pas pris part, je l'avoue, à la guerre de délivrance, — je n'avais pour cela ni la vigueur du corps ni la foi suffisante, — mais j'ai donné, moi aussi, quelques petites entorses aux Français. D'un emploi de police dans un état de la confédération du Rhin, j'étais passé, sans changer de siége et de plume, à un emploi de police dans un état de la confédération germanique. Autrefois, j'avais écrit des lettres soumises et empressées dans toutes les directions pour faire épier de pauvres jeunes Allemands poursuivis comme réfractaires et les livrer à l'administration française; maintenant, j'écrivais des lettres encore plus empressées et plus soumises pour faire saisir comme traîtres à la patrie de vieux Allemands qui témoignaient de l'amour et de l'admiration à Napoléon et les livrer à l'administration allemande. Un jour, on arrêta un de ces pauvres diables, et je dus le contraindre, sur l'ordre de mes chefs, à se mettre en chemise devant moi, afin d'examiner s'il ne s'était pas tatoué les trois couleurs. Je ne trouvai rien; je déclarai que tout allait pour le mieux, et que l'Allemagne était réellement libre. Sur ce, l'on me signifia mon congé. Je fis alors du patriotisme privé, je publiai un journal que j'appelai *la Balance*. Par le ciel! poids ni balance ne me manquaient, mais je n'avais rien à peser. Le peuple ne vendait plus, le marché était désert; quant au petit peuple d'en haut, il faisait le commerce du vent, de l'air, et autres choses impondérables. Mon embarras était grand. Le journal était annoncé, l'imprimerie fonctionnait, on avait déjà encaissé l'argent des souscripteurs, et je ne savais comment tenir ma promesse. Alors un enrôlé volontaire, qui avait bien gagné sa vie, et qui, pour ne pas mourir de faim, avait été obligé de se faire comédien, me conseilla d'écrire sur le théâtre. Le conseil était bon, je le suivis. Je m'affublai d'une vénérable perruque, et, comme un juré, je prononçai selon ma conscience. Pour les règles, je ne m'en souciais guère et ne les connaissais même pas. Ce qu'Aristote, Schlegel, Tieck, Müllner, ont ordonné ou interdit à l'art dramatique, je l'ignorais absolument. J'étais un critique original, etc... »

Quelle tristesse dans cette plaisanterie! Cette balance vide, ce journal sans articles, cette plume taillée qui ne sait que dire, comme cela représente bien l'Allemagne après ses désastreuses victoires de 1815! Cependant tout est prêt : le journal est annoncé, les abonnés attendent; que faire? Parlons du théâtre, s'il n'y a plus que cela qui vive encore chez les vainqueurs de Waterloo. Mais quoi! le théâtre vivrait dans une société sans énergie! Ce peuple qui ne connaît pas le présent, qui tourne le dos à l'avenir, ce peuple indifférent aux intérêts de la patrie et aux conquêtes de la liberté, produirait des poètes dramatiques! N'est-ce pas blasphémer l'art de Sophocle? C'est ainsi qu'au milieu du dilettantisme littéraire, en face des ingénieuses dissertations de Louis Tieck et

de Guillaume de Schlegel, c'est ainsi que naît et s'élance, armée comme une Minerve, la vaillante esthétique de Louis Boerne. Écoutez sa profession de foi :

« Le théâtre classique des Français m'est bien plus antipathique que celui des Allemands, mais seulement quand je le lis, non pas quand je le vois représenter en France. Alors je m'aperçois bien vite que toutes les erreurs du drame français sont les erreurs des Français eux-mêmes, que ce sont des fautes imputables à leur nationalité. Au contraire, les fautes du drame allemand témoignent de l'absence de toute nationalité chez ce peuple... un peuple qui ne se sent peuple que parce qu'il broute, comme un troupeau, dans un même parc; un peuple qui craint le loup et honore le chien, et qui, au moment de l'orage, courbe patiemment la tête jusqu'à ce que le tonnerre ait passé; un peuple qui n'est compté pour rien à la fin de chaque année dans le grand livre de comptes de l'histoire, et qui ne sait pas lui-même se porter en compte quand il est chargé du travail; — un tel peuple peut être parfaitement doux, produire d'excellente laine et rendre de grands services dans le ménage, mais jamais il n'aura une poésie dramatique. Il sera le chœur dans tous les drames étrangers, le chœur qui fait entendre de sages réflexions; il ne sera jamais un héros!

« Tous nos poètes dramatiques, les mauvais, les bons, les excellens, tous ils ont pour type national l'absence de nationalité; pour caractère, l'absence de caractère. Notre silencieuse nature, si réservée et si timide, nos vertus d'intérieur et notre prétendue inaptitude à la vie publique, notre résignation d'enfans dans la société civile et notre emphatique orgueil quand nous avons une plume à la main, tout cela réuni oppose un invincible obstacle au développement de l'art dramatique. La sculpture se perdit dans les premiers temps du christianisme, parce qu'on avait renoncé à l'étude du nu; il n'y a pas de caractères francs en Allemagne, c'est pour cela que l'art dramatique n'existe pas.

« ..... Avec le drame français, la critique a sans doute ses difficultés et ses ennuis, le spectateur jamais. Si ce n'est pas là une vraie tragédie, une comédie vraiment digne de ce nom, c'est tout au moins un journal des événemens contemporains, et chacun s'y intéresse. On pleure ou on rit, on applaudit ou on siffle, on ne demeure pas indifférent. Dans le drame allemand, au contraire, s'il n'y a pas le mérite de l'art, il n'y a rien..... C'est à désespérer de ce peuple, quand on le voit toujours en contradiction avec la température des saisons de l'année. Pendant l'hiver, son ame est toute nue; elle porte des fourrures pendant l'été. En temps de guerre, l'Allemand fait de la politique; en temps de paix, il remanie la carte du globe. Il écrit des livres sur l'économie politique des Athéniens; quant à l'économie politique des Autrichiens, qui ont son argent dans les mains, il n'en sait pas le premier mot. Une académie de Berlin, pour fêter l'anniversaire de la naissance de Frédéric-le-Grand, fait une lecture sur le calcul infinitésimal; ne serait-il pas plus à propos, ne serait-ce pas une œuvre plus bienfaisante et plus patriotique de faire, pour un tel jour, une étude sur la confédération des souverains allemands? Les Anglais et les Français valsent avec la muse du siècle; les Allemands ne peuvent que danser un menuet avec elle. Ils sont toujours à l'opposé l'un de l'autre, le cavalier en haut, la dame en bas; ils s'éloignent, se regardent de côté, et s'ils se tendent la main, c'est un signe d'adieu

au lieu d'un signe de bienvenue. Si jamais un Allemand voulait baiser la main de la noble dame, il s'y prendrait si gauchement, que le monde entier éclaterait de rire...... Qu'y a-t-il à faire ici pour le poète dramatique? C'est au diable qu'il appartient d'écrire des comédies pour un tel peuple. »

On n'analyse pas un recueil critique. Les fragmens que je viens de traduire indiquent assez le rôle actif de Louis Boerne dans la littérature de son pays. Le dramaturge de Francfort a fidèlement rempli son spirituel et hardi programme. Pourvu qu'il ait l'occasion de faire entendre de rudes vérités, rien ne le rebute, ni la sensiblerie vulgaire des drames à la mode, ni la platitude du style, ni la médiocrité des acteurs. C'est cette ferme et patriotique pensée qui assure une durée sérieuse à ces feuilletons d'un jour. Ces drames, ces comédies, ces vaudevilles ont disparu depuis long-temps; Kotzebue et Houwald sont condamnés aux limbes, pareils à ces hommes qui ne furent ni bons ni mauvais, et que Dante n'a jugés dignes ni du paradis ni de l'enfer; qu'importe? la critique de Louis Boerne est animée d'une radieuse jeunesse, et, quoique liée à ces choses mortes, elle vivra. D'ailleurs, au milieu de ces belles pages sur tant d'œuvres oubliées, il y a çà et là des chapitres de la plus haute morale ou de l'esthétique la plus ingénieuse à propos des sublimes modèles de l'art. L'article sur *Hamlet* est un chef-d'œuvre, et le *Guillaume Tell* de Schiller a inspiré à Louis Boerne un verdict d'une singulière audace. Il faut citer aussi le spirituel article intitulé : *Henriette Sonntag à Francfort*. Un vigoureux esprit qui, par son libéral et patriotique enthousiasme, a plus d'un rapport avec Louis Boerne, Édouard Gans, a écrit aussi sur Mlle Sonntag un article plein d'originalité et d'éclat. Édouard Gans était un profond jurisconsulte et un publiciste éloquent; il rajeunissait la philosophie comme Louis Boerne renouvelait la littérature; n'est-ce pas une piquante rencontre que celle de ces deux graves esprits, de ces deux chefs révolutionnaires, dans les élégantes régions du dilettantisme?

La critique de Louis Boerne s'attaquait surtout au théâtre dégénéré, au drame sans caractère, aux indignes héritiers de Goethe et de Schiller. Il ne faut pas croire pour cela que Goethe soit son héros. Bien au contraire, la polémique de Boerne contre l'auteur de *Faust* est l'un des épisodes les plus importans de sa vie. Quand Boerne entreprit son audacieuse réforme de la poésie nationale, le grand artiste de Weimar jouissait en paix de sa gloire, et l'on sait avec quelle sérénité olympienne il cultivait, loin des luttes de ce monde, les calmes et magnifiques domaines de son inspiration. Cette superbe indifférence devait être odieuse à l'ardent esprit du novateur. Que Louis Boerne admirât les chefs-d'œuvre du poète, personne n'en saurait douter; mais, au moment où il fallait créer l'esprit public en Allemagne, comment eût-il vu de sang-froid la plus haute intelligence de son pays s'isoler orgueilleuse-

ment dans des régions inaccessibles et refuser à ses frères les consolations du génie? Consoler et éclairer les peuples, les relever de leur abaissement, n'est-ce pas le privilége des poètes? Tel est le sens de cette polémique irritée, de ces reproches cruels, injustes et formulés si amèrement. Je ne suis pas de ceux qui enveniment, par des interprétations fausses, cette lutte du publiciste et du poète. On n'ignore pas que M. Wolfgang Menzel, dans son teutonisme insensé, fait un crime à Goethe de son impartialité cosmopolite et de l'élévation de son art; Louis Boerne, nous le verrons tout à l'heure, ne combat pas sous l'étroite bannière de M. Menzel. Il ne perd pas son temps, comme le sophiste de Stuttgard, à disséquer perfidement toutes les œuvres du grand poète, à rechercher les emprunts, les imitations, à noter les influences secrètes auxquelles l'artiste le plus indépendant ne se soustrait jamais, et finalement à nier le génie du maître. Ce génie, ces facultés, il les reconnaît tout le premier, mais il lui en demande compte. « Moi t'honorer! s'écrie-t-il en appliquant au poète les beaux vers de son *Prométhée;* moi! que je te rende hommage! et pourquoi? As-tu jamais adouci les souffrances des opprimés? as-tu séché les larmes des malheureux? »

Ich dich ehren? wofür?
Hast du die Schmerzen gelindert
Je des Beladenen?
Hast du die Thrænen gestillet
Je des Geængstigten?

Ces beaux vers contiennent la véritable pensée de Louis Boerne dans ses rapports avec Goethe. Un des plus récens, un des plus ingénieux commentateurs de Goethe, M. Rosenkranz, a finement remarqué le caractère admiratif des accusations de Louis Boerne, et combien elles attestent chez le publiciste une foi sans bornes dans l'autorité du poète. Ce ne sont pas des critiques dénigrantes comme les invectives de M. Menzel, ce sont des pétitions hautaines. Louis Boerne demande à Goethe le soulagement des maux de la patrie, les réformes promises, les institutions libérales. Prince de la poésie et de l'intelligence, c'est Goethe qui doit répondre pour les souverains de l'Allemagne. Goethe ne l'a pas voulu; il a détourné les yeux, il a craint que les maux de ses concitoyens ne troublassent la majesté souveraine de sa pensée, et il s'est réfugié dans un sanctuaire où les bruits du siècle n'arrivaient pas : c'est là que l'ont poursuivi les flèches rapides de Louis Boerne.

Quel est donc le poète préféré de l'éminent critique? Sans doute le généreux enthousiasme de Schiller convient mieux à Louis Boerne que la froideur de Goethe; mais tout ne lui plaît pas cependant chez l'auteur de *Don Carlos*, et, si les instincts de son cœur sont satisfaits, sa

verve aventureuse, sa finesse humoristique, ont maintes objections à soulever. N'a-t-il pas dénoncé *Guillaume Tell* comme le héros des philistins, comme un de ces vulgaires teutomanes de 1813, chez qui la juste haine de l'étranger épuise toutes les forces morales et supplée à toutes les idées? Il y a un écrivain qui, bien mieux que Schiller, devait attirer les sympathies de Louis Boerne : c'est le grand humoriste allemand, c'est ce rêveur inspiré qui a répandu à profusion dans ses romans fantasques toutes les tendresses du cœur le plus aimant, tous les trésors de l'imagination la plus riche. Si Louis Boerne, en jugeant les œuvres du théâtre, est le continuateur de Lessing, dans ses articles de fantaisie, dans tous ses travaux de polémique ou de dilettantisme littéraire, il est le plus brillant disciple de Jean-Paul. Jean-Paul n'eût-il pas signé volontiers cette belle profession de foi?

« Tout ce que j'ai dit, je le croyais; ce que j'ai écrit, mon cœur me le dictait, et je n'aurais pu lui résister. En aimant mes ouvrages, c'est moi que l'on aime. On rirait vraiment si l'on savait combien je suis ému quand je mets la plume à la main. Mauvais signe, je le sais; cela m'avertit que je ne suis pas un écrivain. Le véritable écrivain doit faire comme l'artiste; ses pensées, ses sentimens, lorsqu'il leur a donné une forme, il ne faut pas qu'il y laisse son ame, il doit en faire une chose étrangère à lui-même. Ah! cette maudite nécessité de se séparer de son ame, jamais je n'ai pu y réussir! Je ne sais, après tout, si je dois m'en affliger sérieusement. Il se peut bien que l'art soit quelque chose de beau. L'art est aimé des princes, des grands seigneurs, des riches, des heureux du monde, des intelligences calmes et paisibles; mais ils sont si impitoyables dans leur justice, ces fins connaisseurs, que souvent j'en frissonne. Ils se soucient bien de ce que l'art représente! c'est l'art tout seul qui les touche. Une grenouille, un concombre, un gigot de mouton, un *Wilhelm Meister*, un Christ, tout cela a la même valeur : oui, en vérité, ils daignent même excuser la sainteté de la Vierge, pourvu que la peinture soit bonne! Tel je ne suis pas, tel je ne fus jamais. Dans la nature, je n'ai jamais cherché que Dieu; dans l'art, je n'ai jamais cherché que la nature divine, et là où je n'ai pas trouvé Dieu, je n'ai vu que monstruosités; là où je n'ai pas trouvé la nature divine, je n'ai vu, au lieu d'art, qu'un affreux bousillage. C'est ainsi que j'ai jugé les événemens, les hommes, les livres, et il peut bien se faire que j'aie blâmé de bonnes et belles œuvres d'art, uniquement parce que l'ouvrier me semblait méchant et laid. »

Chez Jean-Paul, quelle que soit la distinction originale de ses œuvres, c'est l'ouvrier surtout qui est beau. Louis Boerne avait un culte pour Jean-Paul. Il ne se lassait pas d'admirer cette candeur inépuisable et cette généreuse prodigalité d'inspiration. Les génies sobres et contenus, les sévères artistes de la tradition grecque et latine apprécieront difficilement l'auteur de *Siebenkaes* et de *la Vallée de Campan;* Boerne l'aimait pour cette négligence même, pour cette profusion irrégulière où se révèle avec tant de sincérité le poète le plus confiant qui fut jamais. Lorsque Jean-Paul se donne tout entier, lorsqu'il ouvre son

cœur et en répand les richesses, il y a là, selon Boerne, de quoi nourrir des milliers de poètes; c'est un grand fleuve qui roule de l'or.

A la mort de Jean-Paul, au mois de novembre 1825, Louis Boerne prononça son éloge funèbre dans un cercle littéraire de Francfort. Cet éloge est un hymne d'enthousiasme; la douleur et la reconnaissance, les regrets et les actions de graces, tout se croise, tout se mêle dans une langue éclatante et confuse qui semble vouloir reproduire la tumultueuse affliction de la foule. Ce sont des pleurs, puis des hymnes, puis des bouffées d'encens. Il serait difficile de donner une idée exacte de ce beau discours, car Louis Boerne, pour mieux louer son maître, lui emprunte son style, ce style dont la confusion grandiose est ce qu'il y a de plus antipathique au génie de notre langue. J'en traduirai seulement les passages les plus accessibles :

« Une étoile a disparu des cieux! Une couronne est tombée de la tête d'un roi! Une épée s'est brisée dans la main d'un général! Un grand prêtre vient de mourir! — Ah! pleurons cet homme qui nous avait été donné en compensation de nos misères et que rien désormais ne remplacera chez nous. En échange des biens qui lui manquent, chaque pays a reçu du ciel une consolation précieuse. Le Nord, au cœur froid, possède la vigueur du fer; le Midi énervé a son soleil d'or; la sombre Espagne a sa croyance; la France, épuisée de ressources, a des trésors d'esprit, et la liberté illumine les brumes de l'Angleterre. Nous, nous avions Jean-Paul et nous ne l'avons plus, et nous perdons avec lui ce que nous ne possédions que par lui seul, la force, la douceur, la foi, la gaieté charmante, l'éloquence qui ne tarit pas.

« Les siècles passent, les saisons se succèdent... Il n'y a de durable que le changement, il n'y a de vivant que la mort. Chaque battement de nos cœurs marque une souffrance, et la vie serait une blessure éternellement saignante, si Dieu ne nous avait donné la poésie. C'est elle qui nous prodigue ce que nous a refusé la nature, un âge d'or qui ne se flétrit pas, un printemps qui ne se fane jamais, un bonheur sans nuage, une jeunesse sans fin. Le poète est le consolateur de l'humanité; il est ce consolateur, oui, quand le ciel lui-même lui a donné ses pouvoirs, quand Dieu lui a imprimé le signe sacré sur le front et qu'il ne porte pas son message pour un vil salaire. Tel fut Jean-Paul. Il ne chantait pas dans les palais des rois, il ne jouait pas de la lyre à la table des riches. Il était le poète des humbles, il était le chanteur des pauvres, et là où des affligés pleuraient, on entendait toujours les sons si doux de sa harpe. Honorons la cloche superbe qui retentit majestueusement aux jours de fêtes solennelles, mais réservons notre amour à l'horloge familière dont la voix accompagne chaque battement de nos cœurs, qui sonne à chaque quart d'heure pour nos joies, et qui, de minute en minute, nous distrait de nos chagrins.

« Dans un pays, on ne compte que les villes; dans les villes, on compte seulement les tours, les temples et les palais; dans les maisons, les maîtres; dans le peuple, les confréries, et, dans chaque confrérie, celui qui la préside; de toutes les saisons, le printemps seul est aimé; en voyage, on n'admire que les larges routes, les fleuves et les montagnes, et ce que la foule admire est célébré par

les poètes complaisans. Jean-Paul n'était pas le flatteur de la foule, il n'était pas le complaisant de la vulgarité. Par de petits sentiers étroits, il allait visiter le village dédaigné du voyageur. Dans le peuple, il comptait les hommes, dans les villes les toits, et, sous chaque toit, chaque cœur l'intéressait. Toutes les saisons pour lui se paraient de fleurs, toutes lui donnaient des fruits. Le plus pauvre de tous les poètes, n'eût-il qu'une seule corde à sa lyre, sait chanter la fête du premier amour. Jean-Paul veille sur la flamme sainte de l'amour jusqu'à l'heure où le souffle de la mort vient l'éteindre... A travers le brouillard et l'ouragan, au milieu des glaces de l'hiver, il pénétrait dans le misérable taudis d'un maître d'école de village, pour distribuer à ses enfans les joyeux présens de Noël. Il chantait à pleine poitrine la vie splendide des princes dans les îles enchantées du lac Majeur; mais combien sa voix était plus douce, combien son enthousiasme plus vrai, quand il chantait le modeste bonheur d'un bon vieillard allemand et les jours fortunés d'un pasteur suédois!

« Pour la liberté de la pensée, Jean-Paul a eu des compagnons de guerre; dans les luttes pour la liberté du sentiment, il était seul. Étranges natures que nous sommes! nous cherchons à dissimuler notre amour plus soigneusement encore que notre haine, et nous craignons de paraître bons autant que nous craindrions de paraître riches en présence des voleurs. Que de fois, dans le tumulte de la vie quotidienne, dans le va et vient des conversations banales, que de fois nous donnons aux choses sérieuses qui s'y font ou s'y disent une attention qui n'est que mensonge! Nous paraissons calmes, et nous sommes émus; nous paraissons graves, et nous serions près de pleurer; notre esprit semble très éveillé, et nous sommes bercés par des songes; nous marchons à pas comptés, et notre cœur bondit de souvenir en souvenir; nous courons à travers les lits de fleurs de notre enfance, ou bien, sur les ailes de la fantaisie, nous nous élevons vers les derniers nuages enflammés, vers les derniers soleils couchans de notre jeunesse disparue. Avec quel embarras vous épiez autour de vous si aucun regard ne vous a surpris, si aucune oreille n'a soupçonné vos silencieux soupirs! C'est alors que Jean-Paul s'approche de vous, et souriant, et de sa voix la plus douce : « Je vous connais, dit-il. Vous cachez vos joies, elles vous semblent trop enfantines pour que des esprits sérieux s'y intéressent; vous enfermez secrètement vos douleurs, trop petites, pensez-vous, pour qu'on y compatisse .. Je viens me réjouir, je viens pleurer avec vous. »

« Jean-Paul était le poète de l'amour, en donnant à ce mot sa signification la plus belle et la plus sublime. Il avait fait dans sa jeunesse le serment que voici : « Grand génie de l'amour! j'adore ton cœur sacré; qu'il emploie une langue morte ou une langue vivante, qu'il parle avec des lèvres de feu, ou qu'il s'exprime péniblement, je l'adore! Et partout, partout je te reconnaîtrai, soit que tu habites dans une étroite vallée des Alpes, soit que tu te caches dans une cabane de l'Écosse, soit que tu brilles au sein de l'éclat du monde! » Ce serment, il l'a tenu jusqu'à sa mort. Mais qu'est-ce que l'amour sans la justice? C'est la générosité du bandit qui donne à l'un ce qu'il vient de prendre à l'autre. Jean-Paul était aussi un prêtre du droit. L'amour était pour lui une flamme sainte, et le droit était l'autel où cette flamme devait brûler. Jean-Paul est le poète de la morale. Jamais il ne para le vice des fleurs de sa parole, jamais l'or de son imagination ne couvrit des sentimens vils...

« Consoler ceux qui ont besoin de consolations, et rassasier les cœurs affamés, ce n'est pas là toute la mission du poète. Il doit être aussi le juge de l'humanité, il doit être la foudre et l'orage qui dissipent les miasmes et les corruptions de la terre. Jean-Paul était le dieu de la foudre, quand il s'irritait; un fouet sanglant, quand il frappait. Ses railleries emportaient la pièce. Malheur à qui attirait sur lui cette terrible ironie! Il n'y avait plus qu'à fuir, car de lui résister en face, personne n'aurait eu ce courage. Si le géant de l'orgueil osait braver Jean-Paul, d'un coup de fronde il le jetait à bas. Si la ruse se cachait dans ses cavernes sombres, Jean-Paul y mettait le feu... »

Il est impossible de louer plus dignement ce grand esprit, d'apprécier avec plus de vérité et de vie tout ce qu'il y a de trésors divins, de merveilles incomparables, tout ce qu'il y a de sagement et de religieusement démocratique dans les gracieuses peintures de *Siebenkaes*, dans les sublimes fantaisies d'*Hespérus* et de *la Loge invisible*. Cet hymne enthousiaste à Jean-Paul forme comme un point de repos, comme un centre lumineux et grave au milieu de la carrière de Louis Boerne. C'était là qu'il devait se cantonner à jamais. Disciple de ce grand poète, il était digne de continuer son influence en la transformant. Quel écrivain sérieux n'a pas eu dans sa vie un éclair, une illumination subite pour lui marquer sa voie! Le jour qu'il traçait avec une émotion si sincère cette poétique oraison funèbre de son glorieux modèle, Louis Boerne, j'en suis sûr, a entendu distinctement les conseils du maître intérieur. Son malheur, nous le verrons bientôt, est de les avoir si vite oubliés. Que de fois, lorsque l'explosion de 1830 l'eut jeté hors de sa route, l'ingénieux et libéral humoriste dut regretter cette poésie ravissante, abandonnée par lui pour les tumultueuses aventures de la place publique! Que de fois le souvenir de Jean-Paul dut troubler ses insomnies et faire apparaître à ses yeux, comme un reproche, tous ces chastes fantômes, toutes ces créatures idéales qui peuplaient le paradis de sa jeunesse! Hélas! les embrassemens du radicalisme ont aussi dévoré chez nous des intelligences d'élite et flétri des poètes adorés. *Carpe diem*, disait la sagesse antique; hâtons-nous, jouissons des heures rapides où le rêveur aimé nous appartient encore.

Le meilleur moyen, ce me semble, d'apprécier un critique, un brillant humoriste littéraire, c'est de chercher le caractère commun de ses travaux, c'est aussi de marquer les rapports qui l'unissent aux grands écrivains de son pays. J'ai dit ce qu'était Louis Boerne en face de Lessing, en face de Schiller et de Goethe; j'ai dit son enthousiasme pour Jean-Paul : je me demande à présent ce qu'il pensa de Hegel et s'il se soumit, comme tant d'intelligences plus fortes et plus hardies que la sienne, au joug bizarre de ce formidable esprit. Il n'est guère possible, en Allemagne, d'échapper aux écoles philosophiques. Hegel particulièrement a exercé sur ses contemporains une fascination prodi-

gieuse. Descartes, on ne l'ignore pas, a gouverné la société du XVIIe siècle, il a imprimé aux poètes et aux orateurs, aux théologiens et aux savans, la marque reconnaissable de sa pensée; c'est lui qui a enseigné aux plus glorieux maîtres cette rectitude hardie, cette fermeté élégante, toutes ces graces chastes et sévères qui sont le charme incomparable de cette époque; mais Descartes n'agit que sur la société d'élite : Hegel s'est emparé de toute l'Allemagne. Malgré la rudesse barbare de son langage, malgré les étranges hallucinations de son système, Hegel a pénétré partout. Il n'y a pas de critique, pas de poète, pas de *literat*, il n'y a pas d'écrivain si frivole et si sceptique qui ne porte superbement la livrée de ce singulier maître. Qu'on le comprenne ou non, peu importe; on lui emprunte des lambeaux de son panthéisme pour en faire des drames et des romans. J'ai trouvé la *Phénoménologie* de Hegel dans je ne sais quel conte bleu, et l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* m'est apparue un jour au fond d'un sonnet printanier. Un des plus éminens écrivains de ce temps-ci, le Byron de la moderne Allemagne, M. Henri Heine, a donné l'exemple de ces raffinemens alexandrins, et, grace à sa verve moqueuse, grace à l'art qu'il possède de se persifler très sincèrement lui-même, il y a déployé une incontestable originalité. Louis Boerne a-t-il puisé aussi à ce gouffre profond de la philosophie hégélienne? Nullement, et c'est encore par là qu'il est fidèle à Jean-Paul. On sait avec quel empressement furent accueillis dans cette mystique Allemagne les premiers systèmes de Schelling. Kant et Fichte lui-même avaient creusé un abîme entre l'homme et la divinité. Cet esprit incommunicable que le kantisme nous avait interdit de connaître et qu'il avait placé dans les inaccessibles mystères de l'infini, tout à coup Schelling le découvre et le montre vivant au sein de la nature; il n'est plus seulement au-dessus de nos têtes, il nous porte et nous enveloppe. « L'ame avait perdu son dieu, s'écrie éloquemment Hegel; comme Cérès à la poursuite de sa fille, elle alluma des signaux sur les montagnes et descendit dans les entrailles de la terre. » Contemporain de Fichte, de Schelling et de Hegel, témoin des premiers enivremens du panthéisme germanique, Jean-Paul ne se laissa pas prendre à ces séductions périlleuses. Malgré l'impétueux dévergondage de sa fantaisie, il avait le cœur trop simple pour ces subtilités de la science. Il a écrit gaiement que tout système de philosophie est un immense point d'interrogation. Des quatre métaphysiciens de l'Allemagne, Kant est le seul qui ait eu quelque influence sur son esprit, et encore la sécheresse de son langage devait-elle peu convenir à cette ardente imagination. Le vrai directeur de Jean-Paul, celui dont il acceptait le plus volontiers la confession philosophique, c'était Herder; il aimait ce caractère profondément humain et la sympathique sérénité de ses doctrines. Louis Boerne n'a jamais eu plus de goût que son

maître pour les systèmes et les écoles; il appartenait à cette philosophie sans formules, à cette science traditionnelle qui se compose de ce qu'il y a de meilleur dans le travail des siècles et qui ne s'adresse pas à un petit nombre d'initiés. Lessing et Mendelsohn, Herder et Jean-Paul, étaient pour lui les chefs du vrai savoir. Il admirait la France pour cette haute place qu'elle accorde aux vulgarisateurs des idées, et il nous enviait non-seulement Voltaire et Rousseau, mais cette belle famille de moralistes qui, de Montaigne à Pascal, de Pascal à La Bruyère et à Vauvenargues, ne s'interrompt pas dans notre littérature. Il a écrit dans ce genre des aphorismes, des fragmens, une collection de maximes où la netteté française s'allie heureusement à l'*humour* germanique. Louis Boerne eût aimé passionnément le dernier venu de ce groupe illustre, l'ami de Chateaubriand et de M. Molé, — M. Joubert.

Ces systèmes de Schelling et de Hegel, qui se partageaient depuis plus de vingt ans toutes les intelligences de l'Allemagne, ont toujours rencontré une résistance invincible dans la pensée de Louis Boerne. On dirait un fils de Voltaire au milieu des Germains, tant son bon sens est audacieux, tant il ébranle, à force d'ironie et de sagesse, ces fières constructions métaphysiques. Un jour, l'un de ses anciens maîtres à l'université de Halle, le Danois Steffens, paraît sur le point d'abandonner la philosophie de la nature et de se convertir au catholicisme. La colère est grande dans le cénacle. Qui osera prendre la défense de Steffens? Un seul écrivain, le chef même du libéralisme, Louis Boerne, et cette défense de Steffens est l'attaque la plus spirituelle et la plus sensée contre l'intolérance philosophique. « On l'accuse, dit-il, d'avoir abjuré la philosophie de Schelling; quant à moi, je le déclare, c'est cette philosophie qui m'a abjuré; elle s'est détournée de moi; un beau jour, je la cherchai dans ma mémoire et ne la trouvai plus. » Est-il possible d'indiquer plus gaiement ce qu'il y a d'artificiel dans certaines théories et comme elles jettent peu de racines dans le fond de notre nature? Cela n'empêche pas M. de Schelling d'être un grand et vénérable esprit; ce n'est pas moi qui amoindrirai jamais ces courageux chercheurs dont la vie s'est dévouée au plus sérieux emploi de l'intelligence humaine, à la solution du problème de nos destinées, à la poursuite de la grande énigme. Ce que Louis Boerne attaquait surtout ici, c'était l'intolérance. Vrai disciple de Lessing et de Voltaire, tout fanatisme lui est odieux. En face de la tyrannie des écoles, il proclame sa théorie aimable, la tolérance universelle; non pas cette tolérance sceptique, cette indifférence paresseuse où s'endormait Montaigne, mais cette impartialité supérieure qui sait que tout âge a ses préférences, tout esprit ses penchans, et que l'éternelle vérité, toujours ancienne et toujours nouvelle, enchante continuellement l'esprit de l'homme par les aspects sans nombre de sa lumière infinie. On connaît la belle parabole de

Lessing dans *Nathan le Sage;* Louis Boerne la traduit ainsi à sa manière : « Quelle est la vraie philosophie? quelle est la croyance orthodoxe? Je vais te le dire, lecteur. La vraie philosophie est celle qui, pour rester vraie, n'a pas besoin d'accuser de mensonge tout ce qui n'est pas elle. La vraie croyance est celle qui, pour rester orthodoxe, n'est pas forcée de condamner toute autre croyance comme hérétique. Tu demandes où est la vérité? Demande plutôt où est l'erreur. » La vérité est partout, selon Boerne; il ne faut que la dégager par l'indulgence, par la sympathie de l'éclectisme, c'est-à-dire par le respect et l'amour du genre humain.

En même temps qu'il attaquait l'intolérance du dogmatisme, il invitait les philosophes à sortir de l'enceinte des écoles pour se mêler au monde. Le pédantisme des systèmes est fatal, se disait-il; que d'intelligences perdues pour la vraie philosophie libérale, pour les conquêtes de la civilisation! Et il s'écriait avec sa gaieté habituelle :

« Combien j'ai ri l'autre jour! Une académie allemande avait résolu de supprimer sa classe de philosophie; elle disait que le lourd fardeau de la métaphysique l'empêchait de marcher. Un homme d'état, membre de cette académie, prit la philosophie sous sa protection. — Ce n'est pas de cela que j'ai ri; je trouvais, au contraire, la décision de l'académie parfaitement louable et la conduite de l'homme d'état parfaitement naturelle; mais voici ce qui causait ma gaieté : — Un savant allemand, qui apprit cette circonstance et qui eut grand soin de l'imprimer, trouvait le zèle de l'homme d'état si merveilleux, qu'il ne se lassait pas de l'admirer. Ce savant n'est pas un rêveur, c'est un esprit net et éveillé, et pourtant il n'a pas compris! L'homme d'état savait bien ce qu'il faisait; il savait bien qu'en Allemagne agrandir le domaine de la philosophie, c'est rétrécir le champ de la liberté, tandis que la liberté gagnerait tout l'espace qui serait enlevé à la philosophie. »

Bien différent de ce savant et de cet homme d'état, Louis Boerne eût écrit le panégyrique de cette académie allemande qui supprimait la classe de philosophie. Il fait du moins tous ses efforts pour entraîner loin des écoles tous ces graves docteurs et ces conseillers auliques. Ce qu'il reproche à la poésie allemande, nous l'avons remarqué, c'est l'isolement où elle s'enferme : nous voici au second point du sermon, et les philosophes en feront les frais. Voyez quel bon sens sous ces fantaisies joyeuses :

« Unissez la science, l'art et la vie. Si vous les séparez, la science est pâle, l'art est maigre et la vie est maladive. Voulez-vous éternellement faire la cuisine et ne jamais servir la table? Ne voulez-vous pas avoir, vous aussi, votre XVIIIe siècle, comme les savans français? Est-ce que d'Alembert et Duclos, Condorcet et Mably, n'étaient pas de sérieux écrivains, parce qu'ils remplissaient leur verre avec les flacons, au lieu d'aller puiser aux sources? Est-ce que leurs écrits ne sont pas de l'or, parce qu'ils sont brillans, et que tout ce qui brille n'est

pas or? Ne pouvez-vous être spirituels, parce que vous êtes profonds? Est-ce servir la science que de la rendre déplaisante? Si la pensée est pour vous un poids si lourd qu'il faille vous délasser ensuite, eh bien! ne pensez pas. Pour un esprit sain, c'est la vie qui est le travail, et la science le repos. Vous avez retourné tout cela. O conseillers auliques! tâchez d'être aimables.

« ..... Ah! je pleurerais de bon cœur, quand je songe que le char de Jean-Paul, ce char aussi lumineux que celui du soleil, a été cahoté pendant cinquante ans sur le mauvais pavé, sur les tas de fumier des petites villes, et que, le soir, après que le soleil de son génie s'était couché, au lieu de se plonger dans la fraîcheur des vagues, il était enveloppé de la fumée de pipe des casinos! Jamais il ne lui a été possible d'atteindre à ces pures régions d'une société d'élite où l'on oublie les pesans soucis, et toutes les tristesses, et toutes les misères de la vie commune. A qui la faute? A vous et à votre pédantisme. Dans votre morgue de savans, vous avez éloigné les heureux, ceux qui cherchent l'agrément en toute chose; vous les avez rendus, comme vous, exclusifs et inaccessibles. Ils vous dédaignent comme vous les avez dédaignés. La vraie philosophie élève le travail à la dignité de l'art, — j'appelle ici travail la vie elle-même et toute espèce de fonction, — et l'art, elle l'élève jusqu'à soi. Voilà ce que vous êtes incapables de faire, vous ne réussissez qu'à alourdir le sang de vos lecteurs. Parmi les nombreux savans de Paris, je n'en ai vu qu'un seul qui fût hypocondriaque; il s'occupait de philosophie allemande! C'était l'homme le plus noble, le plus bienveillant et le plus réservé du monde. Un jour, il voyageait en Allemagne, — je ne puis m'empêcher de rire quand j'y pense, — on l'arrêta comme démagogue. Vous le voyez bien, votre philosophie conduit à l'hypocondrie, l'hypocondrie à la démagogie, et la démagogie à la prison.

« ... J'avais encore bien d'autres choses à vous dire; mais silence! silence! j'ai une idée. — Oh! quelle idée divine! — mon cœur éclate de joie quand je pense à mon idée. Les beaux-esprits se rencontrent partout; il n'y a que ceux d'Allemagne qui ne se rencontrent jamais. Eh bien! il faut nous rencontrer, il faut nous réunir, il faut apprendre à nous connaître, et nous réjouir de nous connaître, et nous embrasser, et nous serrer les mains. Nous inviterons aussi les Français, Benjamin Constant, Villemain, Thiers, Cousin, — celui-là aura la présidence, — Guizot, Mignet, Delavigne, Rémusat, tous gens de bonne compagnie. Ils se moqueront de nous; qu'importe? tout commencement est pénible. Venez, venez, philosophes, historiens, politiques, romanciers, humoristes, faiseurs d'esthétique, journalistes, critiques! Nous nous lirons nos œuvrages, ceux qu'on n'a pas encore imprimés et ceux qui n'ont pas été lus, — nouvelles et articles de fantaisie, traductions du français, tragédies, comédies, bouffonneries, poèmes dramatiques et critiques de théâtre. Chacun fera son rapport sur le théâtre de la ville qu'il habite et sur les progrès de l'art depuis la chute de Robespierre. Nous serons nombreux, et il est impossible que nous puissions tous achever notre lecture. Qu'à cela ne tienne! chacun ne lira que le commencement de son article : la suite à l'année prochaine. Connaissez-vous un projet plus charmant? Quant aux frais de route, il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. Nous voyagerons, c'est vrai, mais nous écrirons la description de notre voyage. Malheur aux libraires!... Ainsi, voilà qui est convenu, nous nous réunissons à la canicule et nous commençons par le Hanovre. Le Hanovre! vrai séjour de l'es-

prit, de la plaisanterie fine, de la joyeuse humeur! C'est là que nos admirateurs nous porteront sur leurs épaules et joncheront de fleurs notre chemin. Cela pourra bien nous coûter la vie : la noblesse nous donnera des festins à nous tuer, et elle nous étouffera de caresses; mais douce est la mort que cause l'amour. Voir le Hanovre et mourir! *Vedere Annovera e poi morire.*

« Mais que sert tout cela? J'ai parlé dans le désert. On va dire : un article humoristique! il n'y a rien à faire avec un tel homme. »

Ces conseils qu'il donnait si gaiement aux philosophes, Louis Boerne se les appliquait à lui-même. Ce n'était pas assez d'avoir fait une révolution dans le style, d'avoir ouvert la route à Henri Heine et à tous les écrivains de la *jeune Allemagne;* ce n'était pas assez d'avoir popularisé, à force d'ironie et de vivacité charmante, toutes les questions d'esthétique, tous les problèmes de philosophie, toutes les théories libérales qui, jusque-là, ne se débattaient guère en dehors des universités et de leur littérature officielle; malgré une certaine humeur misanthropique dont il ne se débarrassa jamais, Louis Boerne renouvelait sans cesse, au sein de la société même, les inspirations de son esprit. Il n'alla pas sans doute jusqu'à obtempérer aux désirs de son père, qui voulait encore, après des publications si hardies, lui ouvrir la carrière diplomatique; il ne réclama pas, on le pense bien, les faveurs promises à son grand-père par l'impératrice Marie-Thérèse, et la destinée de Frédéric de Gentz, que sa famille entrevoyait déjà pour lui, ne l'éblouit pas un seul instant. Il aimait mieux s'inspirer selon son choix du commerce des hommes, gardant toujours la franchise de sa pensée et le libre mouvement de sa fantaisie. Il visita Berlin, il visita Munich, il passa à Paris les deux années 1822 et 1823. Les ébauches, les notes écrites par lui pendant ce séjour, forment tout un volume de ses œuvres et l'un des plus piquans. Quoique très sympathique à la France, il ne l'est pas encore autant qu'il le sera plus tard, et il ne nous ménage pas les critiques. Ces critiques, d'ailleurs, parfaitement sensées, ne s'appliquent plus à la France d'aujourd'hui. C'était le temps où s'éteignait la triste littérature de l'empire, et Louis Boerne, qui ne la croyait pas si malade, lui faisait l'honneur de l'attaquer énergiquement. Il serait curieux de comparer la jeune critique du *Globe* à ces spirituelles notes de Louis Boerne; l'humoriste allemand s'y montre déjà comme un ami, comme un collaborateur de cette génération d'élite qui allait bientôt inaugurer, dans la philosophie et dans la poésie, dans l'histoire et dans la critique, le véritable génie du XIXe siècle. Il est aussi son auxiliaire dans les débats politiques. Les pages qu'il a écrites sur le ministère Villèle et sur l'entêtement des vieux partis doivent être rangées parmi ses plus beaux titres. Quelques années après, encouragé par les leçons de Louis Boerne, un disciple de Hegel qui, le premier, fit sortir la science de l'ombre des écoles et corrigea maintes fois la

doctrine de son maître par les inspirations de la vie pratique, le profond, l'éloquent Édouard Gans, vint aussi à Paris et s'associa, comme le publiciste de Francfort, au généreux enthousiasme de l'opposition libérale. La France agissait alors par les idées sur les peuples allemands, elle préparait par les travaux de l'esprit les futures victoires de la liberté constitutionnelle, et cette brillante phalange, que conduisaient Benjamin Constant et Casimir Périer, Laffitte et le général Foy, fut aussi féconde pour les progrès de l'Allemagne que notre démagogie de 1848 a été stérile ou désastreuse.

Les sept ou huit années qui s'écoulent entre ce premier séjour à Paris et la révolution de 1830 forment la période brillante de la vie de Louis Boerne. Les dispositions fécondes que nous analysions chez lui tout à l'heure, ce vrai talent de critique et de publiciste est désormais dans toute sa maturité, et l'enthousiasme qu'il a puisé à Paris multiplie ses forces. C'est l'époque de sa guerre avec la censure, de ses courageuses protestations contre les lois qui oppriment la presse, de ses luttes infatigables au nom de tous les droits méconnus. L'ironie, la finesse, la parfaite élégance de son style, lui assurent partout des lecteurs, et ces dons aristocratiques de l'esprit consacrés à la défense du droit commun ne font pas seulement l'originalité de l'écrivain, ils sont la meilleure tactique qu'on ait employée à la transformation de la vieille Allemagne. Henri Heine, inspiré par lui, entre avec éclat dans dans la lice; les *Reisebilder* paraissent en 1826. De mesquines circonstances, plusieurs de ces froissemens, inévitables dans la vie littéraire, qui prennent souvent des proportions ridicules, ont séparé plus tard ces deux hommes; réunissons-les aujourd'hui. J'oublie tout ce qui s'est passé, je supprime toutes les traces de ces divisions funestes, je jette au feu le livre de M. Henri Heine sur son rival, sur son maître; encore une fois, j'oublie tout, et ne veux me rappeler que leur communauté de sentimens, leur vaillante fraternité sur les mêmes champs de bataille. Louis Boerne et Henri Heine sont les deux chefs de la génération littéraire qui occupe aujourd'hui la scène, et tous leurs disciples ne sont pas encore nés; en donnant à la littérature allemande les qualités françaises, la netteté et le bon sens, l'agilité et la gaieté, ils ont fait une révolution durable. Louis Boerne ne se contentait pas d'accroître chaque jour sa légitime influence sur son pays, il continuait de tenir ses yeux attachés sur la France; ses œuvres complètes renferment tout un volume sur les principaux ouvrages parus chez nous de 1825 à 1830. N'est-ce pas un intéressant spectacle de voir ce critique étranger, qui, de Berlin ou de Francfort, s'associe à toutes nos luttes? La phalange du *Globe* n'a pas su qu'elle avait en Allemagne un auxiliaire si dévoué; elle n'a pas su qu'un disciple de Jean-Paul et de Lessing surveillait alors, au nom des mêmes idées, le travail intérieur de notre littéra-

ture, signalant avec joie les hardiesses de l'esprit nouveau et faisant une guerre sans pitié à toutes les tentatives illibérales. Dans ses articles sur Jouffroy et Farcy, sur M. de Rémusat et M. Magnin, M. Sainte-Beuve a tracé avec l'émotion pénétrante du souvenir personnel une suite de tableaux exquis sur cette vive époque de transformation et de rajeunissement. On dirait les chapitres d'un beau livre. Quand l'histoire sera terminée, quand on fera le tableau complet de cette généreuse adolescence du XIX[e] siècle, le disciple de Jean-Paul y tiendra dignement sa place.

Derniers momens de philosophie libérale, d'enthousiasme sans reproche, d'ardeur intelligente et féconde! La révolution de 1830, en couronnant les efforts de cette France qu'il aimait, va ouvrir au publiciste allemand les abîmes révolutionnaires et lui donner le vertige. C'est en ces heures de crise que se fait l'épreuve des caractères. Louis Boerne avait plus d'ardeur que de force, plus d'esprit et d'imagination que de maturité pratique. L'ivresse de ces jours de flamme lui monta au cerveau.

Certes, un publiciste tel que lui avait un rôle sérieux à remplir après la révolution de 1830. S'il avait nettement interrogé la situation, il se serait dit que l'Allemagne ne pouvait pas encore profiter de la victoire de juillet, que la pensée publique n'était pas prête, et que les tentatives démagogiques, inévitables après une telle secousse, amèneraient infailliblement une répression excessive. Il aurait prévu enfin les nouveaux dangers du parti libéral. Que faire alors? Rester à son poste, reprendre sa tâche, écarter toutes les embûches en mettant le frein aux folles passions révolutionnaires, et défendre par ces moyens pacifiques tout le terrain que l'opinion publique avait gagné depuis quinze ans. Louis Boerne ne comprit pas son rôle de cette façon. La dernière période de sa vie est la condamnation de tous ses travaux antérieurs. Il quitte l'Allemagne, il court à Paris, il va se jeter, les yeux fermés, au milieu de ces émotions ardentes qui feront trébucher sa raison. Les *Lettres de Paris,* écrites au jour le jour, sous le feu des événemens, sous le coup de chaque impression, donnent un tableau fidèle de la fiévreuse exaltation de son ame. L'esprit, assurément, n'y manque pas; le talent y est plein de vigueur. Si ce n'était là qu'une œuvre d'art, une poétique étude sur le lendemain de 1830, on admirerait volontiers la verve fougueuse des peintures et la hardiesse des commentaires; mais Louis Boerne, c'est lui-même qui l'a dit maintes fois, Louis Boerne n'écrit pas avec de l'encre, il écrit *avec le sang de son cœur,* et, quand on voit dans ses lettres cette tumultueuse incohérence, cette agitation désordonnée, cet affligeant mélange de calme et de fureur, de finesse et de grossièreté, de sagacité ingénieuse et de caprices incendiaires, on comprend bien que ce n'est pas là un artifice du peintre,

que c'est la maladie d'une intelligence déroutée qui ne trouve plus sa voie. Les premières lettres indiquent assez l'état de son ame au moment du départ, et ce qu'il va chercher loin de son pays. Elles sont écrites de Carlsruhe et de Strasbourg à la date du 5 et du 7 septembre 1830.

« Carlsruhe, dimanche 5 septembre 1830.

« Je commence à sentir la bonne influence du voyage. J'avais en moi une légion de diables; en voilà déjà quelques-uns de partis. Cependant, plus j'approche de la frontière de France, plus je deviens fou. Je sais bien ce que je ferai sur le pont de Kehl, quand j'aurai tourné le dos à la dernière sentinelle badoise; mais, en vérité, je ne puis confier cela à une dame. »

« Strasbourg, mardi 7 septembre 1830.

« J'ai vu la première cocarde française au chapeau d'un paysan qui, venant de Strasbourg, passa près de moi dans une rue de Kehl. Elle m'apparut comme un arc-en-ciel après le déluge de nos jours, comme le signe de paix du Dieu apaisé. Et quand le drapeau tricolore flotta tout radieux au-devant de moi!..... je ne saurais décrire l'émotion que j'éprouvai. Le cœur me battait au point de me faire mal, et ce n'est qu'en pleurant que je soulageai ma poitrine oppressée. C'était un mélange indécis d'amour et de haine, de joie et de deuil, d'espérance et de crainte. Le courage ne pouvait vaincre dans mon sein la tristesse, ni la tristesse le courage. Je sentais en moi une lutte sans fin et sans relâche. Le drapeau était au milieu du pont, le bâton s'enfonçait dans la terre de France; mais une partie de l'étoffe flottait dans l'air allemand. C'était la bande rouge qui se déployait toute seule dans notre mère-patrie. C'est aussi la seule couleur que nous demanderons à la liberté de la France. Rouge, sang, sang! — Et ce sang ne coulera pas sur les champs de bataille. Dieu! que ne puis-je une fois combattre sous ce drapeau, écrire un seul jour avec de l'encre rouge!... »

Il est évident que ce n'est pas là une émotion artificielle, mais une fureur vraie qui va s'enflammer encore. Tous les diables qui le possédaient ne se sont pas enfuis. Le style même, ordinairement si fin, se ressent de la fièvre démagogique de l'auteur. Les deux premiers volumes, tels qu'ils ont paru en français, avec des suppressions et des atténuations considérables, ne donnent qu'une idée affaiblie de l'original. Le traducteur a reculé, et je l'en félicite, devant certaines bouffonneries de sans-culotte. Plût à Dieu que Louis Boerne eût montré le même respect de son nom! Quand on lit tel ou tel passage de cette correspondance, on se demande, en vérité, si c'est bien là cet ingénieux esprit tant admiré de Rachel de Varnhagen et de Frédéric de Gentz. Est-ce bien lui qui promet à l'Allemagne de si étranges adieux sur le pont de Kehl? Est-ce lui qui fait de si maussades plaisanteries sur la beauté ou la laideur des rois, et qui voit dans la forme de leur nez un suffisant motif de révolution? Est-ce lui surtout qui prodigue les derniers ou-

trages à sa patrie? Singulière façon d'aimer la France et de propager au-delà du Rhin les bienfaisans principes de 89! Mais non, ce n'est plus de la véritable France, ce n'est plus de 89 qu'il s'inspire. Quand il combattait sous les drapeaux de Benjamin Constant, son style était le style d'un maître, et la généreuse ardeur de sa foi embellissait encore la grace de ses discours. Il prêchait gaiement ses concitoyens; il les tenait éveillés par les mille surprises de l'*humour;* affectueuse comme celle de Jean-Paul, son ironie semait au fond des cœurs maintes pensées libérales qui s'épanouissaient sans peine. Maintenant que la démagogie nous l'a pris, il n'a plus que l'injure à la bouche. *Les Allemands sont des lâches. L'Allemagne est le pays de la bassesse et de la stupidité. Dieu lui-même éclate de rire dans le ciel, quand il songe aux balourdises des peuples germaniques.* Voilà ce que lui dictent ses croyances nouvelles. L'Allemagne ne se demanda pas si c'étaient là les inspirations de la France, ou si Louis Boerne avait la fièvre chaude; quand elle vit un publiciste formé à notre école, un missionnaire de 89, fouler aux pieds le sentiment sacré de la patrie, elle se détourna de nous avec fureur. La victoire de juillet avait porté l'enthousiasme au-delà du Rhin, et les deux peuples, oubliant le passé, entrevoyaient un fraternel avenir. L'histoire dira que les *Lettres* de Louis Boerne ont réveillé toutes les rancunes, ranimé toutes les haines et servi à souhait la diète germanique et la Russie. Merveilleux résultat qui détruisait l'œuvre de sa vie entière! L'influence démagogique ne remporte jamais d'autres victoires. Lourde et stupide ivresse qui déchaîne la brutalité des masses grossières et déshonore les plus charmans esprits!

C'est à peine si Louis Boerne fut dégrisé par la fête de Hambach. La leçon était rude pourtant. Le 27 mai 1832, jour de la fête de la constitution bavaroise, une manifestation populaire eut lieu dans la Bavière rhénane, au pied du vieux château de Hambach, sur l'une de ces pittoresques hauteurs qui dominent le Rheingau. Des journaux violens, le journal du docteur Wirth et de M. Siebenpfeiffer, venaient d'être supprimés; mais une association fut aussitôt formée pour la défense de la liberté de la presse; les gazettes proscrites continuaient de paraître, et plusieurs des rédacteurs avaient été acquittés par les juges. La fête de Hambach avait pour but de fortifier cette association. Une foule immense se pressait au pied des ruines féodales. Les modérés et les violens, l'opposition constitutionnelle et le parti républicain y avaient fraternisé. On sait ce que c'est que la fraternité démagogique; M. Wirth et ses amis firent si bien, que les chefs de l'opposition furent forcés de se retirer en protestant. Louis Boerne avait quitté Paris depuis l'automne de 1831; il courut à Hambach. Là, il se mêla à tous les groupes, suivit toutes les bizarres cérémonies de la fête et s'enivra de passions révolutionnaires. Il eut beau se montrer cependant, le héros de la fête

était le docteur Wirth. Des étudians voulurent faire une ovation au publiciste de Francfort; l'ovation fut maigre. Louis Boerne resta condamné à entendre les emphatiques, les interminables discours de cet honnête docteur qui, de sa plus grosse voix et de son style le plus lourd, renvoyait à la France tous les outrages dont les *Lettres de Paris* avaient chargé l'Allemagne. Louis Boerne au-dessous du docteur Wirth! Un esprit de cette valeur sacrifié au don Quichotte de la presse allemande! C'est là, bien certainement, la plus cruelle punition qui pût être infligée au transfuge de la vérité et du bon droit. Louis Boerne parut ne pas le comprendre. Soit dissimulation de l'amour-propre blessé, soit obstination aveugle, il sembla content de cette fête, et raconta son triomphe dans le troisième volume des *Lettres*. Malheureusement le récit n'est pas complet. Hélas! pourquoi l'ancien Louis Boerne avait-il disparu? Quel tableau charmant, quelle peinture humoristique nous aurions de cette glorieuse fête de Hambach!

En se jetant ainsi au milieu des agitations révolutionnaires, Louis Boerne se manquait à lui-même; il reniait la foi de toute sa vie. Que voulait-il en effet? Je suppose que cette fête de Hambach ne soit pas une manifestation ridicule; je suppose que l'émeute de Francfort, arrivée l'année d'après, ne soit pas, comme l'a spirituellement remarqué M. Saint-Marc Girardin (1), une émeute de pédans qui espèrent dominer l'Allemagne, parce qu'ils auront pris la salle où fut couronné Barberousse; je suppose une insurrection sérieuse dans un grand centre, une insurrection où la victoire puisse donner quelque force, et je me demande ce que voulait Louis Boerne. Changer le pouvoir par un coup de main et imposer à un pays mal préparé je ne sais quelle révolution sans racines? Ceux qui agissent ainsi sont de mauvais citoyens, car la situation qu'ils font à leur patrie est la plus fausse et la plus désastreuse qui se puisse imaginer; mais si ce sont des penseurs, si ce sont des philosophes et des publicistes, je dis qu'ils sont doublement coupables, et je les nomme des renégats.

Il y a deux sortes de révolutions, celles qui se font dans la rue et celles qui s'accomplissent dans les esprits; les unes précipitées et violentes, les autres progressives et cachées; les unes qui sont l'explosion d'une colère soudaine, les autres qui ne s'arrêtent pas et marchent sans bruit par des chemins sûrs. Ce ne sont pas les plus bruyantes qui sont les plus fécondes. Qu'est-ce que l'histoire entière du genre humain? Les anciens disaient de la pensée: *continuus animi motus;* on peut dire la même chose de l'histoire, c'est une révolution continue. Ce *continuus motus*, cette lente et infatigable révolution, c'est aux philosophes, aux législateurs, aux poètes même, c'est aux intelligences d'élite qu'il ap-

(1) *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne.*

partient de l'entretenir sans cesse et de la conduire patiemment vers des conquêtes nouvelles. Dans notre monde moderne, ces grands révolutionnaires pacifiques s'appellent Bacon et Shakspeare, Descartes et Molière, Leibnitz et Lessing, Montesquieu et Rousseau. Sans doute, quand les sociétés doivent se transformer violemment, Dieu suscite les hommes d'action; mais il est rare qu'il les prenne dans cette chambre haute de l'intelligence. Philosophes et poètes, soit que vous ouvriez à la pensée des domaines inconnus, soit que vous vous borniez à propager les idées par les ressources de votre art, gardez-vous de l'oublier jamais, vous êtes les soldats de la révolution continue. N'abandonnez pas votre poste pour les aventures et les coups de main. A chacun suffit sa tâche. Si la révolution soudaine est le résultat légitime de la marche des idées, elle réussira sans vous; et si c'est une fièvre impatiente qui vous pousse, prenez garde de ne vous associer qu'à une œuvre de ténèbres, à une surprise du hasard, à une révolution sans idéal : c'est alors que vous seriez des renégats, car vous auriez retardé les progrès de la vraie civilisation libérale. La fête de Hambach, si on sait en profiter, disait M. de Metternich, sera *la fête des honnêtes gens*. Dès le lendemain, en effet, les principes de 89 perdaient tout le terrain conquis pendant quinze années de luttes sérieuses et de discussions pacifiques.

Louis Boerne revint bientôt à Paris; il y publia deux nouveaux volumes de *Lettres*, puis deux autres encore. La pensée y est plus calme. Le socialisme naissant est jugé par le disciple de Jean-Paul avec cette même raison qui se révoltait dix ans auparavant contre les théories hégéliennes. Ce sont les saint-simoniens qui ont commencé la guérison de Louis Boerne. Il se dégrise en effet; les derniers volumes de ses *Lettres* contiennent des pages dignes de ses meilleurs jours. On verra désormais chez lui deux inspirations très différentes. Tantôt il traduit avec enthousiasme les *Paroles d'un croyant* et se mêle encore aux sociétés secrètes, tantôt il revient à ses études chéries et publie en français de spirituels articles sur M. Henri Heine, sur M. Gutzkow, sur *les Chants du crépuscule*, et surtout une brillante et ingénieuse comparaison de Béranger et d'Uhland. Pour réparer ses fautes envers l'Allemagne et la France, pour renouer, s'il est possible, entre les deux pays cette sympathique union que ses premières lettres avaient tant contribué à détruire, il publie un journal français destiné à entretenir les relations des deux peuples. L'introduction est un excellent manifeste, plein de finesse et de profondeur. On n'a jamais rien dit de plus ingénieux, de plus sensé, sur l'alliance intellectuelle et politique de la France et de l'Allemagne, et sur les conditions de cette alliance (1). Ai-je tort enfin de

(1) Les articles que je viens de citer et l'introduction de *la Balance* ont été recueillis

remarquer que ce journal était intitulé *la Balance* comme celui qu'il fondait à Francfort, en 1818, et qui commença sa réputation? Retour volontaire, je veux le croire, à ces belles années où sa conscience ne lui reprochait rien! témoignage de repentir et de regret!

Cette alliance de la France et de l'Allemagne le préoccupait sans cesse. Quelques mois avant sa mort, dans l'automne de 1836, il écrivit à ce sujet un manifeste qui est certainement son chef-d'œuvre. Louis Boerne comprenait plus clairement chaque jour le mal qu'il avait causé en s'abandonnant contre son pays à d'injurieuses colères. Il voulut mettre sa conscience en règle et analyser une dernière fois, avec toute la netteté qui dépendait de lui, ce grave problème des rapports réciproques de l'Allemagne et de la France. Boerne était le chef de l'école libérale qui sympathisait avec la France et proclamait les principes dont nous avons le dépôt; en face de cette école, dont M. Henri Heine est aussi l'un des plus charmans interprètes, l'Allemagne avait vu se former le parti teutonique, issu des fantaisies réactionnaires qui suivirent l'explosion de 1813, et reconstitué après 1830, grace aux imprudences de Louis Boerne. Ce parti jaloux avait suscité un écrivain d'un fanatisme implacable, M. Wolfgang Menzel, esprit étroit et véhément, qui possède au plus haut degré le génie de la rancune et l'éloquence de la haine. C'est à M. Menzel que s'attaque Louis Boerne. *Menzel le mangeur de Français* (*Menzel der Franzosen fresser*), tel est le titre de ce vigoureux écrit que les Allemands appellent le testament de Louis Boerne; admirable testament, où les plus sages conseils sont donnés à l'Allemagne avec la hardiesse du vrai patriotisme. Assez d'historiens et de publicistes ont flatté les peuples germaniques et entretenu chez eux des sentimens de défiance et d'envie indignes d'une grande nation : Louis Boerne oppose aux sophistes une logique formidable. Non-seulement M. Menzel, mais tous ses aides-de-camp, M. le prince de Puckler-Muskau, M. de Raumer, sont victorieusement réfutés, tantôt avec cette ironie pénétrante dont il avait le secret, tantôt avec une vigueur, avec une sûreté de coups, avec une puissance magistrale qu'on ne lui soupçonnait pas. Entre les flatteries de M. Menzel et les rudes explications de Louis Boerne, les esprits sérieux de l'Allemagne n'ont pas hésité; ils ont compris de quel côté était l'amour du pays, de quel côté l'intelligence de son présent et de son avenir. Le parti teutonique a diminué de jour en jour, et le parti libéral s'est accru. Si les prétentions exclusives des teutomanes ont reparu à l'assemblée de Francfort, elles ont trouvé peu d'écho chez les esprits qui ne confondent plus le patrio-

dans une édition populaire. *Fragmens politiques et littéraires de Ludwig Boerne, précédés d'une note par M. de Cormenin.* Paris, 1842. Chez Pagnerre.

tisme avec la haine de la France. Quoi qu'il arrive enfin, les paroles de Louis Boerne ne seront pas perdues, ses conseils seront entendus tôt ou tard des intelligences les plus rebelles, et les *mangeurs de Français*, voués au ridicule par l'éloquent publiciste, ne se relèveront pas de cette défaite.

Celui qui écrivait de telles pages, celui qui réparait si magnifiquement ses erreurs, serait revenu tout-à-fait, on peut le croire, à la tâche pacifique et féconde qu'il n'aurait jamais dû abandonner. Ah! s'il avait pu voir tout ce qui a suivi, s'il avait pu assister aux conséquences et aux transformations du radicalisme, comme il se serait détourné avec dégoût! ou plutôt avec quelle impétuosité il aurait marché droit à l'ennemi! comme il aurait maudit les indignes héritiers de l'école hégélienne, lui qui déjà, il y a vingt ans, résistait au puissant Hegel! La mort ne lui a pas permis de faire ce travail sur lui-même. Tout bien pesé cependant, et tel qu'il se présente à la postérité dans sa vie et dans ses écrits, il est bien de ce grand parti constitutionnel, de cette noble société libérale qui se rattache à l'affranchissement de 89, et qui, malgré ses fautes et ses malheurs, réussira, nous l'espérons, à se constituer sur une base solide. La démagogie a prononcé, il y a douze ans, l'oraison funèbre de Louis Boerne; nous reprenons aujourd'hui le droit qu'elle usurpa. Écrivain et artiste, Louis Boerne occupe une place glorieuse dans la littérature de son pays; il a rajeuni le style, il a réveillé l'imagination, il a indiqué des routes nouvelles où les générations survenantes sont entrées avec éclat. Il a conquis enfin à l'art, à la poésie, à la philosophie, à tous les travaux de la pensée, la place qu'ils doivent tenir, non pas dans le silence des écoles, mais au sein même de la vie sociale. Publiciste, il a été l'infatigable adversaire des abus, le propagateur des idées de réforme, le vigilant gardien de l'opinion. Éprouvé long-temps au service de cette révolution continue qui est la force des sociétés et l'impérieuse condition de leur existence, s'il a abandonné son poste dans une heure de crise pour se jeter dans les entreprises coupables, il a effacé ses fautes par ses regrets, il les a réparées par ses écrits. Il aimait la France et l'Allemagne comme les deux patries de son ame : l'Allemagne et la France n'oublieront pas son nom.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

LES RÉCITS

DE

LA MUSE POPULAIRE.

LE SORCIER.

I.

Égaré dans quelque capricieuse excursion ou dans quelque chasse hardie, n'avez-vous jamais poussé un cri de joie en découvrant, derrière les aubépines, un de ces toits de chaume que brodent les saxifrages et que couronnent les touffes de bluets? Poussé par la fatigue et par la faim, ne vous êtes-vous jamais assis près du foyer fumeux pour rompre, dans le lait encore tiède, le pain du paysan? Si vous l'avez fait, le souvenir vous en est resté, et, malgré tous les raffinemens des tables opulentes, votre pensée s'est reportée sans doute plus d'une fois vers ce repas des bergers de Virgile : *Pressi copia lactis.* Ainsi en est-il de la tradition populaire. Au milieu de toutes les délicatesses de l'art, nous nous rappelons avec ravissement la vieille chanson écoutée en traversant la lande, ou le conte entendu au coin d'un feu de sarmens. C'est là aussi le lait et le pain noir de l'imagination villageoise; rien ne peut nous en faire oublier la rustique saveur. C'est qu'à part ses graces

naturelles, cette littérature sans nom d'auteur a en elle tous les renouvellemens et toutes les ondulations de la vie. Immuable dans son essence, elle change perpétuellement de contours, de voix, d'expression. On dirait une source féconde qui s'épand au loin en innombrables ruisseaux, prenant la couleur des lits qu'elle traverse, reflétant mille paysages, coulant tantôt à petites ondes, tantôt à pleines cascades. C'est toujours la même eau, ce n'est jamais le même spectacle.

Bien qu'il y ait de sérieuses différences entre la tradition rhythmée et la tradition parlée, autrement dit entre le chant et le récit, tous deux se rattachent évidemment à la même racine; ce sont comme les deux ailes de la muse populaire. On a attribué à la tradition parlée trois formes primitives : selon que dominait l'élément imaginaire, historique ou religieux, elle a été appelée conte, chronique, légende; mais sous ses trois formes, d'ailleurs souvent confondues, se révèle toujours une inspiration commune. Quelles que soient sa teinte ou ses broderies, la tradition a une tendance étrangère au sujet, au lieu, au temps, et, pour ainsi dire, humaine. Regardez bien, en effet, et vous reconnaîtrez derrière les mille fantaisies de son enveloppe les trois éternelles aspirations de notre existence terrestre : sortir des bornes du réel; — être heureux ici-bas; — vivre au-delà du monde visible. Le premier de ces instincts a créé les sorciers, les fées, les lutins, en un mot, tous les êtres surnaturels qui ont renversé les barrières entre le monde du fait et celui de la pensée. Du second sont nées les croyances aux trésors cachés, aux talismans, aux dons merveilleux. Le troisième a brisé les portes de la mort et rendu l'immortalité palpable en donnant une apparence aux ames disparues.

Voilà les véritables origines des contes populaires, celles dont vous retrouvez les traces jusque sous le wigwam de l'homme rouge : restent les détails particuliers dépendant des races, des religions ou des climats, les emprunts faits de peuple à peuple, les transmissions de fables et les mélanges d'inventions.

En France surtout, les exemples de ces mélanges sont nombreux. Là, en effet, l'harmonie ne provient point de l'uniformité, mais de l'association. La nation entière compose comme un immense orchestre où chacun fait entendre un son différent. Regardez aux quatre aires du vent, vous trouverez partout une origine particulière, une histoire différente. Au midi, ce sont des colonies grecques, des restes de municipes romains, des campagnes auxquelles l'Espagne a envoyé, par-dessus les Pyrénées, quelques souffles de sa poésie mauresque; au nord et à l'orient, c'est la barbarie qui, après avoir labouré les populations avec l'épée, y a semé, comme dans une terre ouverte, ses sombres instincts amollis par les inspirations de la Germanie; à l'occident enfin, c'est la muse scandinave qui arrive sur la voile bleue de ses *drakars*, et qui

marie sa voix à celle du génie celtique. Que pouvait devenir la tradition parmi tant d'élémens variés, sinon une sorte de compromis entre toutes les croyances? Fleurs du nord, de l'ouest ou du midi, tout fut mêlé pour cette poétique couronne, à laquelle le christianisme joignit ses fleurs mystiques et ses rameaux bénis. Tout le monde se mit à l'œuvre pour la composer, mais surtout les moines, les clercs, les trouvères et les troubadours. Les moines n'eurent qu'un thème : l'histoire de leurs propres couvens ou de leurs saints, qu'ils embellirent de toutes les merveilles que purent leur fournir l'imagination et la lecture. Leur zèle se trouvait admirablement secondé par l'ignorance. Celle-ci était poussée à un tel point, que l'auteur de la vie de saint Bavon citait *le latin comme la langue parlée à Athènes sous le règne de Pisistrate*, et prenait Tytire, le berger de Virgile, pour un écrivain romain. Un autre légendaire racontait sérieusement qu'*au temps de saint Grégoire, Rome était peuplée de Sarrasins qui adoraient plusieurs idoles, parmi lesquelles se trouvait Vénus*. Ce fut avec cette liberté d'érudition que furent composés la plupart des pieux récits que des conteurs aux gages de l'église répétaient à la foule les jours de fête, et qui, transfigurés et confondus par la transmission orale, ont formé à la longue les traditions populaires qui se racontent encore aujourd'hui autour de la bûche de Noël.

Parmi toutes ces légendes, destinées à être lues comme l'indique leur nom (*legenda*), celles relatives à la Vierge se firent surtout remarquer par l'audace de leur naïveté. Au XIIIe siècle, la dévotion à la mère du Christ devint une frénétique adoration. La passion pour la femme semblait réchauffer le respect pour la sainte. Jamais *la folie de la croix* n'avait égalé *la folie de Marie*. On déclara publiquement que le pécheur qui reniait Dieu sans renier la Vierge *était sauvé*. Les légendes ne reculèrent devant aucune fable pour propager cette foi enthousiaste : elles racontèrent d'abord la guérison d'un moine italien attaqué de la lèpre, et que la Vierge avait guéri *en lui faisant boire de son lait* (1), puis l'histoire d'un chevalier malheureux en amour qui avait invoqué l'aide de Marie. Celle-ci était apparue en personne, et lui avait demandé s'il ne la trouvait pas aussi belle que sa dame. — Mille fois davantage! s'était écrié le chevalier. — Alors vous l'oublierez près de moi, avait repris la mère du Sauveur, et, le touchant de sa main, *elle l'avait enlevé dans le paradis*.

A la vérité, les légendes n'étaient point toujours aussi hasardées; beaucoup se contentaient de redire les miracles mille fois redits ou d'exalter les mérites particulièrement nécessaires à la vie monastique. Dans ce dernier cas, elles n'avaient d'autre but que d'aider à la disci-

(1) Il existe encore à Palerme un groupe sculpté qui rappelle ce fait.

pline et d'assurer l'obéissance au prieur : c'étaient des règlemens contresignés par des miracles. Ainsi, par exemple, lorsque Guillaume-le-Conquérant rétablit le monastère de Jumiéges, le premier abbé, Théodoric, *qui avait une belle écriture,* voulut occuper tous ses religieux à faire des copies, et, comme ceux-ci s'y prêtaient avec peine, il leur raconta qu'un moine dissolu, mais excellent scribe, était mort et allait être condamné à l'enfer, lorsque son ange gardien se rappela un volume sur la loi divine qu'il avait autrefois copié. Il courut aussitôt le chercher, et comme, à chaque péché rappelé par le diable, il présentait, pour le racheter, un des beaux fleurons du volume, il se trouva, tout compte fait, qu'il y avait plus de lettres que de péchés, si bien que le mort fut admis à l'une des meilleures places du paradis.

Vers la même époque où des moines popularisaient ainsi, dans de merveilleuses histoires, quelques grands principes et beaucoup de folles croyances, d'autres écrivains, religieux ou clercs, faisaient assaut d'érudition et d'imaginative dans la rédaction des chroniques nationales. Jaloux de les enrichir, ils y introduisaient les principales anecdotes des historiens païens, agréablement rajeunies par l'intervention de la Vierge, des saints, de la Trinité, et surtout du diable, cet acteur obligé de toute narration orthodoxe. Rien de plus divertissant que leurs biographies, dans lesquelles les noms historiques ne sont que des clous d'or auxquels le conteur suspend tous ses souvenirs et tous ses caprices. Tantôt c'est Guillaume-le-Roux, dont la mort est annoncée à saint Anselme par un ange *bien vêtu,* tantôt un duc d'Aquitaine qui épouse le diable à son insu, et en obtient toute une lignée dont sort plus tard la fameuse Éléonore. Ici, Du Guesclin est soupçonné d'avoir pour femme une sorcière; là, Pierre de Béarn, qui a tué un ours-fée, tombe dans une manie furieuse dont il finit par mourir. Nous ne disons rien des visions, des talismans, des pactes mystérieux, enjolivemens obligés de ces récits qui semblent moins conduire à l'histoire que continuer les épopées chevaleresques. Celles-ci, d'origine plus ancienne, avaient pour elles l'avantage de l'étendue et de la variété. Composées comme le furent, selon quelques savans, les poèmes d'Homère, au moyen de chants antérieurs remaniés et réunis, elles avaient habituellement pour thème favori Alexandre, Charlemagne ou Arthur, trinité héroïque qui résumait l'esprit antique, l'esprit frank et l'esprit celtique. Ce fut seulement plus tard que de nouveaux héros apparurent, et que l'on songea à rimer des chroniques relativement plus modernes. *Le Rou* de Robert Wace en fut un exemple. Du reste, la poésie chevaleresque penchait vers son déclin; on était loin déjà du cycle de la Table ronde. La critique théologique et la fausse science succédaient à la tradition populaire. Les épopées, uniquement consacrées aux faits guerriers et romanesques, étaient remplacées par les romans du *Renard* ou de *la*

Rose. Guillaume de Normandie écrivait un *Bestiaire* ou poème sur les bêtes; Guillaume Osmont, un *Volucraire* et un *Lapidaire*, œuvres factices destinées aux seuls docteurs du temps.

Outre les fragmens des poèmes chevaleresques conservés dans la mémoire du peuple, les trouvères et les troubadours y avaient laissé le souvenir de leurs sirventes ingénieuses et de leurs fabliaux satiriques. Cette littérature légère, sensuelle, ironique, correspondait à tout un ordre d'instincts; c'était une forme dont le moule se trouvait dans des milliers d'esprits, une langue qui avait pour ainsi dire son peuple; elle devait donc facilement s'étendre et persister. La brièveté des récits ajoutait encore à leurs chances de conservation. La noblesse avait été d'abord la seule à recevoir ces muses folâtres et aventurières; mais, chassées plus tard des châteaux, elles vinrent demander asile aux chaumières. Là, leurs riches costumes tombèrent bientôt en lambeaux, et chacun de leurs hôtes dut les vêtir selon son goût ou sa pauvreté; cependant la grace première persista, et l'œil attentif continua à reconnaître dans la muse paysanne la *gente fille* des troubadours.

C'est surtout dans le midi qu'on peut encore la retrouver aujourd'hui, non plus élégante, fine et fleurie comme autrefois, mais à peine moins vive et toujours aussi railleuse. Là, en effet, la joie est dans l'air; le soleil brille, la terre fleurit, le froid et les ténèbres du nord sont inconnus. Le plus pauvre a pour invisible vêtement la chaleur, la lumière et les parfums. Races heureuses, qui ont fait du travail un prétexte de danses ou de chants, et qui connaissent encore la moquerie sans fiel, cette innocente épine de la gaieté! Habitués à vivre sous le ciel qui les couvre comme une tente de soie, c'est à peine s'ils s'approchent de l'âtre pendant quelques semaines d'un hiver printanier. Noël est pour eux le signal de cette courte retraite; c'est la prise de possession des réunions de voisins, des soupers de famille et des vieux contes. Les méridionaux en ont fait, comme de toute chose, l'occasion d'une fête qu'ils appellent *calène*. La veille de Noël, quand tous les invités sont réunis, le grand-père prend par la main le plus jeune enfant du logis et le conduit jusqu'à la porte, où se trouve une bûche d'olivier. L'enfant fait trois libations de vin sur le *calignaou* (c'est le nom que l'on donne à la bûche), et répète tout haut :

Aleyre! Diou nous aleyre!
Cacho fué ven, tout ben ven;
Dieu nous fagué la graci de veire
    L'an queu ven;
Se sian pas maï, que si gueu pas men (1).

(1) Joie! Dieu nous donne joie! — Le feu caché vient, tout bien vient. — Que Dieu nous fasse la grace de voir — L'an qui arrive; — Si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins.

Le verre consacré par les libations passe ensuite à la ronde; la bûche est portée au foyer; la famille fait cercle autour de l'âtre, et le conteur commence. C'est le plus souvent quelque vieillard qui a autrefois conduit la danse dans les *roumeirages*, figuré aux processions de la Fête-Dieu comme *roy de l'eysado* ou *de la badache* (roi de la pioche ou de la hache), et qui, sorti des gloires mondaines, transmet aux petits-fils les riantes traditions des vieux conteurs, remaniées par le caprice populaire.

On le voit, à côté des moines, des clercs, des trouvères et des troubadours, le peuple a aussi ses auteurs. Représentans des goûts de la foule, ils se sont généralement moins occupés d'inventer eux-mêmes que de choisir pour elle parmi les œuvres des inventeurs plus lettrés. Ils ont approprié ce choix à ses lumières, en y joignant des détails qui localisaient les récits et leur donnaient un intérêt de voisinage. Aussi peut-on les regarder, non comme les créateurs de la tradition, mais comme ceux qui l'ont vulgarisée. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, c'est à eux, sans aucun doute, que l'on doit ces mille versions de l'histoire du géant Gargantua, dont chaque province revendique le souvenir, en montrant un monticule sur lequel il s'asseyait, une pierre levée qui lui servait de quille, un étang où il se lavait les pieds; c'est grace à leurs variations sur ce même thème primitif que tous les ponts d'une construction ancienne et hardie sont devenus l'ouvrage de Satan, dupé par quelque saint du pays; eux seuls, enfin, ont pu trouver, dans la configuration d'un arbre ou d'une roche, dans une devise mal expliquée, dans un calembour emprunté à leur patois, l'occasion d'une fable inédite ou arrangée. Cette dernière méthode leur est surtout familière. C'est elle qui a fait du pommier de Fatouville, près du Havre, un vieux pilote accoutumé à garder autrefois les bateliers au haut du promontoire; elle encore qui, d'après le cri de guerre de la famille d'Argouges : *A la fé* (à la foi), a supposé le mariage d'un des seigneurs de cette famille avec une fée; elle toujours qui, jouant sur la signification du mot *pirou* (1) en langage poitevin, a trouvé que les nobles châtelaines qui portaient autrefois ce nom avaient été changées en *oies sauvages*. Les traditions de ce genre sont d'autant plus nombreuses, que, rattachées à un objet ou à un nom, elles leur empruntent une sorte d'authenticité qui les recommande et un secours mnémotechnique qui les perpétue. Quant aux détails, chaque vulgarisateur les modifie à son gré, et cette liberté est un des plus vifs attraits offerts à l'imagination populaire. Maîtresse d'un palais de fées, celle-ci le rapetisse ou l'agrandit selon son inspiration, le meuble et s'y loge à son gré. C'est une porte ouverte à tous les instincts littéraires

(1) En patois poitevin, *pirou* ou *piroa* signifie *oie*.

des illettrés. Au lieu de refaire, comme nos rhétoriciens, une tragédie de Racine, ils refont une tradition locale, et, plus heureux que l'auteur imprimé, ils n'ont point à craindre le jugement de ces hommes de goût, toujours empressés de faire les autres petits, dans l'espoir qu'ils en paraîtront plus grands.

Cependant, il faut le reconnaître, ce travail poétique sur le fond commun des traditions nationales se trouve déjà arrêté dans beaucoup d'endroits et s'est ralenti partout. La cause n'en est point seulement, comme on l'a dit, dans l'attiédissement des croyances et dans les victoires journalières de la logique sur l'imagination; elle est aussi dans la grandeur émouvante des événemens contemporains, dans la part que chacun a dû y prendre, en joie ou en douleur. La population de nos campagnes, si long-temps gardienne des récits du passé, les a, malgré elle, oubliés au milieu des épreuves de la république et des gloires de l'empire. Emportée par l'élan prodigieux de la France, elle a parcouru l'Europe avec nos aigles, combattu les bleus dans nos landes, ou subi pendant de longues années la captivité des pontons anglais.

La grande révolution, en appelant la nation entière au secours de la patrie, a mêlé le peuple à l'histoire; en permettant un rôle à chaque homme, elle lui a donné une vie individuelle dans la vie générale, une scène particulière dans l'ensemble du drame. De là cette variété et cette abondance de souvenirs laissés par le siècle aux plus humbles contemporains. Autrefois, le paysan, attaché à la glèbe et ignorant ce qui se passait au-delà de son clocher, vous racontait ce qui avait été raconté à son père : le roman et la chronique n'existaient pour lui que dans la tradition; aujourd'hui tous deux ont passé dans la vie réelle. Si vous l'interrogez, il ne saura plus peut-être la légende de la paroisse, le conte du foyer; mais il pourra vous dire quel soleil éclairait la grande fédération, ce qu'a dit Napoléon en montrant les pyramides, ou comment s'est englouti *le Vengeur*.

C'est donc maintenant, et non plus tard, qu'il faut recueillir ces souvenirs du passé, si l'on ne veut point attendre qu'ils s'oublient et laissent dans nos documens historiques un vide impossible à remplir. Pour sentir l'importance d'un pareil travail, il suffit de le supposer accompli sur une autre période de l'histoire, sur l'antiquité, par exemple. Que l'on se figure l'intérêt d'un recueil qui comprendrait les légendes religieuses de la société antique, les chroniques de ses camps, les contes de ses ports, de ses tavernes et de ses places publiques! Eh bien! ce qui nous manque pour l'antiquité, il faut que nous l'ayons au moins pour notre histoire moderne. Malheureusement cette recherche présente des difficultés sérieuses. Pour recueillir les contes populaires, il ne suffit pas de veiller au foyer des fermes, d'interroger les anciens du village; il faut surtout vaincre les défiances des paysans, toujours

prêts à soupçonner l'ironie sous votre curiosité. Les traditions sont de pauvres orphelines adoptées par le peuple, et qu'il aime d'une tendresse ombrageuse. Quand vous demandez à les voir, il a toujours peur d'en rougir. Aussi faut-il apprivoiser les conteurs comme on apprivoise tous les pères, en caressant leurs enfans. Sûrs enfin de votre bonne volonté, ils s'enhardissent. Seulement, arrivé là, résignez-vous à entendre avec patience ce que vous avez déjà entendu cent fois, à subir l'incohérence des récits sans en demander jamais l'explication (le conteur qu'on interroge se trouble et devient muet), à accepter enfin sans objection tout ce qui vous est offert. C'est le repas du charbonnier; on ne sert la bouteille des *meilleures occasions* qu'à celui qui a commencé par boire bravement la piquette et manger sans grimace le pain noir. Il n'est qu'un moyen d'arriver à cette résignation; c'est la passion de son œuvre : elle seule peut nous donner la continuité infatigable qui tend l'esprit comme un filet dans tous les courans. La première condition pour trouver une chose est de la chercher partout et d'y rapporter tout le reste. Préoccupé d'un but unique, on arrive alors à la lucidité de ces botanistes qui distinguent sur-le-champ, au milieu des bois, la plante attendue. Comme eux, on reconnaît l'objet de sa recherche entre mille autres, on le trie du premier coup d'œil, et là même où l'objet n'est pas, on devine des indices de son approche.

C'est surtout dans les campagnes que nous avons essayé de retrouver la tradition populaire. Là, l'isolement des familles, leur vie sédentaire, l'absence d'événemens capables de varier l'entretien, le manque de lecture, doivent nécessairement maintenir l'habitude des récits. La part prise par le paysan à nos dernières révolutions a amené l'histoire au foyer des fermes, mais sans en chasser complétement la fantaisie. Celle-ci paraît seulement près de quitter les vieux domaines des fées, des enchanteurs et des revenans, pour entrer dans la chronique contemporaine. Les épisodes de la république et de l'empire commencent à passer du réel au fantastique. Ainsi de vieux soldats de la retraite de Russie vous raconteront que, le troisième jour de l'incendie de Moscou, la flamme qui dévorait le Kremlin prit tout à coup l'apparence d'un aigle qui grandit d'abord jusqu'aux cieux, *jeta un cri,* puis retomba en nuages de cendre et de fumée. Un des matelots miraculeusement sauvés lors du naufrage du *Vengeur* nous a affirmé qu'au moment où le vaisseau *commençait à descendre,* on vit paraître près du mât d'artimon une femme qui riait en agitant le drapeau tricolore. Il ajoutait que *son matelot* la lui montra, mais qu'il ne l'aperçut point *pour son bonheur,* car *cette femme était la Mort,* et tous ceux qui l'avaient vue périrent dans les flots.

La sérieuse difficulté est donc de trouver les derniers dépositaires des

traditions anciennes. Il y a là une étude à faire sur le pays et sur les hommes. En général, la première condition pour devenir conteur populaire est d'exercer un métier qui laisse de la liberté à l'intelligence, et que l'on appelle poétiquement, dans certaines provinces, *métier de loisir*. Tels sont ceux des blatiers, là où l'usage du four banal a été conservé; des propriétaires de fontaines, quand l'eau s'achète; des meuniers, chez lesquels il faut apporter le grain et aller reprendre la mouture; des gardiens de lavoirs dans les lieux où ne coule pas de ruisseau commun; de tous ceux enfin chez qui se réunissent forcément, chaque jour, les femmes et les jeunes filles. Là circulent surtout les chants d'amour, les anecdotes malignes et les pratiques superstitieuses. Vous y apprendrez l'incantation qui *montre en rêve celui qu'on doit épouser*, les facéties de Roquelaure, ce Diogène populaire des temps modernes, et les chansons de *Marie Anson*, de *la Jolie fille de la garde*, du *Rossignol des bois*, ou de *l'Orpheline de Lannion*. Viennent ensuite les muletiers, les messagers de village, les mendians, grands chanteurs de ballades et grands conteurs de chroniques ou de légendes. Toujours en chemin, ils connaissent les carrefours mal famés, ils savent l'histoire de la plus petite chapelle; ils vous montreront, sur la lisière des bois, les cercles mystérieux où l'herbe flétrie dénonce la danse nocturne des *fades;* ils ont appris à reconnaître les pierres qui se soulèvent aux *grandes nuits* et laissent visibles les trésors du *maître bouc*. La plupart même appuieront de leurs témoignages la réalité de la tradition. Surpris par l'obscurité au sortir de quelque joyeuse rencontre d'amis et forcés de traverser une bruyère que *Dieu a oublié de mettre sous la protection d'un saint*, ou une gorge de montagne bordée de croix de meurtres, ils auront vu de leurs yeux l'esprit qui les hante, ils vous diront sa taille, sa forme, jusqu'à sa couleur; pour peu que vous doutiez, ils se rappelleront qu'ils lui ont parlé.

Quant aux conteurs de fabliaux, ils forment une espèce à part. Ce sont, d'ordinaire, de ci-devant bons compagnons forcés, par l'âge ou les infirmités, de transporter la joyeuseté d'action dans la joyeuseté de paroles, sorte de Scarrons champêtres qui, ne pouvant plus rien faire, se permettent de tout dire. Les tailleurs ambulans, les ménétriers, les *rhabilleurs*, les courtiers de vente, fournissent un certain nombre de ces *jongleurs*, comme on les nomme encore dans quelques cantons du midi: les plus renommés se recrutent parmi les sacristains ou les sonneurs de cloches. C'est là que se trouvent encore les vrais disciples de Rabelais, les seuls qui sachent se damner avec sécurité. Tous les autres se livrent au péché comme à une révolte; eux seuls s'y embarquent doucement comme sur un bateau de passage. Évidemment ils connaissent à fond les sentiers du salut; ils ont appris tous les détours que l'on peut se per-

mettre en chemin et ne craignent point que saint Pierre leur ferme un jour la porte du paradis; on sent, en un mot, qu'ils ont *des intelligences dans la maison.*

Mais le véritable roi des conteurs, celui qui domine et efface tout le reste dans son ombre, c'est le berger. Le berger ne vit point de la vie des autres hommes; exilé dans les friches avec son chien et son troupeau, il y a pour compagnes deux fées invisibles, mais toutes-puissantes, la Méditation et la Solitude. Il s'enveloppe dans sa cape frangée par le vent, déteinte par la pluie; il s'asseoit à l'abri d'une roche ou d'une touffe de genévriers, et il reste là des heures, des jours, des semaines, les regards plongés dans l'espace, suivant les nuages qui s'enfuient et voyant se lever et mourir les étoiles. Semblable au naufragé perdu sur les immensités de l'océan, il demeure enseveli dans l'infini de la création. S'il revient parmi les hommes, c'est en passant. Sa véritable patrie est dans les clairières isolées ou sur les brandes solitaires. Là, tout est peuplé de ses visions, et, vivant plus long-temps avec elles qu'avec les réalités, il finit par ne plus distinguer les unes des autres. Enfermé le soir dans sa maison roulante, il écoute les mille rumeurs de la solitude, et toutes prennent pour lui un langage. Il distingue, dans les rafales du vent, des appels lointains; il reconnaît le chuchotement des fées dans le murmure des sources; les cris des oiseaux voyageurs qui traversent les ténèbres sont pour lui la voix des maudits accomplissant quelque chasse d'épreuve, et le hurlement des loups que la faim promène à la lisière des bois lui semble prendre, par instans, un accent humain qui fait tressaillir sa chair. Étrange existence, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un rêve dans lequel les sens même, à force de finesse, deviennent les complices de l'imagination! Et là ne s'arrête point le vertige : après avoir regardé autour de lui, le berger regarde en lui-même; le mystère qu'il a cru deviner au dehors, il lui semble le retrouver dans son propre sein; son ame devient comme un second monde fantastique relié au merveilleux extérieur avec lequel il se figure correspondre, jusqu'à ce que le hasard d'une coïncidence lui fasse croire à une autorité surnaturelle et transforme le rêveur en sorcier. Que de fois, aux jours de liberté de notre jeunesse, nous nous sommes oublié à écouter ces conteurs solitaires, assis sur le chaume d'un sillon, devant un feu de broussailles où la châtaigne des taillis cuisait sous la cendre! combien de veillées d'automne ainsi prolongées jusqu'à la mi-nuit au carrefour des bruyères! C'est là que nous apprenions les vieux contes du village et les chroniques de la contrée; car, du cap Saint-Mathien au Jura et des Flandres aux Pyrénées, le berger est resté le dernier fidèle de cette religion du passé. Éteinte ailleurs, elle survit, grace à sa persistance dans les montagnes, les friches et les bruyères. C'est lui qui a conservé sur les dunes normandes le

souvenir du *Moine de Saire;* dans les plaines de la Beauce, le conte de *la Cruche vivante;* au fond des bruyères de la Sologne, la fable du *Loup Guillaume;* le long des coteaux brûlés de la Provence ou du Languedoc, la chronique du *Mariage du diable,* et sur le penchant des Vosges l'histoire de *Maître Jean.*

II. — UN ANTIQUAIRE BAS-NORMAND.

Le charme que prennent les faits et les idées dans les lointaines perspectives du passé est un phénomène connu de tout le monde, mais qui, pour quelques hommes, va jusqu'à la fascination. Attirés, non vers un résultat particulier de la société antique, mais vers l'antiquité elle-même, ils aiment ce qui a été, comme d'autres ce qui sera. Pour les uns et pour les autres, en effet, c'est la même aspiration passionnée vers l'idéal : regretter le passé ou appeler l'avenir, n'est-ce point toujours protester contre le présent? Toutefois l'ardeur de ceux pour qui la rouille des âges est un aimant a quelque chose de plus patient et de plus tenace. Semblables à ce vieux garde-chasse qui, promenant les voyageurs à travers les débris du château de Woodstock, leur explique les salles détruites, leur vante les tapisseries absentes et se découvre au nom des illustres maîtres depuis long-temps réduits en poussière, ils se font les pieux gardiens des siècles écoulés et mettent toute leur joie à en retrouver les traces. Ne leur demandez ni ce qui se passe aujourd'hui ni ce qui se prépare pour demain; mais interrogez-les sur les croyances, les proverbes ou les contes des ancêtres: chaque pierre moussue dressée aux bords du chemin sera pour eux l'occasion d'une histoire, chaque vieux refrain chanté dans les pâtures réveillera un souvenir; archivistes de la tradition vivante, ils vous feront parcourir le recueil de cette poésie populaire dont ils ont su recomposer, feuille à feuille, un curieux exemplaire.

Voyageant, il y a peu d'années, à travers la Normandie, j'avais pu, grace à une heureuse recommandation, lier connaissance avec un de ces hommes précieux. C'était un ancien soldat de l'empire, établi comme percepteur dans une bourgade du Cotentin. Bien qu'il n'eût jamais dépassé le grade de maréchal-des-logis, la flatterie communale lui avait décerné le grade de *capitaine,* qu'il avait d'abord accepté par distraction, puis subi par bonhomie. — Ils ont trouvé que cela faisait honneur à la paroisse! me disait-il naïvement. En réalité, le titre imaginaire avait insensiblement absorbé le nom propre, et le percepteur avait fini par ne plus s'appeler que *capitaine.* Du reste, l'homme justifiait le grade, et la fiction semblait plus vraisemblable que la réalité.

La carrière militaire de notre percepteur avait commencé dans les rangs de ces héroïques soldats de la république, dont Napoléon sut

faire, plus tard, de si hardis ouvriers en royauté. Il avait joué avec eux toutes les grandes scènes du drame de l'empire; mais c'était un homme de la même famille que notre Corret de La Tour-d'Auvergne et que Paul-Louis Courier : là où les autres gagnaient un bâton de maréchal, il avait, lui, grand'peine à obtenir une paire de souliers. Aussi vit-il tous ses anciens camarades devenir grands et célèbres, tandis qu'il continuait à manger son pain de munition à la fumée de leur gloire. Il avait été sergent avec Bernadotte et compagnon de chambrée de Murat; mais, ainsi qu'il le disait souvent, la guerre est un placement à fonds perdus que chacun grossit de ses efforts, de ses fatigues, de son sang, et dont les plus heureux touchent seuls le revenu.

Notre maréchal-des-logis se résigna sans peine à n'y rien prétendre; sa vie avait un autre but. Pour lui, la guerre n'était qu'un pèlerinage à travers les antiquités de l'Europe. Si l'on s'égorgeait un peu en chemin, cela pouvait passer pour un simple incident de voyage, comme l'ondée de pluie ou le coup de soleil; cela n'empêchait pas de voir, d'entendre, de comparer surtout; car le souvenir de son coin de Normandie poursuivait le capitaine. Il y rattachait chacune de ses découvertes par l'opposition ou par la ressemblance : son canton était pour lui ce qu'est le petit peuple juif dans l'*Histoire universelle* de Bossuet, le centre même du monde. Il avait conquis l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, au seul point de vue du Cotentin. Partout il avait fouillé les bibliothèques, visité les monumens historiques, recueilli les traditions. Il en était résulté une érudition très étendue ramenée à un cercle très restreint, et puisant son originalité dans cette opposition même. De plus, ballotté entre sa passion rétrospective et son bon sens contemporain, le capitaine s'efforçait de défendre les crédulités du passé sans pouvoir les partager; il appelait toute son érudition au secours de l'ignorance et insurgeait perpétuellement la fantaisie contre sa propre raison. De là des contradictions d'autant plus plaisantes, que, comme tous les gens inconséquens, il prétendait au monopole de la logique : la logique, à ses yeux, était ce qu'il voulait démontrer.

Nous avions parcouru ensemble une partie de la péninsule qui va de Carentan au cap La Hogue. Après avoir suivi quelque temps les méandres de la Dive et traversé ses riches herbages encadrés de haies vives, nous avions gagné Montebourg, nous dirigeant, au nord, vers Quinéville, où je voulais voir la ruine connue sous le nom de *Grande-Cheminée*. Lorsque nous atteignîmes la hauteur que couronne le village, mon guide me montra une petite butte de gazon d'où le regard s'étendait jusqu'à La Hogue et Falihou. C'était là que le roi Jacques II avait vu, en 1692, quarante-quatre navires français, commandés par Tourville, combattre un jour entier quatre-vingt-huit vaisseaux ennemis, et, vaincus enfin, non par le nombre, mais par l'inconstance

du vent, couvrir la plage de leurs épaves enflammées. Le *capitaine*, animé par ce souvenir glorieux, commençait déjà l'histoire maritime des Normands, et me prouvait que l'Amérique avait été découverte, avant Christophe Colomb, par des matelots du Cotentin, embarqués sur un navire dieppois, lorsqu'un jeune paysan l'accosta en le saluant.

— Eh! c'est Étienne Ferret! s'écria-t-il; bonjour, Ferret. Que diable viens-tu faire à Quinéville?

— Pardon, excuse, répliqua le jeune gars, c'est pas que j'y vienne, mais j'y demeure.

— Ah! Au fait, je me souviens maintenant, reprit mon conducteur, le curé m'a parlé de toi; tu es garçon de charrue au *Chêne-Vert*, et il paraît que tu épouses la petite *pastoure* de la ferme?

— Oui, ils disent ça dans le pays, répliqua Ferret avec un demi-sourire.

— Je ne t'avais pas revu depuis notre rencontre à Caumont, fit observer le *capitaine;* pourquoi donc as-tu quitté ton ancien maître?

— C'est pas moi, dit Étienne, c'est bien plutôt lui qui m'a quitté.

— Il est donc mort?

— Pas tout-à-fait, mais autant vaut. C'était, comme on dit dans notre paroisse, un pauvre homme de la noblesse à Martin Firou : *Va te coucher, tu souperas demain.* Quand il avait pris la ferme des *Motteux*, il n'avait la bourse pleine que de bonne volonté : c'est pas assez pour graisser la terre et payer les gages. Aussi, un beau jour, les gens de justice sont arrivés avec du timbré, ils vous ont mis la main sur tout, et il a fallu passer le *haisset*. J'ai été dans la banqueroute pour trois écus.

— Tu supposeras que tu les as bus en *maître cidre;* mais que sont devenus les pauvres gens des *Motteux?*

— Le *capitaine* devine bien qu'ils n'avaient pas à choisir. Ils devaient beaucoup dans le pays, sans compter mes trois écus; aussi le ci-devant fermier et ses fils ont coupé dans le taillis des branches de *fesse-larron* en guise de monture, et ils sont tous partis pour *Milsipipi*.

Ce dernier mot me fit redresser la tête.

— Vous ne comprenez pas? dit le percepteur en riant; dans le patois du Bessin, *partir pour Milsipipi*, c'est aller chercher fortune au loin. Encore une réminiscence de nos expéditions maritimes. Ce sont les Normands qui, après avoir peuplé le Canada, ont établi les premières colonies à l'embouchure du *père des eaux*. La tradition orale a conservé le souvenir du fait en estropiant le mot. Il y aurait tout un travail à entreprendre sur les expressions usuelles; le langage du peuple contient une partie de ses archives historiques.

— Malheureusement nous ne savons plus y lire, répliquai-je; on a retenu le sens, on a oublié l'origine.

— C'est à nous de la retrouver, en suivant à la piste toutes les traces que les siècles ont laissées dans la tradition populaire, dit le *capitaine;* mais les savans méprisent la tradition à cause des erreurs dont elle est enveloppée : c'est toujours la fable de la jeune guenon rejetant la noix verte qu'elle n'a point su éplucher :

> Les noix ont fort bon goût, mais il faut les ouvrir.

Au lieu d'interroger les réminiscences confiées à la mémoire, qui, si elles ne rendent pas exactement les faits, en transmettent au moins le mouvement, on cherche l'histoire dans les procès-verbaux, comme on chercherait une prairie dans la botte de foin qui y a été coupée; on trouve la vie trop complexe, trop mouvante, et, pour plus de commodité, on étudie la mort. Tous les historiens du duché de Normandie, par exemple, ont voulu étudier les actes et les chartes qui faisaient connaître les circonstances de la conquête anglaise; aucun n'a cherché le caractère intime du conquérant dans ce que le peuple raconte du *vieux Guillemot.*

Le paysan, qui marchait à quelques pas devant nous, se retourna brusquement à ce mot.

— Voyez-vous comme ils reconnaissent le nom de leur gros duc? continua le percepteur en souriant; *Guillemot* est chez nous ce qu'est le roi René chez nos voisins d'Anjou : l'*omnis homo* de la chronique populaire.

Et il se mit à chantonner :

> Quand est arrivé sur la place,
> Le gros roi Guill'mot attendoit,
> Tout près d' s'en aller à la chasse,
> Son noir genet qu'on habilloit.

— Tu sais ce que c'est que cette chanson-là, hein, Ferret?

— C'est la complainte de *la Croix pleureuse....*

— Où l'on raconte la fureur de *Guillemot* contre la duchesse Mathilde, qui avait eu l'imprudence de lui demander l'établissement d'un impôt sur les bâtards.

> Au g'net par trois nœuds il l'attache
> Et ses mains par trois nœuds aussi;
> Partout où avec elle il passe,
> Les mouch's vont pour boire après lui.
>
> — Sir'! que Dieu jamais ne vous l' rende,
> Un jour grand dépit vous aurez
> D'avoir traîné par la grand' brande
> L' joli corps qui tant vous aimoit.

Sir'! c'est pitié qu'à la malheure
Ai rougi l'gazon du chemin
Avec mon pauvre sang qui pleure
D' couler sans vous servir à rien.

— J'ai chanté ça bien des fois dans les friches quand je gardais le bétail, dit Ferret; mais que le capitaine m'excuse, j'avais mal compris tout à l'heure. Quand il a nommé le *vieux Guillemot,* j'ai cru qu'il parlait du sorcier du *Petit-Haule.*

— Parbleu! tu as raison, s'écria-t-il; nous devons être dans son voisinage.

— Sa maison est sur notre route.

— C'est un drôle que je connais de vieille date, continua le *capitaine* en se tournant vers moi. Il a autrefois habité près de Formigny, et je sais sur son compte certaines histoires... Mais ici on a une confiance aveugle dans sa science; on prétend qu'il réunit en lui tous les pouvoirs du *grand carrefour* : c'est le nom que l'on donne à la magie noire.

— Sans compter, dit Ferret, qu'il possède, soit disant, le cordeau merveilleux avec quoi on fait passer le blé d'un champ dans un autre champ, et le lait d'une vache à la vache voisine.

— N'a-t-il pas également le mauvais œil qui donne la fièvre? demandai-je.

— Et les bonnes paroles qui la guérissent, répliqua le paysan. L'an passé, il a si bien charmé un homme de Trevières qui sentait déjà le dernier froid dans ses cheveux, qu'il a renvoyé sa maladie à un buisson, et que le buisson en est mort.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Oui, oui, cela paraît ridicule, dit le *capitaine* en hochant la tête, et cependant, chez tous les peuples et à toutes les époques, on a reconnu l'existence des sorciers. Les Grecs et les Romains y croyaient. Tibulle parle d'une magicienne qui, par ses chants, attirait les moissons d'un autre domaine: *Cantus vicinis fruges traducit ab agris.* L'Évangile de Nicomède nous apprend que Jésus-Christ se livrait, dans son enfance, à des opérations magiques en modelant avec de la terre de potier des *oiseaux qu'il animait.* Innocent VIII dit textuellement dans un de ses édits pontificaux: « Nous avons appris qu'un grand nombre de personnes des deux sexes ont l'audace d'entrer en commerce intime avec le diable, et par leurs sorcelleries frappent également les hommes, les bêtes, les moissons des champs, les raisins des vignobles, les fruits des arbres et les herbes des pâturages. » A Port-Royal, on avait les mêmes opinions. Marguerite Périer, nièce de Pascal, raconte, dans ses mémoires, qu'une sorcière jeta un sort sur son oncle lorsqu'il était enfant, et faillit le faire périr. Aujourd'hui tout cela nous paraît ridicule; mais nous avons ri également de la seconde vue des prophètes, récemment expliquée

par le magnétisme, et des alchimistes qui faisaient de l'or, quand nos savans sont sur le point de faire du diamant. Les croyances des vieux âges finissent toujours par se justifier. Les prétendues erreurs du passé ne sont le plus souvent que les ignorances du présent; nos progrès témoignent seulement de nos oublis; quand nous croyons découvrir une Amérique, il se trouve toujours que nos ancêtres l'avaient peuplée mille ans auparavant.

Ainsi retombé dans sa thèse favorite, le percepteur continua à entasser les citations et les argumens pour me prouver que les anciens avaient tout connu, tout approfondi, et que rire de leur crédulité, c'était, presque toujours, jouer le rôle de cet aveugle qui raillait les clairvoyans de croire au soleil. Je connaissais déjà assez bien l'innocente manie du vieux soldat pour savoir qu'une adhésion complaisante l'arrêtait court : un peu de contradiction lui était nécessaire en guise d'éperon. Je me mis donc à le combattre, mais sans trop de chaleur, comme un homme qui veut bien qu'on le persuade, et je finis par proposer une visite au sorcier du *Petit-Haule*. Comme sa cabane était sur notre route, le *capitaine* accepta sur-le-champ et pria Ferret de nous conduire. Ce dernier accueillit la demande avec une répugnance visible. Soit que les raisonnemens de mon compagnon eussent confirmé ses terreurs superstitieuses, soit qu'il eût quelque motif particulier d'éviter Guillemot, il ne céda à notre insistance qu'après avoir épuisé tous les moyens de nous retenir.

Nous tournâmes à gauche par un chemin creux qui nous éloignait de la mer. Des touffes de houx, au feuillage sombre, bordaient les deux fossés. A chaque percée, nous apercevions les derniers rayons du soleil couchant qui semblaient barrer l'horizon comme une muraille rougeâtre; le reste du ciel était d'un gris d'acier, et l'on commençait à sentir l'âpreté de la bise. Le chemin, creusé comme le lit d'un torrent, semblait parfois sortir de ses berges pour traverser des plateaux découverts où l'on apercevait à peine quelques hameaux épars et de faibles traces de culture. Plus nous avancions, plus le paysage devenait aride et désert. Nous arrivâmes enfin à un carrefour au milieu duquel gisaient les débris d'une croix de pierre. Notre guide nous dit qu'elle portait dans le pays le nom de *Croix des Garoux*. C'était là que les malheureux condamnés à porter la *haire*, ou peau de loup, qui les oblige à *courir le varou*, venaient recevoir, chaque nuit, la correction d'une main invisible; car, en Normandie, les *garoux* ne sont point, comme ailleurs, des sorciers qui se transfigurent pour porter chez leurs voisins la terreur ou le ravage, mais des damnés *qui sont restés éveillés dans leur fosse*, comme les vampires de la Valachie, et qui, après avoir dévoré le mouchoir arrosé de cire vierge qui couvre le visage des morts, sortent malgré eux de la tombe et reçoivent du démon la *haire*

magique. Ferret nous apprit que le seul moyen de les arracher à ce terrible supplice était d'aller droit à eux lorsque le hasard les mettait sur votre chemin, et de les frapper au front de trois coups de couteau en mémoire de la Trinité. Le capitaine ne manqua pas de me prouver, à cette occasion, que l'existence des hommes-loups avait été confirmée par le témoignage de tous les siècles. Après m'avoir cité le mythologique Lycaon, il me parla de Déménitus qui, au dire de Varron, fut changé en loup pour avoir mangé la chair d'un sacrifice, et de la famille Autacus, qui n'avait qu'à passer un certain fleuve pour subir la même transformation. Il nomma ensuite les juges, les théologiens, les inquisiteurs, qui, pendant cinq siècles, pendirent ou brûlèrent des lycanthropes, lesquels se déclarèrent eux-mêmes justement brûlés ou pendus. Cependant, comme je n'opposais rien à ces preuves, il finit par douter un peu. En ne cherchant pas à démontrer qu'il avait tort, je le désintéressais en quelque sorte d'avoir raison.

— Après tout, dit-il, je ne donne pas la chose comme positivement certaine. Il serait possible qu'il y eût seulement une leçon dans l'histoire de ces hommes coupables changés en bêtes féroces. Le *garouage* peut être le symbole des remords. Il représenterait, dans certains scélérats, l'incarnation des instincts, l'ame devenue visible. Les vieilles lois normandes disaient dans leurs imprécations contre les criminels : *wargus habeatur* (*qu'il soit regardé comme un loup*). Le peuple prend aisément l'image pour la réalité, du loup symbolique il aura fait un loup véritable.

— Ajoutez, repris-je, qu'il regarde les analogies comme des filiations. A une certaine époque, les campagnes, dépeuplées par les ravages des aventuriers, se couvrirent de bandes de loups, et les paysans, trouvant dans leurs nouveaux ennemis la férocité des anciens, pensèrent que ce devaient être ces aventuriers transformés. Au temps de la ligue, lorsque Guy-Eder ruina la Cornouaille, le bruit se répandit que ses soldats se changeaient en bêtes fauves après leur mort, afin de continuer leur guerre contre Jacques Bonhomme. Un vieux *guerz* que les berceuses chantent encore a conservé le souvenir de cette croyance.

Dodo, dodo, mon petit oiseau,
Voici maître Guillaume! faisons dodo.

Dès qu'un enfant commence à crier,
Il arrive avec toute sa bande.

Cette méchante bande est plus nombreuse
Que n'étaient autrefois les chiens.

Une partie est formée de soldats,
L'autre partie de bêtes fauves.

Mais ces bêtes fauves savent parler,
La fumée des maisons les attire;

Et, comme il n'y a plus de moutons dans le pays,
Ils mangent les êtres baptisés.

Ils mangent les petits enfans qui ont reçu le baptême
Et souvent les hommes forts (1).

Toutes ces fables prouvent l'activité intellectuelle du peuple. Entouré d'un monde de mystères, qu'il veut sonder à tout prix, il invente l'explication qu'il ignore, il ramène à lui la création entière. Là est l'origine de toutes les mythologies : on y trouverait également celle des sorciers. Le peuple a attribué à leur puissance secrète les effets dont il n'apercevait point les causes; il a trouvé du soulagement à se supposer un invisible ennemi; c'était du moins quelqu'un à accuser et à haïr. Aussi les sorciers ne me semblent-ils point seulement les auxiliaires de nos aspirations vers l'impossible, ce sont encore plus les victimes expiatoires de notre orgueil. Sans eux, nous aurions l'air de ne pas comprendre; ils justifient l'inconnu.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, reprit le capitaine, bien que vous fassiez trop bon marché de la magie en elle-même. Une science constatée par le témoignage de tant de générations ne peut être jugée légèrement. Du reste, vous avez raison en regardant les sorciers comme les *parias* de nos campagnes. Pauvres, vieux et sans famille, ils effraient tout le monde, parce que personne ne les aime. Le peuple sent instinctivement que l'homme isolé est hors des voies humaines, qu'il faut qu'il soit un saint ou un damné; de là l'horreur pour ces *ermites du diable*, comme je les ai entendu appeler en Provence. Chacun leur fait tout le mal qu'il peut et leur souhaite tout celui qu'il n'ose leur faire. Ils le savent et ne laissent échapper aucune occasion de se venger.

— Non, non, dit Ferret, qui, un peu dérouté par notre discussion psychologique, venait pourtant d'en comprendre la conclusion, il ne fait pas bon les avoir contre soi, à preuve Ferou, qui, pour s'être per-

(1) Chou chouk, chou chouk, va Lapoussik
Chetu Guillou Gréomp choukik, etc.

Le chanoine Moreau, dans son ***Histoire de la Ligue en Cornouaille***, explique la superstition à laquelle la chanson bretonne fait allusion. « Dès le commencement de leur furieux ravage, les loups ne laissoient dans les villages aucuns chiens, mais les attiroient au dehors par ruses et les dévoroient..... Telles ruses de ces bêtes sont à peu près semblables à celles de la guerre, et mirent dans l'esprit du simple peuple une opinion que ce n'étoient pas loups naturels, mais que c'étoient des soldats déjà morts qui étoient ressuscités en forme de loups pour, par la permission de Dieu, affliger les vivans et les morts, et communément, parmi le menu peuple, les appeloient-ils, en leur breton, ***tud-bleir***, c'est-à-dire gens-loups. »

mis de battre le chien de Guillemot, a vu sa plus belle genisse mangée et ses seigles grêlés.

— Il paraît que l'homme du *Petit-Haule* a reçu plusieurs *dons*, me fit observer le *capitaine*. En France, nos paysans, suivant qu'ils sont cultivateurs ou bergers, se gardent plus spécialement des *meneurs de loups* ou des *conducteurs de nuées*. Ils redoutent les premiers, parce qu'ils font la chasse aux troupeaux aidés des bêtes fauves qui leur obéissent, les seconds, parce qu'ils commandent aux trombes d'emporter les moissons de leurs ennemis dans une région invisible, nommée *Magonie*, où ils ont leurs greniers d'abondance. Ces derniers sont ce que les capitulaires de Charlemagne appellent des *tempestaires*. Les Romains reconnaissaient leur puissance, comme le prouvent les vers de Tibulle :

Quum lubet hæc tristi depellit nubila cœlo;
Quum libet æstivo convocat orbe nives.

Heureusement l'on a, pour les combattre, l'épine blanche, préservatif certain contre les malignes influences depuis que ses branches ont servi de couronne au Christ.

— Vous oubliez les cloches, repris-je, les cloches qui sont *les voix baptisées*, comme disent les Vendéens. La paroisse de Notre-Dame en Beauce en avait une, appelée Marie, qui bravait les conjurations de tous les meneurs de nuées. Un jour, trois des plus puissans se réunirent pour ravager le canton. Ils appelèrent des quatre aires du ciel la foudre, la pluie, la grêle et les vents, et en formèrent un nuage de la grosseur d'une montagne, sur lequel ils montèrent, afin de le mieux conduire. En voyant arriver cette masse noire, brodée d'éclairs, les plus hardis se cachaient d'épouvante; mais ils la virent tout à coup s'arrêter, et ils entendirent les voix des sorciers qui lui criaient de marcher. — Je ne puis pas, maîtres! répondit la nuée. — Pourquoi cela? — Parce que Marie *parle!* La cloche venait, en effet, d'élever sa voix sonore, qui avait ôté toute leur force aux conjurations. Après de vains efforts pour franchir l'espace gardé par le son béni, il fallut que la nuée fît un détour jusqu'à ce qu'elle eût cessé d'entendre la cloche; mais alors elle était au-dessus d'une lande aride, et elle put crever sans nuire à personne.

— La Beauce est, en effet, le pays des *tempestaires*, dit le *capitaine*, et de ce que les hommes du midi appellent des *armaciés*, c'est-à-dire sorciers à seconde vue; je me rappelle qu'autrefois on m'en montra un, entre Chartres et Alençon, qui répandait la terreur dans plus de dix paroisses. Il était même, au dire des gens du pays, le héros d'une histoire si étrange que je ne l'ai jamais oubliée.

Je regardai le *capitaine*, et il y avait dans mes yeux tant de points d'interrogation, qu'il comprit que j'attendais l'histoire. Il commença.

II. — LE MENEUR DE NUÉES.

— C'était en 1807, lors de la quatrième coalition contre la France. La leçon d'Austerlitz n'avait point paru suffisamment claire à l'Allemagne, et Napoléon allait être forcé d'y ajouter celle d'Iéna. Les conscrits rejoignaient de toutes parts leurs dépôts, sous les ordres de sous-officiers instructeurs. J'avais reçu la conduite d'un de ces détachemens avec lequel je gagnais le Rhin. On était encore aux jours d'enthousiasme militaire, et nos jeunes gens n'entrevoyaient dans la fumée de la bataille qu'épaulettes à gros grains et croix d'honneur. Aussi allaient-ils au feu comme à la noce. On doublait les étapes pour arriver plus vite, et on se reposait en apprenant la charge en douze temps. Seulement, quand on rencontrait par hasard, sur son chemin, une fête, une moisson ou une vendange, les souvenirs du village se réveillaient tout à coup; la troupe s'arrêtait, les fusils étaient jetés sur l'herbe, et l'on se mêlait une dernière fois aux joies de la danse ou du travail.

Ce fut dans une de ces haltes, au milieu des gerbes, que l'on me raconta l'histoire du meneur de nuées Pierre Hublot, plus communément désigné sous le nom de grand Pierre. Personne dans le pays ne savait d'où il y était venu ni depuis combien de temps il y habitait. Les plus vieux prétendaient l'avoir toujours connu ayant le même âge. Il vivait dans une cabane en ruines du salaire de quelques journées faites chez les laboureurs du voisinage. Aucun d'eux ne le demandait, mais aucun n'eût osé refuser ses services, car le grand Pierre avait reçu du démon une corde invisible avec laquelle il *tournait la roue des vents* et distribuait, à sa fantaisie, le froid, la pluie et le soleil. Un seul homme avait eu la hardiesse de lutter contre lui et à son grand dommage. C'était dans la jeunesse de Hublot, c'est-à-dire bien avant l'enfance des plus vieux, qui tenaient cette histoire de leurs pères.

Il y avait alors dans le village un fermier nommé Michel que rien n'effrayait; le péril était pour lui la saveur des choses. Quand il vit que tout le monde passait vite près du grand Pierre, il s'arrêta pour lui parler; quand il reconnut que personne n'osait lui déplaire, il se mit à le braver. Le conducteur de nuées montra plus de patience qu'on ne devait en attendre d'un homme qui, comme on le disait communément, avait à ses ordres tous les carrosses du diable. A la fin pourtant, il se lassa. Un jour qu'il était assis devant sa porte, Michel, qui passait avec d'autres, lui demanda, par raillerie, s'il lui restait de la graisse d'enfant sans baptême pour aller au sabbat.

— Plus qu'il ne te restera demain de beurre et de lait, répondit le sorcier avec colère.

Michel continua sa route en riant; mais, à son arrivée à la ferme, il apprit que ses plus belles vaches venaient de se noyer dans la Blaise. Il ne voulut point encore reconnaître la puissance du sorcier.

— La cabane de Hublot, dit-il, est au bord de l'eau, il aura vu l'accident.

Cependant la vengeance de Pierre ne s'arrêta point là. Un premier débordement noya les prairies du fermier, un orage versa ses blés, la maladie tomba sur ses étables, où il vit mourir ses meilleurs attelages. Il eut beau redoubler de soins : si un nuage amenait la grêle, il s'arrêtait précisément sur ses pommiers; si le vent brûlait un champ, c'était le sien. On eût dit que le ciel avait fait les parts entre Michel et ses voisins : aux uns le sceau de la bénédiction, à l'autre celui de la colère. Chaque jour l'acheminait vers sa ruine. Les gens de loi, après l'avoir appelé en justice et fait condamner, se mirent à planter des pieux garnis de paille au milieu de toutes ses moissons, pour en annoncer la vente; le percepteur des tailles, qui n'était point payé, menaçait de saisir les meubles et d'emporter, au besoin, *les huis et fenêtres*. L'orgueil de Michel finit par chanceler. Il avait espéré réparer ses pertes en épousant Marie-Jeanne, qui passait pour la plus jolie fille et la plus riche héritière de toute la sénéchaussée. Marie-Jeanne avait accepté la bague des fiançailles, et tout était convenu avec les parens; mais, quand ceux-ci virent le brandon sur les meilleurs champs de Michel, ses crèches vides et les sergens toujours sur le chemin de la ferme avec des parchemins dans la ceinture, ils renvoyèrent les tailleuses qui travaillaient au trousseau et remirent la noce aux prochaines moissons. Ce fut Marie-Jeanne elle-même qui, en allant à la fontaine, annonça la triste nouvelle à Michel. Cette fois, il ne put résister au coup, et s'assit sur une pierre, la tête appuyée sur ses deux poings fermés. Sa dernière ressource lui échappait, et avec elle ses plus douces espérances : il perdait en même temps la belle fille et la grosse dot. C'était trop à la fois. Comme tous les orgueilleux, il tomba brusquement du haut de son audace, et se laissa glisser sans résistance jusqu'au fond du désespoir.

Les femmes ont en général le cœur trop tendre pour ne pas trouver un peu de plaisir à vous voir malheureux; c'est une occasion de consoler. Marie-Jeanne, appuyée sur sa cruche vide et effeuillant une branche de ronces, contemplait, du coin de l'œil, la douleur de son fiancé. Enfin, elle poussa un gros soupir, comme pour prendre le ton, et, interrompant les malédictions que murmurait le jeune fermier :

— Par grace, Michel, taisez-vous! dit-elle doucement; si vous vous plaignez si fort, vous ferez de Dieu notre ennemi. Ne savez-vous pas qu'il punit ceux qui se révoltent?

— Et quelle punition pourrais-je craindre encore! s'écria le paysan.

N'a-t-il pas tout fait périr chez moi, depuis le bœuf jusqu'à l'abeille, depuis l'orge jusqu'au froment? Ne permet-il pas à votre oncle de fausser sa promesse et de me donner le dernier coup de couteau?

— Ne dites pas cela, reprit la jeune fille; vous savez bien que le bon Dieu n'est pour rien dans votre malheur, et que tout est venu du grand Pierre.

Michel se redressa.

— Ah! si j'en étais sûr! s'écria-t-il en levant les poings, je lui ouvrirais la tête comme une noix entre deux cailloux.

— La paix, la paix, au nom du ciel! interrompit Marie-Jeanne, qui regarda autour d'elle effrayée; voulez-vous donc qu'il n'y ait plus de retour possible avec le sorcier? A quoi servent vos menaces contre celui qui a communié *de l'hostie rousse* (1)? S'attaquer à lui, c'est faire comme le mouton qui veut brouter l'épine; mieux veut reconnaître son tort et l'apaiser.

— Moi demander grace au grand Pierre? Jamais!

— Eh bien! je lui parlerai à votre place, et je le prierai si fort, qu'il retirera les mauvaises paroles prononcées sur vous.

— Non, non, Marie-Jeanne; vous ne pouvez aller chez cet homme; vous ne le connaissez pas. Lui et sa *parole*, il leur suffit de toucher le ruban d'une jeune fille pour être maîtres de sa volonté.

— Mais vous serez là, Michel, vous veillerez sur moi.

— N'importe, restez.

— Alors il faudra obéir à mon oncle, dit Marie-Jeanne en regardant le paysan; et quand vous saurez....., car je ne vous ai pas encore tout dit.

— Qu'y a-t-il donc de plus?

— Il y a que Baptiste vient souvent à la ferme, et, comme il a fait un héritage, mon oncle m'a parlé pour lui. J'ai répondu comme je devais, mais il faut qu'une pauvre fille finisse par obéir à ceux qui ont droit de commander, et puisque vous ne m'aimez pas assez pour faire votre paix avec le sorcier...

— Allons alors, interrompit Michel en se levant. Quand on se noie, il est permis de s'accrocher à tout, même aux orties. D'ailleurs, vous avez promis de parler.

— Ne vous inquiétez de rien, et venez seulement; j'ai vu tout à l'heure le grand Pierre qui fauchait dans le pré Loroux.

Elle reprit sa cruche et tourna par un sentier qui descendait vers la vallée. Michel marchait derrière elle d'un pas rétif et la tête basse. Ils arrivèrent bientôt à la source où les jeunes filles du voisinage venaient puiser de l'eau. Marie-Jeanne déposa la cruche sur la mousse, gravit le

(1) C'est une opinion populaire que les sorciers communiaient au sabbat avec une *hostie rousse*, et que cette parodie sacrilége les lie à jamais au démon.

rocher et regarda dans la prairie. Elle ne vit d'abord que la faux du grand Pierre, avec la petite enclume et le marteau à émouler; mais, en regardant plus bas, elle aperçut le sorcier étendu sous un bouquet d'arbres et qui paraissait dormir. Michel descendit avec elle pour le réveiller. Après l'avoir appelé, ils le tirèrent par l'habit, puis lui frappèrent dans les mains; tout fut inutile : il demeura sans mouvement. Le fermier et la jeune fille reculèrent effrayés.

— Il est mort! s'écria le premier.

— Mort! répéta Marie-Jeanne; il n'y a pourtant sur lui ni sang ni blessures.

— Mais ne vois-tu pas qu'il est immobile comme un corps que son ame a quitté?

La paysanne tressaillit; un éclair avait traversé sa pensée.

— Ah! je comprends, s'écria-t-elle; le grand Pierre sera venu au monde le jour d'une bataille.

— Eh bien?

— Eh bien! ne savez-vous pas que ceux qui naissent pendant une grande tuerie d'hommes *reçoivent le don de se dédoubler?*

— Alors tu crois que son ame est en promenade?

— Et que le corps se ranimera à son retour.

Michel regarda l'enveloppe du sorcier.

— Quel malheur! dit-il d'un accent de regret; en voyant la maison abandonnée, j'espérais le locataire parti pour toujours.

— Parlez plus bas, au nom du ciel, dit Marie-Jeanne; il est peut-être en route pour rentrer.

— Et s'il ne trouvait pas sa maison! reprit vivement le fermier.

— Comment cela?

— Nous n'avons qu'à cacher le corps, l'ame n'aura plus où loger; au bout de trois jours, elle appartiendra au démon.

— Et nous serons tous hors de peine, ajouta la jeune fille.

— Par mon baptême! il ne la trouvera pas, dit Michel; je vais la jeter à la rivière.

Et, courant au corps toujours sans mouvement, il le souleva avec effort, le chargea sur ses épaules et disparut derrière le rocher.

Marie-Jeanne, tremblante, regardait autour d'elle pour s'assurer que personne ne les voyait, quand tout à coup l'ame absente arriva comme un coup de vent, et, ne trouvant que le chapeau du grand Pierre, qui était resté sur l'herbe, elle y entra, et se mit à le rouler. La jeune fille, épouvantée, courut vers la source; l'ame du sorcier la poursuivit en poussant de petits cris, et, arrivée près du rocher, s'élança du chapeau vers la cruche; mais, au même instant, Marie-Jeanne plongea celle-ci dans la fontaine, et l'ame, emportée par le tourbillon d'eau, fut engloutie au fond du vase; lorsqu'elle reprit connaissance,

elle s'y trouva prisonnière et en compagnie de plusieurs autres cruches placées sur le rebord d'une haute fenêtre. C'était précisément celle de Marie-Jeanne. Cette dernière venait de se mettre au lit, car il était déjà tard, et toutes les lumières de la ferme étaient éteintes. Condamnée à rester captive, au moins jusqu'au lendemain, l'ame du sorcier entra dans un accès de colère qui imprima à son cachot une agitation convulsive. Elle ne pouvait s'accoutumer à la pensée de s'être ainsi laissé surprendre par son ennemi. Alors même que le hasard lui ouvrirait sa prison, qu'allait-elle devenir si elle ne retrouvait point son enveloppe, et où la chercher maintenant, comment la reprendre, à qui la demander? Ces tristes réflexions furent interrompues par un bruit qui se fit entendre au pied de la fenêtre; c'était Michel qui appelait avec précaution Marie-Jeanne. L'ame encruchée eut une inspiration diabolique. Parmi les dons qui lui avaient été accordés au sabbat se trouvait celui d'imiter à volonté toutes les voix. Elle résolut d'en faire usage, sinon pour arriver à la délivrance, au moins pour se venger. Les appels du jeune paysan s'étaient insensiblement élevés; l'ame y répondit par un double éclat de rire. Le fermier leva la tête tout surpris.

— Entendez-vous? c'est ce pauvre Michel, dit une voix que le jeune homme crut reconnaître pour celle de Marie-Jeanne.

— Il est donc en bas? demanda une seconde voix à l'accent mâle et railleur.

Michel leva vivement la tête.

— Il y a quelqu'un avec Marie-Jeanne, murmura-t-il stupéfait.

— Je crois qu'il nous écoute, reprit l'une des voix; il va vous reconnaître, Baptiste.

— Baptiste! répéta le jeune fermier.

Deux nouveaux éclats de rire se firent entendre. Michel recula pour s'efforcer de voir; mais, ne pouvant rien distinguer, il interpella d'un ton indigné Marie-Jeanne sur ce tête-à-tête nocturne avec son rival.

— Ne vous fâchez pas, pauvre innocent, répondit la jeune fille, je l'ai fait monter pour causer de vous.

— Nous préparons ton mariage, ajouta la voix de l'amant.

— Malheureuse! s'écria Michel en serrant les poings; c'était donc un mensonge quand tu es venue tantôt me dire que tu voulais garder ta parole, et quand tu m'as décidé à faire ma paix avec le grand Pierre?

— Ne fallait-il pas m'assurer de votre obéissance pour savoir si vous feriez un bon mari? répliqua ironiquement la voix; maintenant je suis sûre que je puis compter sur vous.

— Oui, oui, comptes-y, cria le fermier exaspéré, mais pour ta honte. Demain on saura dans le village à quelle heure tu reçois les visites de Baptiste; tu seras chassée de toutes les honnêtes familles, et j'irai trouver le curé pour te faire mettre dans son monitoire.

— Alors, mon bon Michel, je serai forcée de vous faire pendre, dit tranquillement la voix.

Michel fit un mouvement.

— Et rien ne me sera plus facile, continua Marie-Jeanne; il me suffira de dire que vous avez tué le grand Pierre.

— Moi! dit Michel.

— Comme il aura disparu, et qu'il n'avait que vous pour ennemi, tout le monde me croira.

— Ah! tu te trompes, fille du diable! s'écria le paysan, car je puis prouver ton mensonge en représentant le corps du sorcier sain et sans blessures.

— Et où le retrouverez-vous pour cela?

— Dans le vieux four à briques où je l'ai caché.

Il ne put en dire davantage. La cruche venait de faire un soubresaut si violent qu'elle avait quitté le rebord de la fenêtre; elle se précipita dans le vide, atteignit au front le fermier et l'étendit mort sur la terre, où elle-même se brisa. Au même instant l'ame délivrée s'enfuit avec un rire triomphant vers le four à briques et rentra dans son enveloppe; mais celle-ci avait déjà ressenti la première atteinte de la corruption, et depuis ce jour le grand Pierre garda toujours le teint vert et l'œil vitré des cadavres.

III. — LE SORCIER DU COTENTIN.

Ferret avait écouté ce récit avec une attention qui m'avait semblé prendre, dans un certain moment, le caractère de l'inquiétude. Il laissa pourtant le narrateur entreprendre une thèse sur la faculté que les anciens avaient reconnue, à certaines ames, de quitter momentanément leur enveloppe. C'était ainsi, ajoutait le capitaine, que l'ame d'un citoyen de Clazomène, ayant trouvé, au retour, son corps brûlé, avait été forcée de se réfugier au fond d'un vase qu'elle faisait rouler. La dissertation achevée, le jeune paysan se rapprocha d'un air embarrassé et demanda si les sorciers pouvaient réellement, selon l'expression de Michel, devenir maîtres de la volonté d'une fille en touchant un de ses rubans.

— N'est-ce pas la croyance du Cotentin comme celle de la Beauce? demanda le *capitaine*.

— Peut-être bien, dit Étienne, qui, fidèle à l'habitude normande, hasardait rarement une affirmation; mais il doit y avoir des préservatifs.

— Pardieu! tu les connais aussi bien que moi, répliqua le *capitaine*; les filles prudentes qui veulent échapper à l'influence d'un sorcier n'ont qu'à mettre leurs bas à l'envers.

— Mais quand ce n'est pas le dimanche, objecta Ferret, elles n'ont que leurs sabots.

— Alors il faut qu'elles jettent bien vite le ruban touché.

Le paysan secoua la tête.

— Une jeune fille tient à ses rubans, murmura-t-il. C'est une grande croix pour des chrétiens d'avoir des jeteurs de sort dans le pays. Avec un autre homme, on a des chances, on combat chair contre chair; mais, avec les sorciers, il n'y a rien à faire; *s'ils n'entrent point par le haisset, ils entrent par le viquet.*

— Reconnaissez-vous le vieux proverbe normand? me dit le percepteur. Le *haisset* et le *viquet* sont la petite barrière qui tient lieu de porte et le guichet qui sert de fenêtre; le dernier mot est resté dans le vocabulaire anglais, *wicket*. Les Normands ont porté leur langue, leur philosophie et leurs coutumes depuis la Tamise jusqu'au Saint-Laurent; on est sûr de les trouver, dans l'histoire, en tout endroit où il y a chance de *conquêter et de gaigner*. Henri IV disait, en parlant d'une terre stérile, qu'il fallait y semer des Gascons, parce qu'ils poussaient partout; on pourrait dire avec autant de justice des terres fécondes que, quoi qu'on y sème, il y poussera infailliblement des Normands.

Cependant le soleil baissait rapidement, et des brumes chassées par le vent du soir commençaient à envahir l'horizon. On voyait les oiseaux de mer tourbillonner par troupes au-dessus du promontoire en poussant les cris brefs et perçans que nos pêcheurs ponentais appellent le *chant de la pluie*. Nous étions arrivés près d'une hauteur que la route contournait et au sommet de laquelle Ferret nous montra une maison isolée : c'était celle de Guillemot. La silhouette sombre de cette maison, dominant la colline dépouillée, se détachait vigoureusement sur un ciel pâle, et je commençais à en distinguer les détails, lorsque Pierre, qui regardait depuis quelques instans, poussa une exclamation et étendit une main au-dessus de ses yeux afin de mieux voir.

— Qu'y a-t-il? demanda le *capitaine*.

— Dieu me sauve! c'est elle! dit Ferret troublé, c'est Françoise!

— La pastoure du *Chêne-Vert!* où cela?

— A la porte de Guillemot; la voilà qui se lève..... Je reconnais sa jupe noire et son tablier rouge.... elle court au haut du sentier.... elle fait signe.... Ah! Jésus Dieu! voyez là-bas, là-bas, le sorcier!

Je tournai les yeux vers le point indiqué et je demeurai frappé d'un singulier spectacle. Au milieu des brumes qui rampaient sur les pentes, un rayon du soleil couchant formait une sorte de traînée brillante dans laquelle s'avançait l'homme du *Petit-Haule*. Enveloppé d'un de ces cabans fauves en usage parmi les marins de la côte, il marchait courbé en avant et les mains sous les aisselles. A mesure qu'il montait, la brume se repliait derrière lui et effaçait la voie lumineuse, comme s'il

eût traîné à sa suite les pluvieuses nuées. Il atteignit bientôt la cime du coteau où Françoise était accourue à sa rencontre. Tous deux restèrent alors isolés dans une sorte de nimbe, tandis que le reste de la hauteur était noyé sous le brouillard. La jeune pastoure parlait avec véhémence, joignant par instans les mains comme pour une prière, puis les portant à son front avec une expression de désespoir. Guillemot écoutait sans faire un mouvement. Deux ou trois fois il nous sembla cependant, à l'immobilité de la jeune fille, qu'il parlait à son tour; mais ces paroles étaient sans doute douloureuses, car nous la vîmes étendre les bras avec l'angoisse suppliante d'une condamnée, puis cacher sa tête dans son tablier. Le sorcier continua sa route vers la cabane, où il disparut. Ferret, qui était resté jusqu'alors à la même place, les regards fixes, les lèvres tremblantes et tout le corps penché en avant comme prêt à s'élancer, jeta une espèce de cri et prit sa course vers le *Petit-Haule*.

— Ne le perdons point de vue, me dit vivement le *capitaine*, il y a ici quelque chose qui va mal.

Nous pressâmes le pas pour le rejoindre, mais il avait déjà tourné le sentier. Après avoir franchi rapidement la montée, nous courûmes à la maison de Guillemot. Celui-ci était tranquillement assis près du foyer éteint, en face de Françoise, dont le visage était marbré par les larmes, la poitrine haletante et les yeux baissés. Étienne Ferret se tenait entre eux, promenant de l'un à l'autre ses regards incertains et ardens.

— On ne pleure pas si fort pour une chèvre perdue, s'écriait Étienne au moment où nous parûmes sur le seuil, et ce n'est pas ici qu'on viendrait la chercher.

— Le jeune gars sait alors où elle est? dit sèchement Guillemot.

— Je sais que la chèvre n'a pu venir du *Chêne-Vert* au *Petit-Haule*.

— Qu'importe, si c'est au *Petit-Haule* qu'on donne le moyen de la retrouver?

— Ainsi, c'est pour avoir *la parole qui guide* que Françoise est venue? demanda Ferret en regardant fixement la jeune fille. Celle-ci, dont notre arrivée avait encore augmenté la confusion, ne répondit point sur-le-champ; mais, faisant enfin un effort :

— Je voulais parler pour cela... et pour autre chose..., balbutia-t-elle.

— Pour quelle chose? répéta Étienne, dont le regard semblait rivé sur la jeune fille. Elle essaya de répondre, mais sa voix resta étouffée dans les larmes qu'elle retenait. Le capitaine s'entremit.

— Prétendrais-tu par hasard forcer une jeune fille à te répéter tout ce qu'elle peut demander aux *liseurs de sort*? dit-il gaiement à Ferret; ne sais-tu pas que les sorciers sont comme les prêtres? Pour eux, elles

ouvrent leur cœur à deux vantaux, tandis que les amoureux ont tout au plus droit d'y regarder par le trou de la serrure.

— Quand on n'a rien à craindre, on n'a rien à cacher, dit le jeune homme avec une persistance mêlée de dureté; une honnête fille ne doit point avoir de secrets.

— Ce n'est pas alors comme les honnêtes gars! fit observer Guillemot ironiquement.

— Que Françoise répète ce qu'elle disait tout à l'heure à l'homme du *Petit-Haule*, reprit Ferret, qui feignit de ne pas entendre.

— Répète donc alors toi-même ce que tu disais, il y a un an, à la fille du *clos Gallois*, répliqua le sorcier avec intention.

Ferret tressaillit et se retourna vers Guillemot; mais, ne pouvant supporter son regard, il baissa la tête en rougissant. Le souvenir qu'on venait de lui rappeler avait sans doute pour lui une signification particulière, car il demeura un instant comme partagé entre l'embarras et la surprise. Une expression de colère, puis d'inquiétude, traversa ses traits; on eût dit que la peur de cette science mystérieuse, dont la révélation du sorcier semblait une confirmation nouvelle, contrebalançait chez lui la rancune : celle-ci parut pourtant l'emporter.

— Quand je parle à Françoise, dit-il, ce n'est point à l'homme du *Petit-Haule* de répondre.

— Chacun a droit de prendre la parole sous le toit qui lui appartient, répliqua froidement Guillemot.

— Alors nous causerons ailleurs, reprit vivement Étienne; venez, Françoise, le toit du ciel n'appartient à personne.

Il avait fait un mouvement vers la porte; la jeune fille parut près de le suivre, mais un coup d'œil du sorcier la retint. Évidemment sa volonté luttait entre deux influences contraires : elle demeura en proie à une indécision qui se traduisit d'abord par une alternative de rougeur et de pâleur subites, puis par un tremblement nerveux, qui l'obligea à s'asseoir sur la pierre du foyer; mais elle n'y resta qu'un instant. Sa main alla presque aussitôt chercher la muraille; elle se redressa avec effort, jeta au sorcier un regard de douleur suprême, courut vers une petite porte de derrière et s'élança hors de la cabane. Ferret, qui était d'abord resté immobile d'étonnement, s'élança à sa poursuite. Tout cela s'était passé si rapidement, que nous n'avions eu le temps de rien dire, ni de rien prévenir. Je courus à la porte, Pierre et la jeune fille avaient disparu. J'allais franchir le seuil pour me mettre à leur poursuite, quand le *capitaine* m'arrêta.

— Il y a des ravines de ce côté, dit-il, et, dans l'obscurité, vous risqueriez de vous y rompre le cou.

— Mais que signifient cette douleur et cette fuite? m'écriai-je.

Il secoua la tête.

— J'ai peur de m'en douter, reprit-il; avez-vous remarqué cette petite quand elle est tombée là assise? Il m'a semblé que sa taille était autrefois plus svelte et plus fine... Au reste, Guillemot, qui paraît être dans sa confidence, pourrait nous éclairer à ce sujet.

— Le *capitaine* a dit lui-même que les sorciers étaient comme les prêtres, répliqua l'homme du *Petit-Haule*, et les prêtres n'ont pas le droit de répéter les péchés qu'on leur a confiés.

— Mais ils ont droit d'avouer les leurs, fit observer mon compagnon en le regardant fixement; savez-vous, maître mire, que moi aussi j'ai étudié *le Dragon rouge*, et que je peux lire, au besoin, aussi bien que vous dans le passé?

— Que le *capitaine* dise ce qu'il a vu, répondit Guillemot d'un air soupçonneux.

— J'y vois l'histoire d'un sorcier de Vauduit, reprit le percepteur, lequel, au dire des bonnes gens, jetait un sort sur toutes les pastoures du canton de Formigny, et les avait à sa discrétion; mais d'autres, moins crédules, l'accusaient de les endormir avec des drogues pour les surprendre ensuite sans défense. On commença même une instruction contre lui, et il trouva prudent de quitter le pays. Comme Françoise garde seule le troupeau sur les friches, il a pu lui arriver ici ce qui est arrivé là-bas à d'autres : elle n'a d'abord rien dit par honte; mais maintenant que tout va être connu, elle vient crier miséricorde à celui qui a fait le mal. Qu'en pense le sorcier du *Petit-Haule*? N'ai-je pas bien deviné, et n'est-ce point ainsi qu'il faut expliquer la chèvre perdue?

J'observais Guillemot pendant que le percepteur parlait; son œil avait exprimé une attention croissante, mais sans qu'aucun tressaillement trahît son trouble. A l'explication de la visite de Françoise au *Petit-Haule*, sa main droite, qui secouait les cendres de sa pipe éteinte, s'était seulement arrêtée; du reste, il ne changea point de posture, ne releva point les yeux, et se contenta de répondre brièvement :

— Le *capitaine* est donc plus savant que tous les maîtres du *grand carrefour?*

— C'est que les maîtres du *grand carrefour* ne regardent pas assez du côté de Valognes, où sont les juges et le procureur du roi, reprit mon compagnon; quand le diable se brouille avec la justice, il est rare qu'il ait l'avantage. Maître Guillemot sait mieux que personne que ceux qui sont obligés de passer entre les articles du code trouvent la route difficile.

— C'est alors comme celle de Sainte-Mère-Église, dit le sorcier d'un ton brusque, et le *capitaine* fera bien de ne point s'attarder, afin d'éviter les ornières.

Il s'était levé à ces mots, et fit un pas vers la porte comme pour

nous reconduire. Bien que le congé fût donné d'une manière un peu brutale, l'avis était prudent; rien ne nous retenait d'ailleurs au *Petit-Haule;* nous dîmes rapidement adieu à notre singulier hôte, et, sortant à notre tour par la porte de derrière, nous suivîmes un sentier étroit qui nous conduisit en ligne droite au bas de la colline.

L'étrange scène dont je venais d'être témoin avait excité au plus haut point ma curiosité. Je me faisais donner de nouvelles explications par mon conducteur, lorsqu'un homme se dressa tout à coup dans l'ombre de la ravine que nous suivions; je reconnus Étienne Ferret. Il nous aperçut à son tour, et vint nous rejoindre.

— Eh bien! l'as-tu retrouvée? demanda le *capitaine.*

— Non, dit le paysan; j'ai couru jusqu'au bas sans rien voir. Cependant elle n'a pu fuir si vite! Le coteau n'a pas une *brousse* pour la cacher. Faut qu'elle soit partie sur un coup de vent ou rentrée sous terre? Mais l'homme du *Petit-Haule* en rendra compte.

Je remarquai qu'en parlant ainsi, Ferret avait la voix haletante et les yeux un peu hagards; il était très pâle. Le *capitaine* et moi nous nous efforçâmes de le calmer; mais il y avait dans son exaltation un mélange de soupçon, d'épouvante et de colère, qui lui donnait une expression si bizarre, que nous nous laissâmes aller, malgré nous, à l'observer, au lieu de continuer à la combattre. Étienne avait complétement oublié cette réserve qui fait du paysan normand une sorte de problème vivant perpétuellement à résoudre. Il marchait entre nous en racontant avec une volubilité passionnée pourquoi il s'était attaché à Françoise en la voyant à la ferme maltraitée par tout le monde, quelles propositions de mariage il lui avait faites, et avec quels pleurs de joie elle les avait reçues. Il nous détaillait ses projets d'établissement dans la métairie qui lui était promise vers Bricbec, et où il devait entrer au retour des nouvelles feuilles; puis, revenant à la jeune pastoure, il nous disait comment elle avait commencé à changer il y avait trois mois, comment elle était devenue toujours plus triste sans qu'il pût en deviner la cause, jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée plusieurs fois sur la route du *Petit-Haule,* où l'attirait la maligne puissance de Guillemot. Enfin, s'exaltant encore plus à cette dernière pensée, il se mit à murmurer des menaces de vengeance qui s'éteignirent tout à coup dans les larmes.

Je fus sincèrement touché de cette douleur naïve, et je m'efforçai de calmer le jeune paysan par quelques encouragemens; mais le *capitaine,* qui avait pour principe que les consolateurs sont comme les médecins qui, au lieu de guérir la maladie, la constatent, m'interrompit pour nous faire remarquer que la nuit était venue, et qu'il importait de presser le pas. Il adressa en même temps plusieurs questions à Ferret

sur la direction qu'il fallait prendre, afin de couper au plus court, espérant ainsi le distraire de sa préoccupation; mais tel était le trouble de ce dernier, qu'il ne put donner aucune indication satisfaisante.

Cependant les dernières lueurs du soir avaient complétement disparu, et l'absence des étoiles, qui ne se montraient pas encore, laissait le ciel dans une profonde obscurité. Nous apercevions à peine, de loin en loin, quelques touffes d'arbres dessinant leurs masses plus sombres dans la nuit, ou quelques flaques d'eau, formées par le dernier orage, qui semaient la campagne de taches plus pâles. La route dominait des terrains à demi noyés où nous entendions le vent frissonner dans les glaïeuls. Étienne était retombé dans un silence qu'interrompaient de loin en loin des soupirs ou quelques paroles entrecoupées. Nous côtoyions depuis un instant un de ces marécages connus en Normandie sous le nom de *rosières*, quand une petite forme blanchâtre et mouvante se montra tout à coup à notre droite, et parut traverser vivement la route.

— Avez-vous vu? s'écria Ferret en s'arrêtant tout court; c'est une *létiche*.

Je savais que ce nom était donné, par les paysans du Calvados et de la Manche, à l'hermine de France que ses rares apparitions ont transformée en animal merveilleux, et dans laquelle l'imagination populaire a voulu voir une gracieuse métamorphose des enfans morts sans baptême; mais, avant que j'eusse pu répondre, le *capitaine* nous montra une vingtaine de petites formes pareilles qui, après s'être élevées sur le marais, grandirent subitement en prenant l'apparence d'une flamme bleuâtre et se mirent à danser sur la cime des roseaux.

— Tu vois que tes *létiches* sont des follets, dit-il à Étienne; nous sommes ici dans leur royaume, et si les follets sont, comme on le prétend, des prêtres qui ont violé le sixième commandement, il faut reconnaître que le clergé du pays compte peu de Joseph. Les anciens voyaient dans un follet isolé l'ombre d'Hélène, toujours de mauvais présage, et dans deux follets les ombres de Castor et de Pollux, symbole de prospérité; mais je voudrais savoir ce qu'ils auraient vu dans ce quadrille d'*ardens* qui semblent nous inviter à leur bal.

Le marais qui s'étendait à nos pieds était encore enveloppé dans l'ombre, mais les premières étoiles qui commençaient à s'épanouir dans le ciel versaient sur la route une pâle clarté, et l'on pouvait lire sur les traits d'Étienne, qui s'était arrêté comme nous, l'émotion âpre et enfiévrée que lui causait ce singulier spectacle. Nous regardions depuis quelques instans, lorsqu'une flamme, plus brillante et plus élevée, jaillit au milieu des joncs. Ferret fit involontairement un mouvement en arrière.

— Pardieu ! s'écria le capitaine, voici la reine de la fête; ce doit être au moins *la fourolle*.

— N'est-ce point le nom des sorcières-follets ? demandai-je.

— Oui, balbutia Ferret; il y en a qui se donnent au démon pour avoir une place parmi les *ardens*, d'autres qui se damnent avec les prêtres ou les *jeteurs de sort*, et alors, pendant sept ans, leur ame est condamnée à courir ainsi toutes les nuits ! Il y a déjà dans le pays *la fourolle Renée*, *la fourolle Catherine*... Oh ! voyez, voyez, comme celle-ci marche, comme elle a l'air de nous appeler !

En parlant ainsi, Étienne fasciné avait descendu la berge et suivait *la fourolle* le long des roseaux; tout à coup il s'arrêta, nous le vîmes se baisser et disparaître; nous allions courir à lui quand il se releva avec un cri : il tenait à la main le tablier rouge de Françoise !

Nous cherchâmes en vain la jeune pastoure aux bords du marécage, sur la route et dans une saulaie qui s'étendait un peu plus loin; tout était désert. Le paysan inquiet nous quitta pour retourner à la ferme. Comme rien ne me retenait à Sainte-Mère-Église, je repartis le lendemain sans avoir connu le résultat de sa recherche; mais le hasard m'ayant fait rencontrer, deux années plus tard, le *capitaine*, j'appris de lui que Françoise avait été retrouvée noyée sous les glaïeuls de l'étang.

Quant à Guillemot, il avait quitté le Cotentin et gagné les bords de la Sarthe, où il vit peut-être encore, craint, comme tous ses pareils, des crédules paysans, qui le haïssent et le consultent. Quiconque a parcouru nos campagnes connaît, en effet, l'autorité qu'exercent partout ces vagabonds solitaires, auxquels la superstition suppose une mission surnaturelle. Quelle qu'ait été, dans cette première moitié du siècle, l'énergie de la réaction contre les traditions du passé, la croyance aux sorciers s'est à peine affaiblie. Les rois et les prêtres s'en vont, mais les sorciers survivent. C'est que la foi en ceux qui peuvent nous affranchir du possible est encore moins le témoignage de notre ignorance que de nos rêves. Depuis l'alchimiste du moyen-âge, qui promettait la pierre philosophale, jusqu'au spéculateur Law retrouvant l'Éden aux bords du Mississipi, c'est toujours la même facilité à supposer ce qui flatte et à prendre ses désirs pour des preuves. Aujourd'hui même, au foyer du scepticisme, n'avons-nous pas encore nos sorciers qui, plus puissans que les autres, ne promettent point seulement le bonheur et la richesse à quelques hommes, mais la réforme de toutes les misères humaines et la félicité éternelle du genre humain?

ÉMILE SOUVESTRE.

LA RÉFORME

ET

LA RÉVOLUTION.

Histoire de saint Pie V. — Histoire de Louis XVI, par M. de Falloux.

Quiconque veut marcher aux luttes où notre siècle nous appelle, comme il convient aux hommes qui respectent leur intelligence et leur ame, doit avoir réglé ses affaires de conscience sur deux points : le christianisme et le but final de la révolution. Depuis le XVI[e] siècle, depuis cette ère de rénovation qu'on a appelée la renaissance, trois grandes crises, trois grandes éruptions ont ébranlé tempêtueusement la civilisation européenne : la réforme, la philosophie du XVIII[e] siècle, la révolution. Ce sont trois actes du même drame; j'ose répéter ce lieu commun, parce qu'il me semble qu'on n'en a point encore épuisé tous les aspects. Le champ de bataille a changé trois fois; la lutte, au fond, est restée la même. Sous d'autres noms, les mêmes principes ont toujours été en présence. L'issue du troisième assaut est donc annoncée par l'histoire des deux premiers. Voulez-vous savoir comment les institutions fondamentales, nécessaires, traditionnelles des sociétés survivront au débordement qui bouillonne et mugit à leurs bases?

voyez comment le principe d'autorité a résisté aux coups que lui ont portés le libre examen au XVIe siècle et l'incrédulité au XVIIIe. Voulez-vous savoir ce que la cause véritable de la civilisation demande de vous? voyez quelles furent, dans les luttes antérieures, les prétentions absolues des deux partis extrêmes, et comparez ces violentes exigences aux progrès pratiques qui sont sortis du conflit et l'ont deux fois terminé. Mais se mêler aux événemens contemporains sans avoir devant sa pensée une vue arrêtée du mouvement des idées et des choses depuis la réforme, c'est tomber dans la politique de notre époque comme un homme ivre, c'est se livrer comme un jouet au flot qui va et vient, c'est entrer dans la lice non comme un soldat de Dieu et de la raison, mais comme un mannequin du hasard.

Cette vérité a été comprise de bonne heure par une portion très considérable de notre jeunesse, qui peut-être jusqu'ici a eu le tort de trop peu laisser voir au public la solidité de ses mérites. Je parle de cette jeunesse studieuse, virile, chrétienne, qui, tandis que d'autres préparaient des désastres à la France par des conspirations politiques, ou des déclamations brutales, ou une insouciante frivolité, ou des dissipations grossières, se formait, elle, à nos mœurs publiques par de sérieux exercices, s'unissait au peuple, aux pauvres, aux souffrans de notre état social par les œuvres de charité les plus zélées, les plus intelligentes, et semblait s'apprêter aux épreuves qui nous étaient réservées par la mâle générosité de ses convictions et de sa conduite. Cette jeunesse est entrée déjà par plusieurs de ses membres dans l'assemblée constituante. Une des forces de cette génération, c'est d'avoir pris un parti résolu et décisif sur le christianisme et la fin de la révolution française.

M. de Falloux est un des membres les plus distingués de ce groupe, un de ceux dont les débuts politiques ont déjà fixé l'attention. Lorsque nous l'avons vu faire acte de courageuse initiative dans les circonstances les plus critiques que l'assemblée nationale ait traversées, quand plus tard nous l'avons vu entrer dans le premier ministère qui depuis un an ait répondu aux vœux de l'immense majorité du pays, nous avions des motifs particuliers d'accompagner de nos sympathies et de nos espérances ces commencemens de la carrière de M. de Falloux. Depuis son entrée à la chambre des députés, peu de temps avant la fin du dernier règne, nous regardions M. de Falloux comme un des hommes en qui et par qui devra se faire la réconciliation de la vieille France et de la France nouvelle, qui seule finira nos malheurs. En politique, en religion, M. de Falloux appartenait au parti qui a gardé le dépôt des principes et des intérêts traditionnels de la France; mais son âge, ses études, ses habitudes actives, le rangeaient dans la société nouvelle. Il se trouvait naturellement placé dans cette situation

morale où d'autres n'arrivent que par le discernement de l'esprit et la droiture de la conscience, et où l'on embrasse en une même intelligence et en un même amour les traditions de notre vieille patrie et les conquêtes légitimes de la révolution. Il nous a donc paru intéressant de rechercher dans des livres publiés, il y a quelques années, par M. de Falloux les idées historiques de cette génération consciencieuse dont nous parlions tout à l'heure. Avant d'aborder les affaires, M. de Falloux avait en effet exploré la vaste époque des révolutions religieuses et politiques dans deux œuvres sérieuses : l'*Histoire de saint Pie V* et l'*Histoire de Louis XVI*. On sent que l'auteur de ces livres a médité de bonne heure les problèmes de notre temps; or, nous ne savons qu'une seule bonne manière d'adhérer à l'esprit et à la fortune de son siècle, c'est de sonder de haut et de loin les problèmes qui le tourmentent.

Comment le principe d'autorité peut se redresser plein de séve et de vigueur après avoir reçu les plus violentes atteintes; par quelle série de faiblesses le principe d'autorité, même personnifié dans le cœur le plus pur, dans la main la plus honnête, mais affaibli par des corruptions antérieures, tombe sous l'agression de l'esprit révolutionnaire, voilà en deux mots les deux livres de M. de Falloux. Ce double enseignement prend ici une forme vivante dans l'existence de deux hommes, Pie V et Louis XVI : Pie V, l'un des papes du XVIe siècle qui ont rallié avec le plus de force et d'élan la catholicité en déroute, et, la ramenant au combat, ont fait reculer le protestantisme dans des limites qu'il n'a plus franchies depuis; Louis XVI, qui, dans sa propre personne et même dans ses vertus, présentait l'autorité anéantie aux coups révolutionnaires de l'esprit de destruction. Ce sont les destinées éternelles de la société qui se débattent dans les vicissitudes de ces deux vies. Les livres de M. de Falloux à la main, j'essaierai d'exposer quelques-unes des conclusions les plus pratiques qu'on en puisse tirer. Au nom même du principe d'autorité, je rechercherai ce qu'il y a de légitime, de noble, de fécond dans les résultats de la triple révolution religieuse, philosophique et politique; contre l'esprit révolutionnaire, je montrerai le principe d'autorité survivant à ces trois révolutions, qui n'ont fait que modifier le milieu où ce principe s'exerce et quelques-uns de ses moyens d'action, mais qui n'ont rien enlevé et ne pourront jamais ravir un atome à la sublimité de son essence, à la légitimité de ses droits, à la majesté de son empire.

Un mot sur la nature des deux forces qui se sont livré bataille pendant ces révolutions. J'entends par le principe d'autorité la force de conservation, de règle, de gouvernement, d'unité, sans laquelle les sociétés humaines n'auraient plus de cohésion et tomberaient en poussière; j'entends par l'esprit révolutionnaire ce débordement d'aspirations, cette furie de désirs, ce déchaînement d'ambitions, ce délire d'orgueil

et de liberté qui brisent tous les freins, renversent toutes les limites, et, si les bornes même de notre nature n'y mettaient ordre, feraient de la terre, jusqu'à l'anéantissement du dernier homme, le champ de bataille de chacun contre tous et de tous contre chacun. Tous les progrès de l'humanité s'accomplissent autour du principe d'autorité : la marche de la civilisation est la série des efforts et des actes par lesquels les sociétés cherchent à améliorer leur gouvernement, c'est-à-dire à perfectionner dans leur sein les bases et les moyens d'action du principe d'autorité; mais les sociétés sont ainsi faites, que chacun de ces progrès leur coûte une révolution et met leur existence en péril. Tel est le jeu des passions humaines que les réformateurs qui veulent améliorer le gouvernement social s'emportent à le détruire. Le besoin de perfectionner le principe d'autorité enfante presque toujours des révoltes contre ce principe et provoque l'insurrection de l'esprit révolutionnaire. De là une perturbation dans les choses, suivie d'une longue et déplorable confusion dans les idées. Pendant un temps, les hommes semblent perdre le discernement du bien et du mal, du vrai et du faux. Ceux-ci couvrent de la légitimité du progrès accompli tous les moyens employés pour l'obtenir, ils glorifient les crimes de l'esprit révolutionnaire; ceux-là s'irritent des résistances d'un pouvoir qui n'a pas saisi l'opportunité des réformes, ils proscrivent le principe d'autorité tout entier et s'acharnent à une destruction sans fin. Au XVI[e] siècle, au XVIII[e], pendant la révolution française, les conséquences de la révolte contre le principe d'autorité sont les mêmes. Au XVI[e] siècle, il s'agissait d'amener l'église à la réforme d'abus disciplinaires; mais on s'élève contre le principe d'autorité, on lui refuse l'interprétation du dogme révélé, on remet cette interprétation à la mobilité du jugement individuel : aussitôt s'échappe du sein des peuples « ce je ne sais quoi d'inquiet, » comme dit Bossuet, qu'ils ont au fond du cœur; la démangeaison d'innover saisit tous les esprits, et le protestantisme se pulvérise en mille sectes contradictoires, qui livrent le christianisme mis en pièces aux mépris de l'incrédulité. La philosophie revendique d'abord le droit d'arriver, par l'indépendance de la raison et la liberté de penser, aux vérités que l'autorité religieuse révèle; mais elle attaque bientôt le christianisme, toute religion révélée, et finit par les doctrines matérialistes, athées et sceptiques. Les promoteurs de la révolution française ne veulent qu'une constitution libre et le contrôle régulier du gouvernement par le pays : la révolution finit par la plus sanglante tyrannie que l'histoire ait jamais vue, et menace la société jusque dans la propriété et dans la famille. On comprend facilement que telle soit la conséquence fatale de toutes les insurrections révolutionnaires, lorsqu'on regarde les élémens où les révolutions recrutent leurs forces, leur personnel, leurs armées. C'est un pêle-mêle d'esprits honnêtes ré-

voltés par les abus, d'ames généreuses éprises des améliorations, d'ambitieux qui flairent le butin dans les ruines futures, d'esprits faibles que les nouveautés séduisent, d'esprits pervers que la destruction enivre, de jeunes gens qui croient grandir leur vie en courant à toutes les sensations, à tous les hasards qui tentent leur fougue, de désespérés qui jouent avec fureur sur une dernière chance tout ce qu'ils ont perdu jusque-là en échecs et en déceptions : le branle une fois donné, la multitude suit en démence. A voir en mouvement ces cohues d'idées, de passions, d'intérêts, d'hommes, on dirait les armées d'invasion des temps barbares qui, dans leur marche de torrent, charriaient avec elles les peuples de toutes les langues et de tous les climats. Quand cette avalanche se rue sur le principe d'autorité, rien ne lui résiste, ni la raison, ni la vertu, ni l'héroïsme. Le principe d'autorité est un instant englouti; mais l'anarchie révolutionnaire se détruit elle-même. En disparaissant, le principe d'autorité semble porter contre les sociétés ce jugement qu'un prophète met dans la bouche de Dieu : « Leur ame a varié envers moi, et je leur ai dit : Je ne serai plus votre pasteur. Que ce qui doit mourir aille à la mort, que ce qui doit être retranché soit retranché, et que ceux qui demeureront se dévorent les uns les autres. » Arrêt terrible que les révolutions exécutent fatalement contre elles-mêmes.

Il n'est plus permis aujourd'hui, après les expériences que nous avons faites, à un historien, à un philosophe, qui ont à juger les puissans athlètes qui relèvent à travers les ruines l'autorité réformée et rajeunie, d'oublier les abîmes où l'esprit révolutionnaire allait briser les sociétés. Pour ne point méconnaître le caractère de ces hommes de fer, il faut avoir présens à l'esprit les périls auxquels ils viennent arracher la civilisation, il faut toujours se rappeler que le débordement n'a point épuisé encore sa furie, lorsqu'ils se mettent en travers et entreprennent de le faire reculer. Les esprits vulgaires qui adorent servilement dans l'histoire l'apparence du succès calomnient sans cesse les dompteurs des révolutions. Ils ne comprennent pas que, soit qu'ils en aient ou non le sentiment, par raison ou par instinct, en remplissant leur héroïque mission de résistance, ces grands hommes épurent, fertilisent, affermissent l'œuvre des révolutions, parce qu'ils n'en laissent arriver à la postérité que les progrès justes, vrais, nécessaires, qu'elles roulaient dans leurs flots impurs. On ne comprendra rien à l'histoire de l'Europe depuis le XVI[e] siècle, si l'on méconnaît le rôle providentiel et bienfaisant des chefs de la résistance. Nous le verrons par l'histoire de Pie V.

Nous n'avons pas qualité pour juger le protestantisme et le catholicisme au point de vue théologique : contentons-nous de considérer leur lutte au point de vue politique. Sous cet aspect, il y a peu de

mouvemens historiques aussi intéressans à étudier que la renaissance catholique qui suivit l'explosion de la réforme. Ce grand phénomène a été complétement décrit dans l'admirable livre du professeur Léopold Ranke sur la papauté au XVI[e] et au XVII[e] siècle. M. de Falloux en a raconté dans l'histoire de Pie V le plus glorieux épisode. Comment se fait-il que la réforme, après avoir conquis la moitié de l'Europe en quelques années, voie tout à coup sa force d'impulsion arrêtée et reperde même à jamais le terrain qu'elle avait conquis dans certains pays? Comment la papauté a-t-elle réussi à raffermir et à consolider sa domination spirituelle si violemment ébranlée? Quelle est l'explication et la conséquence de cette contradiction historique?

Pour bien comprendre ce mouvement, il faut d'abord se faire une idée de la situation du protestantisme et du catholicisme en Europe cinquante ans après que Luther eut brûlé la bulle de Léon X sur la place de Wittenberg. Dans le Nord, la victoire du protestantisme avait été rapide, irrévocable. La réforme y avait été accueillie par l'unanimité des croyances, des passions et des intérêts : comme une régénération du christianisme par la sévère piété et l'austérité de mœurs des races teutoniques, comme un accroissement de puissance par les princes empressés de réunir la souveraineté spirituelle des papes à leur pouvoir temporel, comme un coup de fortune par les nobles avides de s'enrichir des dépouilles des abbayes, enfin comme un affranchissement national par des peuples trop éloignés de Rome, trop antipathiques aux races méridionales pour supporter sans impatience une autorité qu'ils regardaient comme une domination étrangère. La réforme triompha ainsi en Angleterre, en Écosse, en Danemark, en Suède, en Prusse, en Saxe, dans la Hesse, le Wurtemberg, le Palatinat, et quelques parties de la Suisse. Là, elle eut les gouvernemens en même temps que les populations; là, elle réunit à l'enthousiasme religieux la force politique. Au midi, l'Italie et l'Espagne restèrent seules inébranlablement dévouées à la papauté : l'Italie, qui devait à la souveraineté religieuse de Rome tout son éclat, toutes ses richesses; l'Espagne, qui venait à peine d'achever contre les Maures sa croisade de huit siècles; l'Espagne, pour laquelle le catholicisme était le génie de l'indépendance nationale, et pour ainsi dire l'ame de la patrie si laborieusement reconquise sur les musulmans. Entre les Pyrénées, les Alpes et les bords de la Méditerranée d'un côté, et de l'autre les nations du Nord que nous énumérions tout à l'heure, la partie moyenne de l'Europe servit de champ-clos au duel du protestantisme et du catholicisme. Ce n'était rien moins que la France, la Belgique, l'Allemagne méridionale, la Hongrie et la Pologne. Les gouvernemens de ces pays n'avaient pas rompu leurs liens avec Rome; mais le protestantisme y comptait au sein des populations des partisans religieux et politiques,

ardens, puissans, actifs, opiniâtres. Lorsque le protestantisme fut dans sa période ascendante, on put croire à tout moment que la plus grande partie de ce terrain disputé lui resterait. Une insurrection heureuse, une ligue de nobles, moins que cela, le caprice d'un roi pouvait lui livrer la plupart de ces peuples. En France, les protestans traitaient avec le roi de puissance à puissance; ils avaient leurs places fortes, leurs armées, leur gouvernement. En Pologne, les protestans dominaient la diète, et le roi, le dernier des Jagellons, ne tenait plus que par un fil au catholicisme. En Bavière, les protestans avaient la majorité dans les états, et achetaient des concessions favorables à leur culte avec des subsides. L'empereur Maximilien était toujours prêt à faire le même trafic avec ses sujets réformés. En Transylvanie, la diète confisquait les biens des églises. En Belgique, on comptait les réformés par centaines de mille. Telle était la position du protestantisme vis-à-vis du catholicisme cinquante ans après le schisme. Cinquante années s'écoulèrent encore, et tout était changé. Le catholicisme avait repris tout ce qui lui avait été ravi : il régnait sur la France, la Belgique, la Bavière, la Bohême, l'Autriche, la Pologne et la Hongrie. La réforme, dans son premier choc, avait failli le jeter dans la Méditerranée, et maintenant, dans son reflux, le catholicisme la refoulait elle-même jusqu'à la Baltique. Le protestantisme ne devait plus jamais recouvrer aucune des conquêtes qu'il perdit alors.

Même au point de vue purement humain, il n'y a pas dans l'histoire de spectacle plus admirable que celui du travail que le catholicisme accomplit alors sur lui-même. Une ferveur qui rappelait l'âge héroïque du christianisme vivifia l'église tout entière, ses doctrines, son sacerdoce, ses fidèles. Le dogme avait été ébranlé, contesté, nié par mille sectes. Le dogme fut contrôlé de nouveau, raffermi, commenté par le concile de Trente. Le protestantisme s'était élevé contre le relâchement de la discipline de l'église; le concile restaura par ses *décrets de réformation* le grand corps de l'église. Le raffermissement des doctrines fut pourtant le côté le moins remarquable de la renaissance catholique. A la base de l'église, au sein des masses catholiques, il y eut une explosion de foi, d'enthousiasme parallèle au mouvement d'initiative individuelle qui remuait les protestans; au sommet, le principe d'autorité se régénéra par les vertus et le zèle énergique des nouveaux papes. Tandis qu'au sein du protestantisme les ébullitions de l'esprit religieux se traduisaient chaque jour en nouvelles sectes, dans le catholicisme les élans de la piété individuelle enfantaient des ordres religieux, et, au lieu de susciter des divisions, apportaient sans cesse de nouvelles forces, de nouveaux instrumens au principe d'autorité. Un an après la mort de Léon X, l'ordre des camaldules se réforma; les capucins restaurèrent la vieille discipline de saint François; les barnabites se vouè-

rent à l'éducation des pauvres; l'ordre des théatins fut créé pour suppléer à l'insuffisance du clergé de paroisse : comme les ministres protestans, ils prêchaient aux multitudes sur les places publiques et dans les campagnes. Quelques années plus tard, saint Philippe de Néri créait une congrégation qui devait devenir l'oratoire. Saint Jean-de-Dieu naissait pour ainsi dire de la parole apostolique de saint Jean d'Avila; il faisait vœu de servir Dieu dans les pauvres, dans les infirmes et particulièrement dans les aliénés, et créait l'ordre des *Fate bene fratelli*. Ce feu embrasait les femmes elles-mêmes, et la grande sainte Thérèse, comme une protestation contre des attaques trop souvent méritées par les corruptions morales de l'église romaine avant la réforme, rétablissait les effrayantes austérités des carmélites. A aucune époque, dans les temps modernes, on ne vit un plus grand nombre de saints: Charles Borromée, François Xavier, François Borgia, Stanislas Kotska, Louis de Gonzague, Pie V, etc; mais celui en qui se personnifia surtout l'ardeur conquérante du catholicisme, celui qui fournit à la papauté sa plus vaillante, sa plus infatigable armée, ce fut ce gentilhomme navarrais qui, au moment où la chevalerie allait expirer dans la satire de Cervantes, se fit le chevalier errant de la sainte Vierge et du saint-siége, et enrôla sous le drapeau de Rome l'association la plus forte et la plus persécutée, la plus fidèle et la plus haïe, la plus influente et la plus calomniée, la plus militante et la plus combattue que le monde ait jamais vue : ce fut saint Ignace de Loyola.

Les chefs du catholicisme furent dignes des soldats. Au moment où Luther proclama sa séparation, l'autorité du saint-siége venait d'être déshonorée par une série de papes empoisonneurs, débauchés, ambitieux, profanateurs de leurs sublimes fonctions. Les moins funestes étaient ceux qui, comme Léon X, avaient protégé les arts et les lettres renaissantes; mais, pour supporter le choc du protestantisme, il fallait plus que des artistes, il fallait des chrétiens; plus que des lettrés, des hommes d'action. L'église le sentit. Alors, pendant un siècle, on vit passer sur la chaire de saint Pierre des grands hommes ou des saints. Trois légats qui avaient présidé les délibérations du concile de Trente furent élus papes successivement; le gouvernement de l'église se retrempa ainsi dans l'assemblée, qui était la représentation vivante du catholicisme; puis l'on éleva à la papauté un théatin zélé, un patriote italien, Gian Pietro Caraffa, qui prit le nom de Paul IV, et, après deux courts pontificats, un pieux et intrépide dominicain, Michel Ghislieri, qui fut le Pie V dont M. de Falloux a écrit l'histoire.

Le règne de Ghislieri ne dura que six ans; mais c'est celui de ce siècle où se ramassent avec plus d'énergie et au moment le plus décisif les grands traits de ce gigantesque gouvernement du catholicisme, de cet empire moral planant sur les états temporels, qui serait encore la mer-

veille de la politique, s'il n'était l'édification de la foi. M. de Falloux suit dans toutes ses directions cette irradiation incessante qui ramenait au centre de la papauté toutes les initiatives, toutes les passions, tous les intérêts jaillissant à la surface du monde catholique, et les renvoyait ensuite à tous les points de la circonférence, coordonnés et fortifiés par l'unité de pensée et d'action. Sorti d'une famille de bannis de Bologne tombée dans l'obscurité et la misère, homme de rien élevé à la suprême puissance, Ghislieri réunissait en sa personne ce double esprit d'égalité et d'autorité qui est une des raisons humaines de la force et de l'universalité du catholicisme. Moine austère, nourri dans les charges de l'inquisition, il savait à fond tous les périls de l'église, et il connaissait par une longue pratique toutes ses ressources. Il avait soixante-deux ans quand il fut nommé pape.

Il y a dans le gouvernement du catholicisme une politique intérieure et une politique extérieure. La première est la direction de tout ce qui constitue les intérêts spirituels : la doctrine, la discipline, le prosélytisme; la seconde embrasse les relations avec les gouvernemens temporels, relations inévitables, puisque l'église et l'état se rencontrent dans le même homme dont ils se partagent l'empire. Dans les affaires intérieures de l'église, Pie V se fit l'exécuteur des maximes et des règles du concile de Trente. Les gouvernemens auxquels Pie V avait affaire pouvaient se classer en trois catégories : les ennemis, les douteux et les amis. A la tête des gouvernemens ennemis étaient alors l'Angleterre et Élisabeth. Pie V prit en mains, contre la despotique vierge du Nord, la cause de Marie Stuart, la reine prisonnière et la catholique persécutée. Après d'inutiles réclamations en faveur de la royale captive, il lança l'excommunication contre Élisabeth. Les gouvernemens douteux où, comme nous l'avons montré plus haut, l'influence du protestantisme balançait les forces catholiques, c'étaient le roi de Pologne, l'empereur d'Allemagne, la cour de France. Il dépendait du roi Sigismond, prince faible et débauché, de briser le lien qui retenait la Pologne dans la communion romaine. Ses passions l'y entraînaient, car il sollicitait un divorce. Pendant plusieurs années, jusqu'à la mort de la femme de Sigismond, le pape contint le roi hésitant par une surveillance et une fermeté infatigables. Il en fut de même de l'empereur d'Allemagne, Maximilien d'Autriche. Le catholicisme était tombé, dans les états de ce prince, en un délabrement inoui. Dans cette décomposition, les masses s'en allaient sur la pente du protestantisme; l'on estimait à peine à un vingtième de la population le nombre des catholiques fidèles, et Maximilien semblait toujours à la veille de se mettre aux mains des protestans. Pie V lui envoya un légat, le cardinal Commendon, pour faire cesser cette anarchie et rétablir les affaires du catholicisme. Là encore Ghislieri releva la fortune de l'église par son indomptable énergie. Il enjoignit au légat, si ses

remontrances n'étaient point écoutées, de dire la messe en présence de tous les représentans des puissances catholiques, de réciter ce texte de l'Évangile : « Si l'on ne vous reçoit point, et si l'on ne veut point entendre vos discours, sortez de la maison ou de la ville en secouant la poussière de vos pieds, » et de sortir effectivement de Vienne; mais Maximilien plia sous cette foi impérieuse, inflexible. La cour de France donna de plus vifs soucis encore à Pie V. La rigide droiture de son caractère répugnait à la politique ambiguë de Catherine de Médicis. Lorsque les protestans se révoltèrent sous le prince de Condé et traitèrent avec les états réformés d'Allemagne et avec Élisabeth, Pie V envoya cinq mille hommes au secours de Charles IX, et fut l'ame d'une coalition catholique opposée à la ligue protestante; mais il protesta contre la pacification menteuse qui suivit la victoire de Moncontour et qui devait se dénouer par le crime de la Saint-Barthélemy. Au langage que Pie V tenait aux princes dont la politique humaine lui eût plutôt conseillé de ménager l'esprit vacillant, on peut juger qu'il ne devait point faiblir vis-à-vis de ceux dont la fidélité lui était assurée. Aussi les services rendus par Philippe II au catholicisme ne l'empêchèrent pas d'opposer souvent une résistance invincible aux prétentions absolues de la cour d'Espagne. Deux fois il lutta avec l'Espagne pour les immunités ecclésiastiques; il conseilla à Philippe II la clémence envers l'infant don Carlos; il essaya enfin d'arracher Philippe à cet Escurial, où s'immobilisait son esprit sombre, pour le pousser sur le théâtre de la lutte active, en Flandre. Tant de préoccupations ne suffisaient point encore à l'ame ardente de Pie V. Les guerres civiles du monde chrétien ne l'empêchaient point de faire face aux ennemis extérieurs de la chrétienté. Pie V n'est nulle part plus sublime que dans sa lutte avec les Turcs. Les Osmanlis étaient alors encore dans la fougue de l'esprit de conquête. Soliman et Sélim, après lui, étaient l'effroi de l'Europe méridionale. Pie V leur opposa le cœur d'un croisé. Il soutint par des secours en argent et en hommes, et plus encore par la martiale intrépidité de ses exhortations, l'héroïque Lavalette et ses chevaliers, aussi inébranlables que le roc de Malte, où deux fois à leurs pieds vint se briser la fureur ottomane. Lorsque Soliman envahit la Hongrie, Pie V entraîna les princes d'Italie, publia un jubilé, et Soliman disait : « Je crains plus les prières de ce pape que tous les efforts de leurs armes. » Enfin les Turcs, repoussés partout, se précipitent sur Chypre; Pie V implore les princes catholiques, réunit la flotte de don Juan d'Autriche, la lance à la victoire de Lépante, et meurt en prêchant la dernière croisade. Et ce pape qui porta si fièrement la tiare aux trois couronnes, qui, en six années, donna partout au catholicisme l'impulsion triomphante, qui, par son imployable volonté, ranima partout le principe d'autorité affaibli par tant de coups, qui fit retentir dans le monde mo-

derne un magnifique écho de la voix de Grégoire VII, était dans sa vie privée un pauvre et saint moine. Sous les splendides vêtemens du pontife il portait le cilice et la robe de laine du frère prêcheur; il dépensait un *testone* par jour pour sa nourriture, il édifiait les Romains par son humilité, sa charité, sa mansuétude, et se laissait mourir de la gravelle, martyr d'un scrupule de chasteté. Tel fut le grand pape du XVIe siècle. En retraçant cette mémorable figure d'une époque si mémorable, on voit que M. de Falloux n'a pas rendu à l'histoire un moindre service qu'au sentiment religieux. Une pareille étude était aussi digne de l'homme politique que du chrétien.

On comprend maintenant comment le principe d'autorité se releva des blessures que lui avait portées la réforme; pour en avoir l'explication plus complète, il faut considérer un instant les rapides effets du principe contraire au sein du protestantisme. Trois causes affaiblirent promptement le protestantisme : les excès de son principe, les luttes sanglantes produites dans son propre sein par la division des opinions, la diversité et la mobilité des intérêts politiques des gouvernemens qui l'avaient adopté. La force d'enthousiasme de la réforme s'épuisa par les excès licencieux du libre examen. « Je vois les nôtres, écrivait Théodore de Bèze découragé à un ami, errer à la merci de tout vent de doctrine, et, après s'être élevés, tomber tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce qu'ils pensent aujourd'hui de la religion, tu peux le savoir; ce qu'ils en penseront demain, tu ne saurais l'affirmer. » L'emportement des novateurs alluma, du vivant même de Luther, les guerres sociales. La réforme eut ses socialistes en Allemagne dans les anabaptistes de Jean de Leyde, dans les paysans de Munzer, comme elle devait les avoir plus tard en Angleterre dans les niveleurs. La seule guerre des paysans fit périr plus de cent mille hommes. Ainsi, tandis que le catholicisme avait l'unité de doctrine par les décisions du concile de Trente, l'unité d'action par la papauté, les docteurs protestans passaient leur vie à réfuter, et les princes protestans à combattre ou à persécuter des sectaires qui, après tout, étaient aussi bons protestans qu'eux-mêmes. Les églises protestantes n'étaient d'ailleurs que des églises nationales. Les cultes réformés étaient comme des institutions locales qui ne pouvaient se comprendre ni s'acclimater hors du territoire où ils régnaient. Leur prosélytisme ne dépassait pas les frontières politiques. L'Angleterre, qui était politiquement à la tête des intérêts protestans en Europe, n'entretint aucun séminaire de propagande, n'envoya aucun missionnaire sur le champ de bataille où se conquièrent les ames. Nous avons vu, au contraire, le catholicisme présent partout, partout identique, obéissant partout à l'impulsion d'un chef qui veillait avec la même sollicitude aux intérêts de l'église dans le Japon ou en Pologne, au Mexique ou en France. Enfin, le mouvement protestant eut la destinée de ces

torrens révolutionnaires dont nous décrivions plus haut la marche désordonnée. Après que ces masses composées de tant d'élémens divers ont remporté leur première victoire, elles se débandent; les meneurs et les habiles s'arrêtent et plantent leur tente au moment qu'indiquent à chacun le coup d'œil de sa raison, le sang-froid de son tempérament, les suggestions de son intérêt; le gros de la troupe, c'est-à-dire tout ce qui est radicalement insensé, tout ce qui est esclave d'un fanatisme incurable ou d'une brutalité effrénée, tout ce qui est incapable de conserver et ne sait que détruire, en un mot, l'anarchie pure va se faire écraser dans un dernier combat. C'est ce que nous avons vu arriver sous nos yeux; c'est ce qui arriva au XVIe siècle. Les anabaptistes et les paysans furent massacrés; mais les princes qui s'étaient emparés du pouvoir spirituel, mais les nobles qui s'étaient enrichis des dépouilles de l'église, mais les hommes de doctrine qui avaient fixé leurs croyances dans la formule d'un système, s'étaient arrêtés avant. De jour en jour, le zèle se refroidit, et l'intérêt prévalut; la foi disparut, il ne resta plus que la politique. Les guerres religieuses devinrent des guerres d'équilibre. A la paix de Westphalie, le protestantisme politique ne représentait plus une idée expansive; il n'était qu'un poids dans la balance européenne.

Quelles furent donc les conséquences morales, quels furent les progrès qui résultèrent du gigantesque conflit qui déchira la chrétienté et la civilisation européenne. D'abord, le catholicisme n'a rien perdu à la réforme; il n'a rien perdu, il a gagné au contraire en matière de dogme, de discipline et de constitution. Un grand nombre d'esprits, amis ou ennemis, ne veulent voir la splendeur du catholicisme que dans le moyen-âge; ils ne conçoivent pas sa grandeur dans les temps modernes. Je m'explique cette erreur chez ceux qui ont intérêt à faire croire à la décadence du catholicisme, je ne la comprends pas chez des catholiques. A entendre ces partisans du moyen-âge, on dirait que cette époque a été sans périls, sans orages, sans échecs pour l'église. La papauté était-elle donc plus forte aux temps où un empereur et un antipape chassaient de Rome Grégoire VII, et où un roi de France faisait insulter par un avocat et souffleter par un soldat Boniface VIII? Les princes étaient-ils plus pieux aux temps où un roi faisait assassiner saint Thomas de Cantorbéry? L'autorité de l'église était-elle plus respectée durant ces schismes séculaires qui tenaient la chrétienté indécise et scandalisée entre deux papes, celui de Rome et celui d'Avignon? Je ne parle pas même des mœurs; mais croit-on que la foi fût uniforme et pure lorsque l'hérésie, écrasée chez les albigeois de France, allait éclater chez les *lollards* d'Angleterre, soulevait les hussites de Bohême, et couvait sous une compression impuissante le feu où la réforme allumerait un jour son incendie? L'hérésie a toujours existé au moyen-

âge; la papauté, par des moyens violens, l'étouffait passagèrement, mais n'en pouvait détruire le germe, qui, suivant la parole apostolique, durera autant que le christianisme. La réforme n'a fait que révéler ce qui était latent, que constituer politiquement et localiser géographiquement la protestation sourde qui errait au sein des peuples durant le moyen-âge. Si la réforme a opéré cette œuvre durable, si elle a régularisé en quelque sorte l'opposition de la liberté à l'autorité dans le christianisme, elle le doit aux progrès politiques et matériels qui avaient changé la face de l'Europe lorsqu'elle parut.

D'un côté, les nationalités venaient de se constituer et de se fondre partout dans l'unité du pouvoir royal, ce qui rendait plus facile l'assimilation d'une idée à un peuple. D'un autre côté, l'imprimerie établissait entre les esprits une circulation de pensées rapide, incessante, qui allait devenir pour la raison générale de l'humanité ce que la circulation du sang est pour le corps de l'homme, qui allait déjouer tous les bâillons et toutes les chaînes, comme la liberté intérieure de l'ame défie toutes les oppressions de la matière. Le jour où l'imprimerie fut découverte, il fallait bien que les hérésies eussent un caractère de permanence. Jusque-là, les doctrines vivaient et mouraient avec les hommes qui les portaient dans leurs têtes : on pouvait effacer jusqu'aux dernières traces d'une hérésie en tuant jusqu'au dernier de ses adeptes. Cela était arrivé pour les albigeois. Cela fut impossible quand l'imprimerie vint figer la pensée en une forme indépendante et mobile, et lui donner avec un courant incompressible une force de propagation indomptable. Dès-lors on put prévoir qu'il deviendrait aussi inutile qu'atroce d'attaquer dans le sang et la vie d'un homme une croyance immatérielle. Dès-lors on ne put espérer de vaincre le fanatisme que par le zèle, l'erreur que par la vérité, l'idée que par l'idée. Dès-lors l'impuissance des persécutions étant démontrée, le principe d'autorité ne devait plus conquérir l'ame que par la persuasion, et y régner que par l'adhésion volontaire du croyant. Dès-lors la liberté religieuse ne devait plus être seulement un droit, elle devait devenir un fait; la tolérance ne serait plus seulement une vertu, elle finirait par être une nécessité. Le partage de l'Europe en états protestans et en états catholiques semblait fait exprès pour inculquer à notre civilisation ces grands principes de la tolérance et de la liberté religieuse. Chaque peuple avait des dissidens dans son sein; le culte qui était dissident dans un pays était souverain dans un autre; à la longue et instinctivement, il était inévitable qu'une tolérance réciproque ne sortît d'une pareille situation. Les catholiques de France, à force de gémir sur les persécutions de leurs frères d'Angleterre, devaient finir par comprendre combien il était odieux de persécuter leurs compatriotes protestans; les Anglais, à force de dénoncer l'oppression dont leurs coreligionnaires

étaient victimes en France, devaient sentir l'iniquité des proscriptions dont ils accablaient chez eux les catholiques. En un mot, comme fait matériel, la régularisation de l'antagonisme du principe d'autorité et de l'esprit d'initiative individuelle; comme fait moral, la liberté religieuse, la tolérance, la discussion substituée à la force dans la lutte des croyances : voilà les résultats légitimes, heureux, que la civilisation a dégagés de la crise religieuse du XVIe siècle. Je n'en fais honneur ni au protestantisme, ni au catholicisme, qui ont violé tous deux par leurs combats ces nobles lois morales que leurs combats mêmes devaient nous léguer; j'en renvoie toute la gloire à l'esprit du christianisme, qui a mis dix-huit siècles à faire passer ces principes de justice et d'humanité dans les institutions et dans les mœurs de l'Europe.

Voir ainsi l'histoire du protestantisme et de la renaissance catholique au XVIe siècle, c'est en déduire la plus haute conciliation possible de l'autorité et de la liberté, c'est en tirer les conséquences les plus sympathiques au génie de notre temps : tout lecteur attentif trouvera cette conclusion dans le livre de M. de Falloux sur Pie V. Mais, après les secousses de la réforme, le principe d'autorité devait éprouver encore dans la religion et dans la politique des ébranlemens terribles : il avait à passer à travers la philosophie du XVIIIe siècle et à travers la révolution.

La tolérance, la liberté religieuse, l'affranchissement de l'homme dans sa pensée du joug des tyrannies politiques, l'épreuve de ses opinions religieuses, politiques et philosophiques par la discussion publique et libre, étaient des conséquences nécessaires de la révolution du XVIe siècle; mais il s'en faut que ces conséquences fussent acceptées et même aperçues des gouvernemens et des peuples long-temps encore après la fin des guerres religieuses. S'il est vrai que quelques esprits devancent leur époque, il est certain que, dans la marche de la civilisation, l'intelligence générale des sociétés est toujours en arrière du travail des faits. Les peuples mettent un siècle à poser un syllogisme, un autre siècle à le comprendre, un autre à le réaliser. Au XVIIIe siècle, Voltaire et les philosophes, instinctivement ou délibérément, se vouèrent à la défense de ces principes des sociétés nouvelles. Une si noble cause ne pouvait-elle triompher que par les attaques forcenées que la philosophie dirigea contre le christianisme? C'est là l'éternel mystère de tous les excès, qui sont la mine et la sape des révolutions. On voudrait que le XVIIIe siècle eût ressemblé à quelques-uns de ses plus lumineux esprits, à des hommes comme Turgot ou Montesquieu, capables de réformer sans détruire; mais, pour une pareille œuvre, pour rendre à l'ame humaine son indépendance en lui conservant sa foi, Voltaire, ainsi que l'observe M. de Falloux, Voltaire lui-même n'avait ni assez d'esprit ni assez de popularité. Encore une fois la parole prophétique

dut s'accomplir : « Que ce qui doit périr aille à la mort, et que ce qui doit être retranché soit retranché. » Le catholicisme, attaqué par le jansénisme, qui fut, comme on pourrait dire de nos jours, une opposition dynastique au sein de l'église, le catholicisme succomba sous les coups de la philosophie révolutionnaire. Alors il eut à subir les humiliations les plus cruelles qu'il eût éprouvées dans ses plus mauvais jours. La révolution donna la victoire à l'incrédulité religieuse. On vit les églises profanées, les prêtres persécutés; doublement heureux furent les martyrs, car ceux qui s'enfuirent furent réduits à vivre chez l'étranger des aumônes d'un autre culte. Le pape mourut en captivité, et, en voyant l'église sans chef, les ennemis de la papauté purent croire un instant qu'ils avaient tué le catholicisme; mais l'éclipse fut courte. Le catholicisme reparut au XIXe siècle, accueilli avec joie par les intelligences d'élite, honoré même dans son passé par les dissidens et les philosophes les plus éminens, puissant au cœur des peuples, plein de vie en ses œuvres. Qu'avait-il perdu à cette dernière épreuve? La triste solidarité qui l'avait uni au despotisme politique, le vasselage fatal qui avait attaché les autels aux trônes. Que devait-il gagner? La liberté religieuse, c'est-à-dire la plénitude de sa souveraineté dans son légitime domaine. Il devait sortir de la révolution glorifié par ses martyrs, fortifié par l'intelligence et l'amour de la liberté.

Je ne veux pas suivre dans les détails les diverses fortunes politiques du principe d'autorité à travers la révolution française, pour ne point entrer dans la polémique du jour. Il y a quelques années, lorsque M. de Falloux écrivait la vie de Louis XVI, il semblait que l'on pût apprécier la révolution comme une chose accomplie et lointaine. Aujourd'hui les lignes de la perspective révolutionnaire se sont de nouveau confondues pour nous, comme on perd l'harmonie d'un site lorsqu'on en est trop rapproché. Porter un jugement sur le passé de la révolution, c'est maintenant entrer dans le vif des questions quotidiennes, avec l'incertitude et peut-être les erreurs inséparables des opinions militantes. Il y a cependant une question générale qui naît si naturellement du livre de M. de Falloux, que je crois devoir m'y arrêter.

En retraçant en des pages simples, pieuses, émues, l'histoire de Louis XVI, M. de Falloux fixe notre attention sur le problème qui me paraît le plus intéressant à résoudre pour le repos de toutes les consciences honnêtes, de toutes les intelligences probes, de tous les amis vrais de la liberté. « Louis XVI, dit M. de Falloux, monta sur le trône pur, mais timide, libéral, mais isolé, et avec toutes les vertus qui rendent plus manifestes l'intervention divine et les châtimens providentiels. » En Louis XVI en effet se réunissent les contradictions les plus effrayantes de la révolution française. Il est la démonstration vivante de la légitimité et de la nécessité de la révolution; il est la victime sur

laquelle viennent se concentrer les crimes de la révolution. Il en prouve la légitimité par ses vertueuses intentions, favorables aux réformes; il en prouve la nécessité par l'impuissance de son esprit, par les faiblesses de son caractère, image fidèle de l'agonie du principe d'autorité dans la vieille monarchie française; mais son supplice portera une accusation éternelle contre la révolution, car de tous les hommes politiques que la tragédie révolutionnaire fit monter sur l'échafaud, il fut le seul innocent de cœur et de volonté. Il y a là un mystère qu'il faut éclaircir, sans quoi la révolution déroute les esprits, pervertit les ames, et demeure à jamais le scandale de l'histoire.

Ce scandale est la confusion qui exista dans les faits à mesure qu'ils s'accomplirent, et qu'un trop grand nombre d'écrivains ont perpétué dans les idées, — entre la légitimité, la fatalité et les crimes de la révolution. Le but et les grands résultats du mouvement qu'on appelle la révolution française furent légitimes; les événemens de la révolution s'accomplirent avec une fatalité qui brisa toutes les volontés humaines, avec un enchaînement nécessaire; les hommes qui marchèrent en tête de la révolution commirent des crimes. Eh bien! aucun historien de la révolution n'a su démêler fortement ces trois caractères; tous les ont fondus en une solidarité odieuse et fausse. Pour repousser les résultats légitimes de la révolution, les uns leur ont imputé ses crimes; sous le couvert de ses principes généreux, les autres ont voulu systématiquement absoudre ses crimes et en glorifier les auteurs. D'autres, contemplant et peignant ces terribles scènes avec des émotions d'artistes, ont oublié la responsabilité des hommes, c'est-à-dire la morale de l'histoire, dans l'emportement de leurs couleurs. Tant qu'on n'a pas débrouillé ce chaos de vrai et de faux, de bien et de mal, de justice et d'iniquité, on peut aimer ou haïr brutalement la révolution, on ne la comprend pas.

La révolution est légitime dans son principe et dans les progrès qu'elle a consacrés. Elle a la légitimité politique, morale, sociale, historique. Elle est légitime politiquement, parce qu'elle est venue chasser du gouvernement l'arbitraire, c'est-à-dire l'ignorance et l'iniquité, et qu'elle a voulu, en donnant des droits politiques aux citoyens, y faire pénétrer toujours plus activement la raison publique et l'influence des intérêts du plus grand nombre. Elle est légitime moralement, parce qu'elle est venue assurer, régler par des garanties la liberté de chacun, parce qu'elle a voulu que chaque homme eût dans sa vie sociale le développement naturel de ses facultés. Elle est légitime socialement, parce qu'elle a réalisé dans la société cette égalité native des hommes que le christianisme avait proclamée, et que, ne laissant subsister que les inégalités naturelles, celles qui sont l'œuvre de Dieu, elle détruit tous les priviléges injustes, toutes les inégalités artificielles. Elle est légitime

historiquement, parce que l'action politique des classes dont elle a pressé l'avénement était la conséquence logique de tout le travail de notre histoire et l'achèvement nécessaire de la nationalité française.

Les événemens révolutionnaires se sont précipités avec une nécessité sur laquelle la liberté humaine était impuissante; la révolution va toute seule, disaient les contemporains. Le monde moral et le mouvement des sociétés sont soumis à certaines lois aussi fatales que celles du monde physique; l'intelligence et la liberté de l'homme ne peuvent se mouvoir que sous l'empire de ces lois; elles sont obligées, dans les institutions et dans les gouvernemens des peuples, de combiner les forces fatales du monde moral, comme l'ingénieur, pour produire la machine la plus puissante et la plus obéissante, combine les forces aveugles du monde matériel. L'autorité est la force de pesanteur qui maintient la cohésion des peuples. Depuis long-temps, l'autorité n'avait plus, en France, ses vrais ressorts, et ne s'appuyait plus sur des institutions capables de contenir les intérêts et les idées. Dès la fronde, suivant le mot pittoresque du cardinal de Retz, on chercha comme à tâtons les lois, et l'on ne les trouva plus. La magnanimité de Louis XIV en tint la place pendant près d'un siècle; mais dans Louis XV l'autorité perdit son dernier prestige, le respect. Dans Louis XVI, elle se suicida. La digue factice devant laquelle s'arrêtaient encore les idées nouvelles et les intérêts nouveaux s'évanouit le jour où se réunit l'assemblée nationale. Dès-lors toutes les forces aveugles de la société s'échappèrent de toutes parts, et ne purent plus être maîtrisées que lorsqu'elles se furent épuisées elles-mêmes dans leur lutte mutuelle. Du moment où la prise de la Bastille et les journées des 5 et 6 octobre eurent montré la toute-puissance des masses soulevées, les catastrophes révolutionnaires devenaient des faits aussi inévitables que la courbe décrite par un projectile. Il fut aussi impossible de prévenir les éboulemens qui détruisirent la vieille société que de retenir et de guider l'avalanche sur la pente des abîmes.

Légitime dans ses fins, dominée par la nécessité dans l'enchaînement de ses phases générales, la révolution peut-elle être justifiée dans ses crimes? Mille fois non. Bien loin d'être relâchée dans les temps d'emportemens révolutionnaires, la responsabilité qui pèse sur les hommes n'est jamais plus sévère. Comment en serait-il autrement? Dans un temps où chaque parole, chaque acte, ont un retentissement si rapide, si vaste, si terrible; dans un temps où la faute d'un seul multipliée par l'ignorance et la démence de milliers d'hommes peut devenir un crime social, comment ne demanderait-on pas aux hommes politiques un compte plus rigoureux de leurs doctrines et de leur conduite? Quoi! c'est parce qu'alors le moindre souffle devient tempête, que vous excuseriez ceux qui sèment les vents! C'est parce que alors l'homme n'est

plus maître des conséquences de ses actions, que vous voudriez amnistier les froids calculateurs, les théoriciens impitoyables, les joueurs effrénés qui osent déchaîner des forces qu'ils ne pourront plus dompter! Voilà ce qu'oublie l'école révolutionnaire, ce qui fait son immoralité repoussante. Pour nous, partout où il y a des crimes, nous trouvons des coupables. Quand Louis XVI meurt sur l'échafaud, je vois son sang rejaillir jusque sur la lettre perfide que le *vertueux* Roland écrivit au malheureux roi par un guet-apens prémédité. Lorsque les septembriseurs égorgent les martyrs de l'Abbaye et des Carmes, Vergniaud et ses amis ont beau reculer d'horreur; le crime de septembre accuse le crime du 10 août. Ne venez pas nous parler de ce criminel anonyme qu'on appelle la fatalité! Quand on n'a pas fait soi-même la fatalité, on peut du moins toujours refuser d'être son complice. Tous les révolutionnaires ont voulu s'arrêter sur la pente : les girondins après les journées de septembre, Danton et Camille Desmoulins après la mort des girondins, Robespierre lui-même après la mort de Danton. Lorsqu'ils ont reculé, ils n'étaient plus innocens. Ne leur reprochera-t-on pas éternellement de ne pas s'être arrêtés avant d'être coupables?

Quand on affermit ses principes sur cette morale inflexible, on peut, comme le fait M. de Falloux, se dévouer au service de son pays, travailler à la consolidation des conquêtes légitimes de la révolution, apporter un concours énergique au principe d'autorité qui se relève, avec un cœur léger et une volonté forte. Peu de mois avant la révolution de février, dans une esquisse brillante de la marche de la civilisation en France et en Angleterre, M. de Falloux écrivait ces paroles qui respirent une confiance libérale dans l'avenir de la France nouvelle : « Notre époque ne doit pas désespérer d'elle-même, en s'absorbant dans la contemplation douloureuse de ses misères actuelles. Un siècle, comme un homme, ne révèle pas dès l'abord, ne connaît pas toujours lui-même le secret de son avenir définitif, la physionomie distinctive qui lui demeurera attachée dans le souvenir de la postérité. Aucune ambition ne nous est interdite; pour ne parler que des dernières périodes de notre histoire, qui eût, en 1647, deviné Louis XIV souverain absolu de la France, régulateur de l'Europe, dans l'enfant fugitif qu'on dérobait aux escarmouches de la fronde? Cent ans plus tard, lorsque la France, avec un enthousiasme qui n'était pas factice, décernait à Louis XV le titre de bien-aimé, qui eût rêvé 89, 93, et ces immenses intervalles parcourus en si peu d'instans, de Robespierre à Bonaparte, de Bonaparte à Napoléon? » Je suis convaincu que la crise de l'année dernière n'a point ébranlé la confiance de M. de Falloux dans l'avenir de la France. Quand on sait et quand on croit, on ne calomnie jamais la civilisation. Quand on a des principes sûrs, on ne désespère jamais de son pays.

EUGÈNE FORCADE.

DU DERNIER CONFLIT

ENTRE LE

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

ET

L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Un mot qui se trouve en ce moment en France dans toutes les bouches, c'est que ce sont les républicains qui font tort à la république. Depuis le débat de la semaine dernière, il faut faire un amendement à cette phrase, devenue proverbiale; il faut ajouter que ceux qui comprennent le moins la république sont encore les républicains.

On sait de reste que nous sommes très éloignés de ceux qui ont fait la république. L'avantage de n'y avoir pas prétendu, quand on s'en vantait, c'est de n'avoir pas à s'en défendre aujourd'hui. Mais, lorsque la république fut imposée à la France par les vainqueurs de l'Hôtel-de-Ville, les hommes qui avaient fait leur étude des doctrines libérales et qui professaient quelque amour pour elles furent peut-être les seuls à ne pas partager ce sentiment d'effroi instinctif et violent qui circula tout d'un coup d'un bout à l'autre de la France, et pénétra sous le toit de chaume le plus humble. Les serviteurs dévoués de la monarchie constitutionnelle, qui avaient toujours voulu arriver, par le dévelop-

pement graduel des institutions populaires et le mâle exercice de la vie politique, à l'idéal de toute nation libre, monarchique ou républicaine, — le gouvernement des citoyens par eux-mêmes, — ne se sentaient pas d'aversion absolue pour une forme de gouvernement qui a souvent honoré l'humanité, ne fût-ce que par la confiance excessive qu'elle lui témoigne. La république n'avait pas uniquement à leurs yeux la figure sanglante de 93 : toute république n'était pas nécessairement coiffée d'un bonnet rouge; il y avait la brillante république d'Athènes et la république de Washington, avec sa simplicité digne et sa prospérité grandiose. Sans contredit, plus d'un doute, plus d'une crainte subsistaient dans nos esprits : nous nous demandions avec anxiété comment on allait remplacer dans le pays de Louis XIV et de Napoléon la maîtresse pierre qui avait soutenu l'édifice; nous nous inquiétions de savoir comment s'exercerait, sans royauté, sur cette lave en ébullition qui gronde au fond de toute société, la pression salutaire d'un pouvoir unique et permanent. Mais nous apercevions tant de confiance sur le visage des nouveaux docteurs, tant de dédain pour les institutions tombées se faisait jour dans leurs paroles; ils nous disaient si haut que, pourvu qu'on les laissât faire et qu'on ne s'en mêlât surtout pas, la république allait sortir tout organisée de leur cerveau, que la France, stupéfaite de tant d'aplomb et à moitié convertie par tant d'assurance, se croisait les bras et les laissait faire.

Près d'un an s'est écoulé aujourd'hui : pendant dix mois, tous les républicains de naissance ou de conversion, néophytes touchés de la grace ou saints revêtus encore de la pureté originelle, ont pu développer à leur gré tous les principes de leur gouvernement de prédilection. Une constitution a été faite et discutée, sinon avec maturité, du moins avec lenteur. Celle-là du moins n'a pas été *bâclée*, et si le temps fait quelque chose à l'affaire, ce n'est pas le temps qui lui a manqué. Rien n'a troublé cette expérience, pas même ces incidens qui, d'ordinaire, viennent si facilement en aide aux révolutionnaires dans l'embarras. Il n'y a pas eu le plus léger de ces prétextes dont les conventions nationales se montrent habituellement si prodigues pour maintenir sans terme les situations provisoires, pour appeler la dictature en aide à la liberté et les lois d'exceptions au secours de la justice. Cinquante mille hommes ont veillé au repos des délibérations. Les factions elles-mêmes ont fait quelque trève, comme si elles se doutaient que nos législateurs constituans faisaient leurs affaires, et qu'il ne fallait pas gêner de si bonne besogne. Nous avons donc sous les yeux le chef-d'œuvre, élaboré à loisir, de la science républicaine de nos faiseurs de républiques. Qui croirait que nous sommes encore, autant et plus peut-être qu'au premier jour, à cent lieues de comprendre ce que c'est que le gouvernement républicain, ce qui constitue son essence, et sinon ce qui fait sa force, du moins ce qui tempère ses infirmités, les consé-

quences naturelles de ses principes, le régulier développement de son institution.

Quand on fait une république, apparemment c'est pour ne pas avoir de roi. Un roi, c'est un chef du pouvoir exécutif qui a reçu son pouvoir de sa naissance et qui ne peut être tenu, au moins dans sa personne, de rendre compte de l'usage qu'il en fait. A la place d'un tel chef, on en veut avoir un ou plusieurs qui tiennent leur droit directement du choix des citoyens et qui soient appelés, soit toujours, soit à des époques fixes, à en justifier l'exercice. Ou l'on veut cela, ou l'on ne veut pas de république.

Toute forme républicaine, par conséquent, donne immédiatement naissance à ces deux questions : Comment sera élu le chef du pouvoir exécutif? quand, comment, dans quelle mesure, devant quelle autorité sera-t-il responsable?

Élection, responsabilité du chef du pouvoir exécutif, ce sont là les deux pierres angulaires, les deux caractères constitutifs de la forme républicaine. C'est par là qu'elle diffère de la monarchie. La république est tout entière dans ces deux mots.

Mais voici qu'il s'est trouvé en France des républicains qui sont tels depuis qu'ils sont au monde, qui se vantent de n'avoir respiré, pensé, vécu que pour la république, qui ont, pour elle, non pas tout-à-fait risqué leur vie, quoi qu'ils en disent, mais hasardé quelque chose qui devrait leur être plus cher que la vie même, je veux dire le repos de leurs concitoyens et la grandeur de leur patrie; des hommes dont la république est l'idée fixe, qui l'adorent comme le sauvage adore sa divinité grossière. Ces hommes ont été mis en mesure d'élever enfin la statue de leur idole, et quand il a fallu mettre la main à l'œuvre, arrivés en face de ces deux questions fondamentales, ils se sont arrêtés tout d'un coup, bouche béante : ils n'y avaient jamais pensé! Jamais ils ne s'étaient posé la question de savoir ni comment on s'y prendrait pour élire le chef du pouvoir exécutif dans un grand état de manière à lui donner une force suffisante qui ne fût pourtant pas excessive, ni comment on lui imposerait une responsabilité sérieuse, qui, en l'abaissant au dessous des lois, ne le rendît pourtant pas inférieur à son mandat. Jamais ces deux grands problèmes de la forme républicaine ne s'étaient présentés à leur esprit. Ils n'avaient pas de solution prête : à peine s'ils avaient l'intelligence de la difficulté. Dans les veilles de la prison, dans les loisirs de l'opposition, dans les débats des sociétés secrètes, leur pensée, toujours tendue vers un même objet, ne s'était jamais abaissée à des réflexions si simples.

Tel est, on se le rappelle, l'étrange spectacle que donna, il y a trois mois, dans la discussion de la constitution, le débat sur le mode d'élection du président de la république. Le ferait-on élire par l'assemblée nationale? Laisserait-on ce choix critique à la grande épreuve du suf-

frage universel? Rien n'égalait dans ce débat les objections d'un des côtés, si ce n'est celles de l'autre. Chaque système réussissait merveilleusement à réduire l'autre à l'absurde. « Élu par l'assemblée, disaient les partisans du suffrage universel, le président ne sera que son serviteur et son agent; il se confondra avec elle; il dépendra d'un caprice de ses volontés; le pouvoir exécutif sera sous le joug absolu du pouvoir législatif. Les deux ne feront plus qu'un, et, dans ce mélange tyrannique, toute liberté disparaîtra. Il n'y a plus de liberté en effet (ajoutaient-ils et avec raison), quand c'est le même pouvoir qui fait les lois et qui est chargé de les appliquer. Au lieu de faire les lois en vue d'un but d'utilité générale et pour des considérations de quelque durée, on les fait ou on les révoque en vue d'une application particulière. On les fait quand elles sont commodes, on les révoque quand elles gênent. C'est ainsi qu'on procédait à la convention en 93; c'est ainsi qu'on fait encore à Constantinople, dans le conseil du Grand-Turc. » — « Élu par le peuple, répondaient les défenseurs de l'assemblée, le président tiendra son pouvoir de la même source que l'assemblée elle-même : il pourra se dire aussi bien qu'elle représentant de la volonté populaire, avec cette différence que, tandis que dans l'assemblée la représentation nationale est éparse et partagée entre neuf cents membres, elle reposera concentrée sur la tête d'un président avec toute la force de l'unité. Qui sera suffisant pour tenir tête à cette double influence de la force matérielle du pouvoir et de la force morale de l'élection? Qui pourra résister au représentant de plusieurs millions d'hommes marchant à la tête de cinq cent mille soldats? Vous allez faire de vos mains un piédestal au despotisme. » L'assemblée républicaine écoutait ces objections avec un égal étonnement. Elle les pesait et les trouvait, à sa grande surprise, parfaitement justes et également fortes les unes et les autres. Ces vieilles leçons de l'expérience avaient pour elle, à ce qu'il paraît, le mérite de la nouveauté. Elle ne se serait jamais doutée qu'il fût si difficile de constituer le pouvoir exécutif dans un grand pays! Elle n'avait jamais entendu dire que l'élection appliquée au pouvoir suprême avait l'inconvénient d'imposer à l'élu trop de dépendance ou de lui donner trop d'ascendant. Elle ne savait pas que l'élection, étroite et disputée, crée une autorité affaiblie, — large et unanime, une autorité menaçante. A combien de membres vint-il alors à l'esprit que c'était peut-être pour sortir de cette alternative périlleuse que la sagesse des âges avait imaginé de faire dériver le pouvoir exécutif d'une autre source que l'élection? Combien pensèrent alors qu'un pouvoir héréditaire, n'eût-il que cet avantage de tirer un pays de cet embarras, n'était pas, après tout, une institution si factice qu'on voulait bien le dire? Nous l'ignorons. Quand ces pensées-là se présentent, on ne peut pas les dire tout haut dans l'enceinte même où, dix-sept fois en trois heures, on a acclamé la république.

Aussi l'incertitude et l'angoisse croissaient d'heure en heure sur les bancs, quand un orateur se leva pour tirer l'assemblée de peine. Ce n'était pas un républicain de vieille date, ni même d'une étoffe bien solide : c'était un républicain de circonstance, traversant la république comme il avait passé par deux dynasties, pour y donner quelques représentations d'un beau talent, et faire admirer, sur des airs nouveaux, la flexibilité de sa voix. Quand on ne sait comment choisir, dit-il à l'assemblée incertaine, il y a un moyen simple, c'est de tirer au sort, et, à tant faire que de jouer, il faut multiplier les chances. Mettez à la grande loterie, à la loterie du suffrage universel. L'assemblée suivit ce conseil, et joua sur un coup de dé les destinées de la France.

Les dés étaient pipés, nous le croyons, car ce ne fut pas le hasard qui répondit. Le pays, ainsi consulté à l'aventure, renvoya à ses mandataires le choix le plus imposant qui soit sorti d'une urne électorale. Devant une assemblée élue souvent à de faibles majorités dans des jours d'éblouissement, usée déjà par bien des luttes, se dressa tout d'un coup un pouvoir, émané de la pensée libre et calme du pays, fondé sur la plus large base qui fut jamais, et, à défaut d'illustration personnelle, couronné, à sa cime, du dernier rayon d'une gloire immortelle. C'est ici qu'a commencé le second acte de ce curieux drame.

Dans l'intérêt de son pouvoir, comme de la liberté générale, l'assemblée, que ce choix d'ailleurs ne satifaisait que médiocrement, a voulu prendre ses précautions pour empêcher que tout ne fût entraîné dans cet irrésistible mouvement des populations. Elle a cherché à maintenir ses prérogatives contre ce droit nouveau et envahisseur qui menaçait de tout absorber. Il semblait naturel de chercher ses garanties contre un tel péril dans la forme même de la constitution républicaine. Après tout, le chef élu par la nation, même à cinq millions de voix, était un chef républicain. A ce titre, il était nécessairement responsable de ses actes; aucune inviolabilité ne le préservait, en cas d'abus, de trahison ou d'erreur, contre les lois pénales de son pays. La constitution remettait même à l'assemblée l'examen et la décision de ces cas de responsabilité. On fit donc en toute hâte une loi pour organiser cette responsabilité dans des proportions étroites et menaçantes. En y regardant de plus près, cependant, l'assemblée s'est aperçue, ici encore, que cette responsabilité avait beau être écrite dans les lois : elle courait risque d'être vaine dans les faits. C'est quelque chose de si grave, en effet, que de mettre en cause la responsabilité du chef suprême d'un état, que chacun y regarde à deux fois avant de recourir à ce terrible moyen. Qu'on songe à ce que c'est que d'aller chercher dans son palais, au milieu des gardes qui l'environnent, l'élu du peuple et le commandant de la force armée! A force d'être redoutable, cette grande arme de la responsabilité finit par être illusoire. On a si peur de se blesser en y touchant, qu'on n'oserait jamais s'en servir. La responsabilité du chef de

l'état, c'est trop et ce n'est rien. C'est trop, si on en fait usage; l'état entier est ébranlé quand cette colonne chancelle. Ce n'est rien, si on craint de l'employer et qu'on la laisse dormir dans l'oubli. Si elle n'est pas un péril constant, elle est une inutilité complète; si elle n'entrave pas à tout instant la machine, elle en est un ressort inutile, et c'est pour cela probablement que la monarchie constitutionnelle avait trouvé plus prudent et aussi commode de s'en passer. L'assemblée a donc senti que, si elle s'en tenait à cette garantie, rien ne serait sauvé, et qu'elle n'en disparaîtrait pas moins dans l'ombre du président.

De quoi se sont avisés alors nos professeurs-jurés de république? Ils n'ont rien su faire de mieux que d'emprunter à la monarchie constitutionnelle le rouage d'un ministère responsable, pris dans la majorité du corps législatif. La fameuse théorie du gouvernement parlementaire qui a renversé une dynastie et ébranlé l'autre, le fameux axiome *le roi règne et ne gouverne pas*, tout ce mécanisme compliqué d'une institution déchue, ils ont été le déterrer sous les cendres encore fumantes des palais royaux. Le président, ont-ils dit, ne pourra gouverner qu'avec le concours de l'assemblée, dans le système politique, avec les hommes qu'elle lui indiquera. Ce ne sera pas assez que sa personne ait la majorité dans les élections, il faudra encore que son ministère ait la majorité dans l'assemblée. Faire un roi du président de la république, c'est là ce que des républicains ont imaginé de plus ingénieux.

Malheureusement les choses se tiennent mieux en ce monde que les idées dans les cerveaux républicains : les faits ont une logique dont ils tirent impitoyablement les conséquences en dépit de la déraison des hommes. On ne peut prendre au hasard la moitié d'une institution pour la greffer sur une autre. Chaque forme de gouvernement a ses principes constitutifs, et, si on les mêle, on aboutit rapidement au chaos. Le système des majorités parlementaires, fort contesté, on s'en souvient, dans les monarchies mêmes, avait pourtant son explication, peut-être sa nécessité, et du moins son tempérament dans la nature et les conditions mêmes du principe monarchique. Transporté brusquement dans un gouvernement républicain, rien ne saurait ni égaler ni peindre la confusion d'idées qu'il y produit. Il ne correspond plus à rien; il entrave tout, il double tous les périls, il paralyse tous les moyens de salut. Il fait un monstre qui ne peut pas vivre avec une tête monarchique et un corps républicain :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

Réfléchissez un peu, en effet, aux motifs qui portaient tant d'hommes distingués et d'esprits libéraux à imposer rigoureusement à la monarchie la loi des majorités parlementaires. Il n'en est pas un seul qui ne soit pris dans le caractère permanent, héréditaire, inviolable du chef d'un état dans un pays monarchique; il n'en est pas un seul, par

conséquent, qu'on puisse transporter, avec quelque ombre de logique et sans beaucoup de péril, à un président de république. Le roi, disait-on alors, est un pouvoir stable, étranger par sa nature au mouvement de l'opinion. Il représente dans une société libre, et par conséquent mobile, le principe de stabilité et de permanence nécessaire à la vie des peuples; mais pour que cette stabilité se concilie avec le progrès, pour que cet esprit salutaire de conservation se plie avec souplesse aux fluctuations de l'opinion publique, il faut lui adjoindre un élément populaire, créé par cette opinion même, et qui en porte l'inspiration dans ses conseils. Le roi, disait-on encore, n'est jamais et ne doit pas être personnellement engagé dans les débats des partis. Son pouvoir suprême doit planer au-dessus des dissentimens secondaires, son pouvoir permanent doit s'étendre au-delà de différends éphémères. Il ne faut pas qu'il compromette la grandeur royale dans des luttes de personnes, ni qu'il engage son avenir dans des intérêts d'un jour. Maintenir la royauté dans une sphère plus élevée que les partis, c'était l'esprit de la monarchie constitutionnelle; mais comme on ne peut pourtant pas bannir l'esprit de parti d'un pays libre, comme le gouvernement doit toujours s'y empreindre plus ou moins des tendances ou des opinions d'un parti et susciter par là plus ou moins l'opposition d'un autre, on arrivait naturellement à séparer la royauté des ministres, et à abandonner le pouvoir ministériel comme la prime de ces luttes de partis dont on voulait préserver la royauté. Le roi enfin, disait-on, et cette fois c'était la constitution qui parlait, le roi est inviolable, ses ministres seuls sont responsables. Là où est la responsabilité, là doit être la volonté. Il ne peut pas y avoir de volonté royale dans les affaires, puisque, si les affaires tournent mal, il n'y a pas de responsabilité royale. Le système politique du gouvernement ne doit donc pas émaner directement de la volonté du roi. Et comme pourtant il ne peut être l'œuvre personnelle d'un ministère, comme il faut que quelqu'un donne une direction politique à un pays, c'est dans les chambres que cette direction doit être puisée. Le ministère doit représenter la volonté parlementaire, puisqu'il ne peut se donner pour l'expression de la volonté royale. Ainsi, un ministère mobile auprès d'une royauté immuable, un ministère de parti auprès d'une royauté impartiale, un ministère responsable auprès d'une royauté inviolable, tel était le mécanisme du système parlementaire, telle était la triple raison qui le justifiait aux yeux des amis de la monarchie.

Ce n'était pas le défaut, c'était peut-être l'excès de logique qu'on pouvait reprendre dans un tel système. On ne pouvait pas lui reprocher non plus d'être trop peu monarchique : c'est dans l'esprit même de l'institution monarchique qu'il était puisé. S'il avait un tort, c'était de prendre la monarchie et la constitution trop au sérieux dans un pays révolutionnaire. L'expérience a prouvé que les raisonnemens bâtis sur

l'inviolabilité royale et l'hérédité de la couronne péchaient singulièrement par la base. Les rois n'étaient pas si rois, ni les monarchies si monarchiques que nous pensions. A l'épreuve, il en a fallu beaucoup rabattre, et le 24 février a posé un corollaire très inattendu aux théorèmes de la doctrine parlementaire. Mais, par le peu que nous avons dit, on peut s'imaginer quel effet produira dans une république un système dont le point de départ est la constitution permanente, héréditaire et inviolable du pouvoir exécutif. Aucune des conditions de la royauté qui rendaient le régime parlementaire possible ne se rencontre dans le président d'une république: ni stabilité, ni impartialité, ni irresponsabilité. Est-ce un pouvoir stable que celui d'un président élu pour quatre ans au suffrage universel, et que la constitution elle-même interdit de réélire? Quelque impatient qu'on puisse être, je défie qu'on imagine une combinaison qui prête plus aisément aux changemens de politique à vue. A quoi bon alors lui imposer la condition d'aller chercher dans la majorité incertaine d'une assemblée des lumières sur un état de l'opinion dont il est lui-même le produit, et qu'il représente éminemment? Quoi! ce ne sera pas assez pour un pays de voir fatalement, tous les quatre ans, le pouvoir changer de mains, d'esprit et de direction. Il ne sera pas assuré qu'au moins, pendant ce terme si court, la conduite de ses affaires ne soit pas encore altérée à son insu. Ce ne sera pas assez d'une crise présidentielle tous les quatre ans; il nous faudra des crises ministérielles dans l'intervalle! A un pouvoir si mobile, il faudra un auxiliaire plus mobile encore. Pendant six semaines d'angoisses et d'attente, une sorte de fièvre inflammatoire aura parcouru toutes les veines du corps social; à la veille d'un scrutin solennel, le pays aura retenu son haleine, le travail aura été suspendu, la circulation arrêtée. Le jour venu, des millions d'hommes seront sortis à l'heure dite et descendus sur la place publique, quittant, celui-ci sa charrue, celui-là son atelier, perdant de grand cœur une journée de travail souvent nécessaire à leur famille. En revenant, ils croiront avoir fait quelque chose; ils se trompent, ils n'ont rien fait. Rien n'est encore décidé. Ce n'était point là une véritable manifestation d'opinion publique. Une majorité de quelques voix à Paris, voilà où était la véritable et légale expression de la pensée du pays! *Le pays légal* est là! Tout ce qu'avaient voulu, pensé, cru accomplir les masses d'électeurs accourues le 10 décembre, un scrutin secret dans une assemblée suffisait pour le paralyser et le détruire!

Voilà à quel étrange résultat nous a conduits du premier saut l'accouplement de deux ordres d'idées nés sous des régimes différens. Sur ce beau raisonnement, on proposait au président de la république de prendre pour ses ministres des hommes tout couverts encore de la poussière qu'ils avaient recueillie dans l'arène électorale en combat-

tant contre lui. Candidat la veille encore, tout animé de l'ardeur de la lutte, tout meurtri de ses coups, on lui demandait de planer dans une sereine indifférence au-dessus des partis, comme un roi né sur le trône. Cette impassibilité, déjà difficile à un roi, on l'exige d'un président de république qui n'a pu parvenir à cette haute dignité qu'à la condition de passer par la fournaise d'une élection populaire. Entre ceux qui l'auront porté sur le pavois et ceux qui l'auront, par la presse et par la tribune, par les mille moyens de la publicité électorale, combattu, calomnié, outragé dans son honneur, blessé dans son amour-propre, on lui demande de tenir la balance égale et de n'avoir pas de préférence. On oublie que, tandis qu'un roi ne doit jamais être un homme de parti, un président de république l'est au contraire nécessairement. Il ne peut arriver à cette haute dignité que porté par un parti politique comme son chef et son expression. Il ne peut réunir les suffrages qu'en arborant la bannière d'une opinion politique : parvenu là, on lui demanderait d'abaisser son drapeau devant un autre ! Pour être élu, il aura dû faire un programme; élu, il n'aura pas la liberté de le tenir ! Après avoir grandi par les luttes politiques, prêt à y rentrer le lendemain de sa présidence, il n'y a qu'un seul jour où il n'aura pas le droit d'avoir de pensée personnelle, c'est celui où il aura le gouvernement entre les mains! Si quelque différence de date dans l'élection ou quelque intrigue d'ambitions déçues a éloigné de lui la majorité de la chambre, il devra assister, concourir de sa personne, à l'affaiblissement de sa propre cause! Il arrivera au pouvoir, non pas pour appliquer, mais pour combattre ses propres idées ! Quel renversement de tout sens commun ! On peut écrire de pareilles choses, mais on écrit en même temps la condamnation de son intelligence.

Et pour prix de cette indifférence obligée qu'on impose au président, pour récompense de cet effort méritoire qu'on lui demande, quand il aura été forcé d'être complice et témoin d'une politique démentie par sa conscience et son bon sens, savez-vous ce qu'on lui réserve? La responsabilité, dans les cas extrêmes, des fautes et des malheurs que cette politique peut entraîner! Je dis dans les cas extrêmes, car on veut bien déjà reconnaître que la politique quotidienne, les actes ordinaires, les péchés véniels, pour ainsi dire, ne lui seront pas imputés. On veut bien établir une distinction entre la responsabilité de la politique proprement dite et celle des grands actes qui troublent la société entière et déchaînent les révolutions. Ceux-là seulement, dit-on, engageront la responsabilité du président; le reste sera imputable à ses ministres. On rétablit ainsi, indirectement en sa faveur, une inviolabilité bâtarde et déguisée; on lui fait monter un des échelons de la monarchie : distinction utile peut-être à la circonstance, mais que les faits se chargeront promptement d'effacer; car il en est de la conduite politique des gou-

vernemens comme de la conduite privée des individus : ce sont les petites fautes qui amènent et préparent presque fatalement les grandes; ce sont les démarches inaperçues, les faiblesses insensibles, les déviations légères, mais continues, de la voie droite, qui conduisent enfin aux coups de violence et d'éclat. Personne, ni partis, ni gouvernement, n'arrive jamais, de sang-froid et par plaisir, ni aux coups d'état ni aux révolutions. Les coups d'état et les révolutions naissent d'une série de fautes; ils se trouvent au bout d'une fausse ligne politique. Les ordonnances de juillet étaient déjà dans la nomination du ministère Polignac, et le banquet du Château-Rouge contenait la révolution de février. Reste donc, par conséquent, la grande singularité qui, dès les premiers jours, a sauté aux yeux du public, et que les cris d'un parti furieux n'ont pas empêché un ministre de développer jusqu'au bout, à la tribune, avec une énergie inaccoutumée : comment refuser à un homme la liberté de ses actes pour lui demander compte ensuite de leurs conséquences?

Telles sont les difficultés, grandes, inattendues, pressantes, qu'ont vues tout d'un coup se dresser devant eux nos professeurs novices de droit constitutionnel. Une telle force de logique les faisait sortir du texte même des lois, une telle force d'opinion les poussait, la colonne d'air arrivait sur l'assemblée tellement menaçante, qu'elle a pris le parti de céder en baissant la tête. Elle a laissé à sa prochaine héritière, l'assemblée législative, la tâche d'interpréter les clauses obscures de son testament. Fasse le ciel que celle-ci du moins ait quelques heures de loisir pour s'appliquer à dénouer ces épineuses questions de texte! car cette fois, si par malheur les difficultés se posaient encore avant qu'on eût songé à les résoudre, si quelque malentendu d'amour-propre, si quelque divergence d'opinion partageaient les deux pouvoirs avant que leurs limites fussent fixées, si l'assemblée législative et le président entraient, dès l'abord, en défiance et en conflit, il n'y aurait plus le remède d'une dissolution possible, et nous nous verrions condamnés à rester en panne, pendant quatre ans, entre nos deux pouvoirs élus, comme l'animal des philosophes du moyen-âge mourant de faim entre ses deux bottes de foin. Mais, si nous en croyons la méfiance que l'assemblée prochaine inspire par avance à ce parti qui s'intitule républicain par excellence, un spectacle singulier nous est réservé. Nous allons voir une assemblée très récemment et très modérément républicaine occupée à rendre la république praticable et possible en France. Cette assemblée aura du moins l'avantage de bien apprécier les difficultés de sa tâche; car, si les républicains ne savaient guère pourquoi ils voulaient la république, nous savions, nous, parfaitement pourquoi nous ne la désirions pas. Nous craignions, nous, précisément de toucher à ces questions brûlantes de l'élection et de la responsabilité du pouvoir suprême. Nous savions ce que c'est que le pouvoir exécutif dans un pays de trente-cinq millions d'hommes, de

quel respect, de quel mystère, s'il est possible, l'intérêt social exige qu'il soit environné; nous savions ce que l'autorité perd de force à ces épreuves périodiques de l'élection, à cette menace de responsabilité toujours suspendue sur sa tête, à ces discussions sans cesse renaissantes sur son origine et ses limites. Nous savions encore que tout ce que l'autorité perd est ôté au repos, à la prospérité du pays, à la liberté des bons citoyens. C'étaient là les raisons sensées, viriles, patriotiques de notre attachement à l'institution monarchique. Cette institution n'est plus : les questions terribles que nous voulions épargner à notre pays se sont posées malgré nous. Elles se sont élevées du premier coup sous leur forme la plus menaçante, et jusqu'ici elles sont restées sans réponse. Tout l'effort des hommes dévoués à leur patrie doit être d'en sortir aux moindres frais de liberté et de sécurité possibles. S'il n'existe aucun moyen de résoudre logiquement toutes les difficultés, il peut exister des expédiens pratiques pour les pallier. Ce sera à la prochaine assemblée de les trouver. En diminuant, par une décentralisation graduelle, la force et en même temps la charge du pouvoir exécutif, de manière à atténuer aussi l'ambition qu'il inspire et à pouvoir définir d'une façon plus précise ses attributions essentielles, en interposant entre le président et l'assemblée l'intermédiaire pacificateur d'une chambre conservatrice, en faisant concourir, par quelque moyen indirect, le corps législatif avec le suffrage universel dans l'élection du président, en s'assurant ainsi par avance d'un peu d'harmonie entre les pouvoirs, on peut espérer d'amoindrir, sinon de faire disparaître entièrement les périls essentiels de la forme républicaine. Nous n'avons rien fait pour les attirer sur la France; il faut tout faire pour les conjurer. Nous n'avons pas appelé cette épreuve, mais nous ne voudrions pas qu'on pût nous reprocher un jour d'en avoir entravé le succès.

Que penser cependant des hommes qui ont eux-même soulevé ces questions formidables, et qui, une fois placés devant elle, se sont trouvé aussi peu d'intelligence pour les comprendre que d'habileté pour les résoudre? Que penser des hommes qui se sont implantés eux-mêmes au gouvernail du vaisseau, qui l'ont lancé sur cette mer orageuse, sans boussole à la proue, sans lest dans la carène, pour aller donner, au premier souffle de vent, contre des écueils à fleur d'eau, connus de tous les pilotes, marqués sur toutes les cartes? Au moins, s'il était survenu quelque tempête, s'ils pouvaient s'en prendre à quelque accident, leur responsabilité serait moins lourde. Mais non : c'est contre les difficultés connues, vulgaires, éternelles des gouvernemens républicains, qu'ils sont venus échouer tout droit en pleine paix et en plein jour! Ils ne savaient donc pas ce que c'était que la république, quand ils la donnaient à la France! Et en effet, on cherche en vain ce qu'est dans leur pensée cette république qu'ils ont toujours sur les lèvres, et dont ils s'attribuent la connaissance et la possession exclusives. Ce

n'est pas la forme de gouvernement qui est depuis long-temps connue sous ce nom, car il faut leur en apprendre les rudimens, et, quand il s'agit de l'appliquer, ils alternent entre les moyens révolutionnaires d'une dictature soldatesque et des emprunts déguisés à la monarchie constitutionnelle. Ce n'est pas la domination pure et simple du suffrage universel. Depuis que le suffrage universel a eu l'insolence et l'ingratitude de ne pas toujours répondre à leur appel, il a fort compromis sa bonne renommée républicaine. On parle tout haut de le garder en tutelle et de se donner le temps de faire son éducation. La république est une chose trop précieuse pour qu'on la confie à des populations peu éclairées. Le suffrage universel ne saurait marcher tout seul, il faut le tenir quelque temps encore en lisière. Leur république n'est pas non plus, j'en conviens, la république socialiste, l'ère prétendue de la rénovation sociale, l'insurrection régulière du pauvre contre le riche. Nous connaissons parfaitement bien cette république-là, mélange hideux de chimères et de convoitise, d'idéal fantastique et de réalités brutales. On l'a rencontrée derrière les barricades de juin : les républicains purs lui faisaient tête, et ils y allaient de si grand cœur et ils la mitraillaient si bien, qu'à les voir briser l'œuf d'une main si ferme, la France leur pardonnait de l'avoir couvé tant d'années. Au moins la république socialiste, on sait ce qu'elle est : elle a une réalité affreuse sans doute, mais sensible : on la comprend et on en frémit; mais la république dont on nous parle, et au nom de laquelle on frappe aujourd'hui d'indignité les trois quarts de la France et on met en suspicion tous les colléges électoraux, c'est un mot sans signification, c'est une ombre insaisissable : on ne sait ni ce qu'elle est, ni ce qu'elle veut. On ne peut la suivre dans ses brusques retours. Un jour, elle est libérale, et le lendemain tyrannique; un jour, elle est insatiable d'impôts et prodigue de dépenses, le lendemain économe jusqu'à compromettre l'intérêt public. Au 24 février, elle était avec les sociétés secrètes contre l'armée; au 24 juin, elle écrasait les sociétés secrètes par l'armée; peu s'en est fallu qu'au 29 janvier dernier elle ne tendît de nouveau la main à ses anciens alliés. Elle n'a qu'un symbole visible et qu'une forme extérieure : c'est l'avénement au pouvoir d'une poignée d'hommes. Tout est bien quand ils y sont, tout est mal quand ils n'y sont pas. Ces hommes se croient le droit de mener la France malgré elle, et quoi qu'elle en ait, vers un but qui n'est pas le sien, de la former à une image qu'elle ne connaît pas. La république dans leur pensée, c'est un droit de conquête, à eux acquis sur la France, et que nul ne doit leur disputer. Ce mot, que l'un d'eux a prononcé dans un jour de candeur, restera leur condamnation. Le sol de France ne porte pas long-temps de conquérans.

ALB. DE BROGLIE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1849.

La reconnaissance est une des plus douces vertus qui soient de mise dans la vie privée. Elle se plaît à rappeler les services rendus, même quand il n'y a plus à supposer qu'on en recevra d'autres; elle ressent à peine le mal que peuvent faire ceux qu'elle honore, tant elle est pénétrée du bien qu'ils ont fait. Cette précieuse et conciliante vertu n'a pourtant point de place dans le rude engrenage de la vie politique; il est permis de s'en affliger, il n'est pas permis de l'ignorer. Les gens restent là sur leurs pieds tant qu'ils sont bons à quelque chose. Une fois leurs mérites épuisés et leur temps accompli, il n'y a pas de pudeur qui tienne, on leur insinue, on leur démontre, on leur crie qu'ils sont de trop. Veulent-ils par hasard chicaner sur la semonce et ne se rendre qu'à condition? l'assaut redouble, on les prend à tic, toute leur gloire n'est plus que litière sur laquelle on trépigne, ou fumée sur laquelle on souffle.

Si notre constituante de 1848 eût écouté jusqu'au bout certains conseillers, elle aurait décidément oublié cette éternelle loi de toute existence publique. Elle les a même assez long-temps écoutés, pour n'avoir pas su se retirer de bonne grace et céder à propos. De ce qu'elle a été très utile, elle concluait imperturbablement qu'il était abominable de ne plus la croire essentielle; et quoi qu'on pensât de ses homélies d'aujourd'hui, elle entendait que l'on continuât de les admirer par égard pour ses homélies d'autrefois. C'était là du moins l'argument des cœurs naïfs qui ne souffrent pas qu'on laisse refroidir d'anciennes tendresses, et qui finissent par devenir odieux à force de vouloir qu'on les aime toujours. Nous avouons d'ailleurs qu'il ne manquait pas, dans la circonstance, d'argumens plus positifs : tout le monde ne se blesse point au même endroit. S'il est d'excellentes ames qui se désolaient qu'on ne leur eût plus assez de gré des œuvres de leur patriotisme, il est des esprits calculateurs qui savaient estimer comme il faut le prix quotidien dont on paie leur labeur représentatif, et qui n'étaient nullement pressés de renoncer pour leur part à cet honorable salaire. Loin de nous l'intention d'offenser en rien la majesté du parlement que nous a produit le

suffrage universel, — dans un jour surtout où, en abdiquant, il vient de donner à l'opinion le gage de sa condescendance; mais il est évident qu'il n'eût pas répondu aux exigences démocratiques de la situation antérieure et aux vœux de ceux qui s'étaient spécialement chargés de le convoquer, s'il ne l'eût emporté sur les chambres du privilége par un nombre beaucoup plus grand de médecins sans malades, d'avocats sans cause, de gens de lettres et de journalistes. Ce n'est point nous qui voudrions médire de ces professions aussi respectables que pas une; comment néanmoins se dissimuler qu'une des causes du respect qu'elles inspirent, c'est l'abnégation qu'elles imposent, *res angusta domi?* Or, si habitué qu'on soit à la maison étroite, il est bien difficile de ne pas prendre plaisir à la voir élargie, et peut-être est-il plus difficile encore de se résoudre à la resserrer après ce peu d'aise. Le mandat national dont le député est investi pousse sans doute à l'héroïsme; mais les inspirations héroïques ne pouvaient point ne pas s'amollir au contact de l'indemnité nationale. L'indemnité est un don du peuple, et l'on découvrait tant de raisons de s'y attacher! Ceux qui auraient été capables de s'y attacher, par cette raison simple qu'elle est en beaux écus comptans, n'avaient-ils pas, pour couvrir leur infirmité, la haute raison des fortes têtes politiques? Selon cette raison supérieure, l'indemnité ne devait-elle pas demeurer long-temps encore aux mains qui la palpaient, parce que ces mains-là seules étaient faites pour sauver l'institution républicaine? Le bel éloge de la république!

C'est cependant cette persuasion qui animait une partie considérable de l'assemblée, c'est au nom de cette suprême nécessité du salut général qu'on essayait de rallier les groupes flottans, de former les gros bataillons, d'enlever une majorité avec laquelle on pût résister de front au vœu manifeste du pays. Le pays n'est pas assez mûr pour nos idées, continuons quand même son éducation; les jambes lui manquent pour marcher de conserve avec nous, ne lui lâchons pas nos lisières : voilà tout le fond de la doctrine, là où la doctrine était autre chose que le vêtement hypocrite d'intérêts moins stoïques. Quant à nous, soyons sincères, nous avons le goût et le droit de l'être. Ce n'est point notre mission la plus directe de défendre la république pour elle-même, puisque nous n'avons jamais prétendu de part à son enfantement; nous y tenons comme les honnêtes gens qui ne conspirent pas tiennent aux pouvoirs établis qui ne sont point de leur fait. Nous ne disons pas que ces pouvoirs nous charment ou nous rassurent beaucoup, nous disons seulement que nous leur souhaitons de s'améliorer plutôt que de se détruire. De ce point de vue, à coup sûr fort impartial, nous félicitons l'assemblée constituante d'avoir enfin aujourd'hui voté sa dernière heure; nous prétendons qu'elle aura par là servi la cause de la république autant qu'elle la gâtait en s'obstinant à prolonger sa tutelle. Les longs parlemens n'ont jamais porté bonheur au drapeau dont ils se proclamaient les gardiens exclusifs. Nous posons de bonne foi cette unique question aux ardens zélateurs qui tâchaient, par tous les moyens, de retarder l'avénement de la législative : — Quel est, en conscience, le titre le plus efficace qui ait recommandé la constituante à l'amour du pays, au temps même de sa plus grande popularité? Est-ce d'avoir fabriqué la constitution promulguée en décembre, ou d'avoir été jusqu'en décembre le seul rempart qui nous ait à peu près protégés contre l'anarchie? N'est-ce pas la lutte soutenue contre l'anarchie matérielle qui, malgré plus d'une

défaillance, a fait pardonner tout ce que les auteurs de la charte républicaine avaient laissé d'anarchie morale dans leur œuvre? Cette œuvre a-t-elle un moment soulevé ces transports publics dans lesquels on ferme les yeux sur les défauts d'une institution pour se mieux livrer à la joie de l'avoir conquise? Où sont les enthousiastes qui n'en aient pas aperçu dès l'abord les contradictions et les inconséquences, qui n'en aient pas d'avance deviné les côtés faibles, qui n'aient pas su de science certaine par où tout l'édifice pouvait péricliter? Mais la constitution, en somme, c'est la république, et lorsque la constituante s'en allait provoquer de gaieté de cœur ces périls que tout le monde voyait en l'air au-dessus de son monument, lorsqu'elle se heurtait à l'étourdie aux endroits qui sonnent creux, lorsqu'elle se pressait d'éprouver la solidité de sa construction en choisissant tout de suite les ressorts les plus fragiles pour les fatiguer davantage, qu'est-ce que la république pouvait gagner à tout cela?

Songez un peu! La constitution dit que le président de la république n'est pas nommé par l'assemblée des représentans du pays, mais par le pays lui-même, et la constitution dit cependant aussi que le président de la république ne peut pas dissoudre l'assemblée des représentans. Les deux grandes autorités qui dominent tout l'état républicain n'ont donc pas prise l'une sur l'autre, elles ne s'engrènent pas, et si le malheur veut qu'elles ne fonctionnent pas d'accord par une sorte d'harmonie préétablie, la machine s'arrête aussitôt, parce qu'aucune de ses deux roues ne peut remettre l'autre en branle. N'est-ce pas là vraiment un inconvénient capital, et la situation, telle qu'on s'appliquait à la tendre jusqu'à cette dernière bataille qui vient de la résoudre, n'était-elle pas éminemment propre à placer l'inconvénient en pleine lumière? Dans la situation donnée, l'assemblée datant du 4 mai et le président du 10 décembre, le président et son conseil étaient d'avis que cette différence de dates en un temps où l'on passe si vite impliquait une différence d'idées et d'humeur incompatible avec la pratique régulière et normale de la constitution. La constituante n'avait pas été nommée pour faire un président, tout au plus même pour faire la république; la constitution, au contraire, veut une assemblée qui s'accommode à la fois et d'une république et d'un président : c'est bien le moins qu'on la choisisse exprès, et la meilleure manière de mettre la constitution en vigueur, ce n'est point d'entasser sur elle les lois organiques, comme Pélion sur Ossa, c'est d'obtenir de la constituante qu'elle appelle la législative. La constituante n'a qu'à se comporter comme le philosophe devant qui l'on niait le mouvement : il se leva et marcha. On ne croit qu'à moitié à la constitution; il y faudra bien croire tout-à-fait dès l'heure où elle manœuvrera tout entière : la constituante n'est que la révolution en permanence; la législative est la constitution en exercice. L'assemblée, résignée maintenant à subir un destin qui n'a rien après tout que d'ordinaire, a peut-être attendu trop tard pour se rendre aux raisonnemens de sens commun qui la serraient de si près, et la sommaient logiquement d'ouvrir la porte à l'avenir. Si l'on n'a plus une absolue confiance dans ce nouvel avenir constitutionnel, à qui la faute? n'est-ce pas aux constituans qui s'acharnaient à le reculer, et qui, dans leur aveuglement, en ont marqué toutes les difficultés à force de se buter contre chacune d'elles?

L'assemblée s'en ira-t-elle ou ne s'en ira-t-elle pas? Telle était la question, et la question certainement était assez délicate pour qu'on n'aimât pas à se l'a-

dresser soi-même; on était encore moins ravi de se l'entendre adresser par d'autres. Le ministère, que la simplicité brutale du mécanisme républicain obligeait à la poser sans intermédiaire devant une assemblée ombrageuse, ne pouvait pas se dissimuler qu'il n'y avait pas de quoi lui gagner les cœurs. Allez-vous-en vous-même, lui répondaient les échos de l'assemblée sur tous les tons du diapason parlementaire, et c'était assurément très naturel. Ce qui l'est moins, c'est que l'intrigue des coureurs de portefeuilles se soit démenée de plus belle à travers cette grande émotion, et que, par-dessous les masses agitées de cette assemblée qui ne voulait point partir, il y ait toujours eu les ministres en expectative qui voulaient arriver. Nous suivons avec une patience résignée cette chaude compétition, probablement tranchée par le scrutin d'aujourd'hui; nous ne nous lassons pas de la raconter, malgré quelque dégoût, parce que nous jugeons utile de faire valoir ainsi les efforts plus ou moins platoniques de ces bons serviteurs qui espéraient s'atteler quand même à nos affaires.

M. Billault cependant, c'est une justice à lui rendre, n'a pas reparu de tous ces jours-ci. Il a déposé son rapport sur la loi électorale, dont la première lecture n'a donné lieu à aucun incident, et il est rentré dans sa tente, laissant au demeurant sa place bien gardée. La lutte s'engageait d'ailleurs sur un terrain qui ne va point précisément aux habitudes de sa polémique parlementaire : M. Billault ne plaide qu'avec des dossiers en forme, et c'est un avocat trop habile pour s'engager de sa personne dans les récriminations nuageuses des enquêtes. Le vent était aux poursuites criminelles : M. Billault ne veut pas mort d'homme. Ces haines vigoureuses ne sont pas à la portée de tout le monde; il faut, pour les ressentir à fond, des ames intrépides comme celles de l'ancien rédacteur du *National* et de l'éternel directeur du *Siècle*. Il n'a pas tenu à M. Armand Marrast et à M. Perrée que le ministère ne fût atteint et convaincu de toute sorte de crimes dont l'assemblée n'aurait plus eu qu'à tirer vengeance.

On se rappelle peut-être que la montagne avait lancé coup sur coup, contre le ministère, une double proposition de mise en accusation et d'enquête parlementaire. Le ministère était décrété de suspicion pour avoir empêché jusqu'au moindre tumulte le 29 janvier; il était mis en accusation pour avoir entrepris de fermer les clubs quelques jours avant celui où les clubs se préparaient à renouveler leurs exploits de l'année dernière. La mise en accusation n'a eu qu'un très pauvre succès, nonobstant les airs convaincus de M. Ledru-Rollin : 200 voix de majorité l'ont écartée des bureaux, où certaines personnes qui, pour n'être pas radicales, n'en sont pas moins complaisantes, en auraient sans doute laissé faire quelque chose. Portée au comité de la justice, cette singulière proposition y a été bel et bien enterrée, quoique le terrible citoyen Saint-Gaudens ait protesté qu'il n'avait pas voulu signer l'acte d'accusation, tant il le trouvait incomplet. Il eût été malheureux pour le patriotisme éclairé de la montagne que l'enquête réclamée par ses cinquante voix n'eût pas de plus éclatante destinée. M. Marrast s'est employé de son mieux à lui épargner ce déboire. M. Marrast, qui a été aujourd'hui même installé de nouveau dans le fauteuil de la présidence, s'est cependant, petit à petit, habitué à présider pour ses amis et non pas pour tout le monde. Il paraît du reste qu'il y a une majorité qui ne trouve point désagréable de conduire en famille les délibérations de l'assemblée, car elle a pris récemment encore tous les secrétaires dans une même nuance. M. Marrast se fait chaque jour davantage

de cette nuance-là, et les oscillations de sa carrière le reportent maintenant assez près de ses origines, qu'il avait de temps en temps négligées. Est-ce remords ou désespoir? Nous craignons à présent qu'il ne leur sacrifie trop, et, durant ces dernières épreuves, son attitude a plus été d'un homme de parti que d'un sage. Il s'est donc avisé, lors de la proposition d'enquête, de la renvoyer de son chef dans les bureaux, au lieu de consulter d'abord l'assemblée; il ne se montrait pas ainsi très scrupuleux observateur du règlement; mais, étant de la minorité qui avait inutilement voté le même renvoi pour la mise en accusation, il était conséquent avec lui-même en imposant cette fois sa manière de voir à l'assemblée, sans attendre qu'elle l'approuvât. Les bureaux cependant, mal disposés par ce procédé, sentant ce qu'il y avait de regrettable, au milieu des circonstances actuelles, dans l'acharnement avec lequel on incriminait des mesures d'ordre public, les bureaux ne se prêtèrent pas à la machination en jeu aussi docilement que le désiraient les meneurs : la commission qu'ils nommèrent conclut, à 8 voix contre 7, qu'il n'y avait pas lieu à demander l'urgence de l'enquête. La question d'urgence emportait évidemment la question de fond.

M. Woirhaye, dont il faut, en cette occasion, honorer la loyauté, soumit à l'assemblée les conclusions de la commission, qui l'avait choisi pour rapporteur, avec une impartialité que nous souhaitons à tous ses amis les républicains de la veille : certains républicains du lendemain pourraient également profiter de l'exemple; il nuirait à M. Perrée moins qu'à personne. Le débat ouvert était de savoir s'il y avait urgence à s'enquérir au sein de l'assemblée des causes de l'armement du 29 janvier. M. Perrée est un grand tacticien : l'assemblée n'avait pas l'air de prendre goût à cette façon ingénieuse de diminuer le pouvoir; M. Perrée lui présenta une autre amorce pour l'entraîner à sa suite. L'enquête était réclamée par des gens qui ne se cachaient pas de dire que, s'il y avait eu complot le 29 janvier, c'était le ministère qui complotait. La république était sortie victorieuse d'un 18 brumaire; les patriotes avaient eu le génie de ne pas se battre quand on leur offrait la bataille; restait à punir ceux qui l'avaient traîtreusement offerte. — On parle comme cela sur la montagne. Une assemblée cependant ne donne guère en masse dans ces énormités; encore faut-il qu'on les lui déguise. M. Perrée, glissant à côté du rapport de M. Woirhaye, qui rejetait purement et simplement l'urgence, est allé déterrer une certaine correspondance politique fabriquée pour la province à Paris, et dont le ministère était l'abonné, sans autre participation à l'entreprise. Sur quoi, comme cette correspondance avait le bon sens de ne point servir la république à la guise de M. Perrée, mais par contre le tort de ne point parler aussi respectueusement que lui de l'assemblée dont il est membre, M. Perrée imputait tous ces méfaits au ministère, comme des signes secrets de la trahison dont il était hautement accusé par les montagnards; seulement, par une habile pudeur, il consentait à n'appeler cela qu'une mauvaise tendance, en la faisant, il est vrai, déclarer dangereuse pour la république, et, sous le bénéfice de cette insinuation solennelle, il passait à l'ordre du jour. La raison, l'équité, commandaient de passer à l'ordre du jour sans tous ces ambages étrangers à la question. Après les explications du cabinet, après les fermes et honnêtes paroles de M. Chambolle, qui ne se souciait pas d'endosser les œuvres de M. Perrée, il semblait qu'il n'en pût être différemment; il ne s'en est pas moins trouvé 80 voix pour repousser l'ordre

du jour pur et simple. La gauche a crié là-dessus vive la république! et M. Perrée s'est endormi, le soir, en rêvant qu'il couchait dans le lit de M. d'Argout.

L'assemblée de ce pas avait été bien loin, plus loin qu'il n'est dans son tempérament d'aller. Notre constituante ne peut guère prendre toujours son mal en patience, et si le ministère est, par position et par force, régulièrement obligé de lui déplaire, elle ne saurait de bonne foi trouver l'obligation charmante. Il n'est donc pas étonnant qu'elle boude et gronde par accès; mais jusqu'ici l'on a vu que les accès se dissipaient assez vite, et le patriotisme aidant, peut-être aussi quelque chose d'autre, elle s'est constamment arrêtée à temps avant de rien mettre au pire. Le ministère s'était d'ailleurs ici empressé, pour sa part, de désavouer, de blâmer les expressions offensantes dont M. Perrée voulait le rendre responsable vis-à-vis de l'assemblée; il avait prouvé qu'il n'était pour rien dans la direction de cette feuille par trop vive, où il n'avait jamais vu qu'une industrie particulière et non point une communication officielle; il avait de plus énuméré, preuves en main, tous les élémens de trouble dont l'explosion s'apprêtait dans la journée du 29 janvier. Le général Oudinot s'est alors, à son tour, élevé contre M. Perrée en proposant un ordre du jour qui tenait compte des faits et des paroles apportés à la tribune par le ministère, et conciliait tout sans offenser personne. L'esprit de conciliation a vaincu; 100 voix de majorité ont écarté l'ordre du jour de M. Perrée, pour adopter celui du général Oudinot. M. Perrée ne gouverne point encore la Banque; il a du moins de quoi se consoler dans le suffrage de M. Marrast, qui a donné sa voix contre le ministère, après avoir vainement essayé d'appeler à son aide la commission de constitution contre le président de la république. Par une nouvelle note insérée au *Moniteur*, pour faire face à l'orage de M. Perrée, le ministère annonçait que M. le président de la république lui maintiendrait sa confiance; il ne s'agissait point précisément de braver l'assemblée, il fallait, avant tout et quand même, rassurer le pays contre l'éventualité d'une crise ministérielle en un moment quasi-révolutionnaire. M. Marrast, qui, pour l'instant, joue serré, n'eût pas été fâché de se faire dire par la commission de constitution que le président était lié constitutionnellement avec l'assemblée dans des rapports tels qu'il n'avait plus qu'à baisser la tête devant la dictature de M. Marrast et de M. Perrée. C'était la guerre. La commission n'a pas voulu que M. Marrast brûlât ainsi ses vaisseaux; elle n'aura probablement pas pu se persuader que cette violence fût naturelle, et elle lui aura résisté dans la conviction qu'un jour ou l'autre il lui saurait gré de sa résistance. A tout péché miséricorde. M. Marrast est de ceux dont on ne doit jamais désespérer, parce qu'ils ne renoncent jamais à bien espérer d'eux-mêmes.

L'autre affaire de la quinzaine, c'était cette inextricable proposition de M. Rateau, qui vient enfin d'aboutir à son dernier terme, et qui, métamorphosée, du consentement de l'auteur, par M. Lanjuinais, n'en a pas moins amené la dissolution prochaine de l'assemblée constituante. M. Grévy n'avait pu empêcher la première lecture; mais la faible majorité qui repoussait son amendement trop radical n'était point une garantie bien sûre que la proposition même échappât à des adversaires plus mitigés, si elle se représentait sans adoucissement à la seconde lecture. Un amendement de M. Lanjuinais l'a transformée de manière à la rendre moins rude pour les susceptibilités d'une assemblée à laquelle, après tout, l'on ne demandait rien moins que son suicide. M. Lanjuinais, au lieu de

fixer l'heure précise de cette abdication, qui, pour plus d'égards, doit toujours paraître volontaire, la marquait en évitant de la dire, sauf à la laisser calculer d'après le temps nécessaire pour la discussion de la loi électorale et la confection des listes. Dans cet intervalle, qui pourrait bien se prolonger jusqu'au commencement de mai, la constituante, selon M. Lanjuinais, ne devait faire en sus d'autres lois organiques que la loi sur le conseil d'état et la loi sur la responsabilité du président et des ministres.

L'amendement de M. Lanjuinais a fini par être adopté à la seconde lecture de la proposition Rateau, mais non, comme on va voir, sans une modification assez grave; il a en outre été surchargé pour la troisième des amendemens moins concilians de M. Duplan, de M. Péan et de M. Senard. On voulait absolument se rattraper aux branches. L'assemblée, pressée de partir, reconnaissait elle-même, par une majorité malheureusement un peu précaire, qu'il n'y avait plus moyen de différer, et pourtant elle s'est résolue de si mauvaise grace, elle est revenue si souvent sur ses pas, elle a ergoté sur ses propres décisions avec une humeur si maussade, qu'en ce jour où elle s'est enfin élevée tout de bon à l'héroïsme du sacrifice, elle sera peut-être seule à s'admirer, elle cherchera peut-être en vain cet assentiment sympathique qui donne de la force aux individus comme aux corps dans les grandes occasions. Les péripéties de la seconde lecture avaient offert un intérêt assez piquant aux amateurs d'évolutions parlementaires et d'exercices oratoires; nous n'en attendions pas moins impatiemment la troisième : c'est d'aujourd'hui seulement qu'on peut envisager la fin de ce provisoire dont nous aurons joui bientôt tout un an. D'aujourd'hui va commencer une nouvelle impulsion électorale.

Devant l'amendement de M. Lanjuinais, M. Rateau a d'abord modestement retiré sa proposition; M. Pagnerre et M. Barthélemy Saint-Hilaire l'ont imité. Il est vrai que leur éloquence n'a pas été aussi discrète; elle n'y eût pourtant pas perdu. La place ainsi libre, ç'a été le tour de la grande faconde, le tour des hommes forts. M. Pyat a parlé, M. Sarrans a parlé. M. Sarrans, né simple classique de province, a lutté de romantisme avec la verve mélodramatique et charivaresque de M. Pyat. M. Pyat avait appelé M. Lanjuinais un *Rateau modéré*; M. Sarrans, pour la peine, a presque tutoyé Lamartine; il nous l'a montré prenant la république dans sa main et soufflant dessus en lui disant : Va tomber où tu pourras! C'était du Michel-Ange. « Le beau morceau de littérature! » s'écriait sans plus de férocité le général Changarnier, tout en complimentant M. Pyat, dont il paraît aimer le voisinage sur les bancs de l'assemblée. M. de Lamartine a fait mieux encore avec M. Sarrans; il lui a répondu tout au long. Son discours est certainement un grand discours, avec du mouvement, de l'imprévu, des images, avec toutes les qualités et toutes les richesses de son talent. Il conclut dans notre sens, et nous en sommes charmés; mais nous n'en sommes pas plus disposés à nous fier désormais aux inspirations de M. de Lamartine. De son propre aveu, le hasard y prend toujours trop de place, et cet insatiable besoin d'aventures qu'il ne peut s'empêcher d'exprimer en toute rencontre ne passera plus jamais pour une règle de conduite politique. Qui sait cependant où cet étrange besoin d'une ame sans patrie ne pousserait pas un jour le parrain de notre république? Il n'a pas craint de dire à cette assemblée qu'il a lui-même convoquée au nom de la république proclamée par lui : « S'il était vrai que la

France ne fût pas républicaine, avec quoi la contraindriez-vous à l'être? » Le doute nous semble précieux en une pareille bouche, il est seulement un peu tardif; mais, tout tardif qu'il est, il mérite récompense. La meilleure récompense d'une franche confession, c'est un bon conseil; voici le nôtre. M. de Lamartine nous adresse, comme à tout le monde, un prospectus commercial pour nous recommander son établissement de librairie : dans l'intérêt de sa gloire, nous le supplions de renoncer à cette exploitation désespérée de son génie.

Après M. de Lamartine, M. Senard! Il est vrai que c'était le lendemain, et qu'on avait dormi par-dessus le dithyrambe; ce n'en était pas moins rudement tomber que de tomber aux avocats : M. Dupont (de Bussac), M. Jules Favre, les machinistes de toutes les comédies jouées depuis le 10 décembre, et enfin M. Senard lui-même, que nous sommes fâchés de rencontrer en cette compagnie passablement suspecte. Que veut-il donc chercher dans cette galère, où il met et remet le pied depuis quelque temps? M. Senard, s'il est sage, n'a plus rien de mieux à faire, dans toute sa vie, qu'à se reposer sur ses justes lauriers de juin. M. Lanjuinais et M. Dufaure ont clos et enlevé le débat par la simplicité même des bonnes raisons sur lesquelles ils s'appuyaient. L'amendement coulait sans encombre, lorsqu'est venue s'y glisser une disposition particulière de l'invention de MM. Pascal Duprat et Dezeimeris réunis. M. Dezeimeris éprouve depuis quelque temps l'envie de se faire craindre, et nous en sommes à nous demander pourquoi son républicanisme, d'ailleurs assez jeune, est devenu tout d'un coup si ombrageux. M. Dezeimeris tremble que le budget de 1849 ne soit livré aux dilapidations de la future législative; il a donc voulu le réserver à la sagesse de la constituante, qui a nommé dans ses bureaux, pour l'*examiner* ou l'*établir*, cette fameuse commission de l'autre jour. Or, il n'est bruit si bizarre qui ne coure sur les chefs-d'œuvre auxquels se livrent les financiers de cette commission dans le mystère de leur huis-clos. Il paraît que peu s'en est fallu qu'on ne supprimât d'abord, pour en finir, tous les impôts dont on vivait sous la tyrannie; on ne se serait ravisé que faute d'en avoir de nouveaux qu'on pût mettre à la place des anciens. M. Dezeimeris n'en a pas moins obtenu que le réglement du budget fût inscrit à l'ordre du jour de la constituante avec les trois lois organiques de M. Lanjuinais. La majorité de M. Dezeimeris avait, à ce qu'il semble, quelque sujet de croire qu'elle n'était pas précisément anti-ministérielle. Le ministre des finances n'avait pas, en effet, dissimulé dans les bureaux qu'il ne lui déplairait point d'avoir à discuter dès à présent son budget. M. Passy veut positivement être agréable à l'assemblée, agréable par excellence : dans un cabinet qui a tant de peine à se faire seulement supporter, c'est un effort méritoire, mais un peu compromettant, parce qu'il est trop individuel. M. Passy croit ensuite trop volontiers qu'il gagnera les plus rebelles à l'évidence de ses calculs; M. de Lamartine s'imaginait aussi fasciner les gens par sa poésie. Fiez-vous donc aux fascinations de l'arithmétique! Bref, le budget sera discuté par la constituante, mais quand? voilà la question après la séance d'aujourd'hui, dans laquelle les amendemens de M. Péan et de M. Senard, qui proposaient des termes obligatoires ont été successivement rejetés. Nous avouons que nous ne serions pas très tourmentés de voir remettre aux soins de la législative une discussion financière pour laquelle elle apporterait les inspirations toutes fraiches de ses électeurs. Notre avenir est donc ainsi décidément fixé dans les conditions de la

proposition Lanjuinais : 424 voix contre 387 ont donné tort à la tactique de M. Senard, qui tentait d'éluder encore ces conditions désormais sacramentelles.

Au milieu des alternatives de ce conflit plus ou moins imminent entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, le gouvernement s'efforce d'être à la fois ferme et réservé. Le langage de M. Barrot dans la discussion de la loi sur l'organisation judiciaire allait bien de pair avec cette verte éloquence que M. Dupin retrouve comme à point nommé toutes les fois que sa robe de magistrat est en cause. Grace à M. Barrot et à M. Dupin, cette nouvelle institution qu'on veut donner à la magistrature n'aura presque plus rien du caractère révolutionnaire qu'elle avait pris dans le projet primitif de M. Crémieux, qu'elle gardait encore un peu dans le projet, maintenant réformé, de M. Marie. Vous souvient-il de M. Crémieux déclarant l'inamovibilité des magistrats incompatible avec le gouvernement républicain, et de cela pourtant il n'y a pas encore une année? — M. Barrot a été mis à une épreuve plus difficile. Le maréchal Bugeaud dit toujours d'excellentes choses, mais il les dit souvent comme elles lui viennent; puis, il est de ces gens qui vont droit au but, il passe tranquillement au trot de son cheval sur ces bagatelles de la porte qu'on appelle les convenances parlementaires; puis enfin, vivant avec nous dans un temps où la stricte légalité n'est le plus cher souci de personne, il en prend aussi à son aise; il parle juste et fort, sans s'inquiéter si c'est à lui de parler. Que voulez-vous? la force est la force; ce n'est pas nous qui avons créé la nécessité de ce régime-là. M. Coralli a donc demandé compte à M. Barrot des conversations tenues par le maréchal, soit à Bourges, soit à Lyon, conversations, du reste, assez peu authentiques. Le président du conseil a su ménager toutes les situations avec beaucoup de tact; il n'a couvert que ce qu'il devait couvrir, et il s'est associé aux vigoureuses protestations du maréchal Bugeaud contre un retour quelconque de l'anarchie. L'ordre du jour irritant déposé par le patriotisme insidieux de M. Coralli a été repoussé; la gauche en est encore pour ses frais de désunion. Nous félicitons M. Barrot de sa courageuse attitude en face du désordre; le voilà maintenant qui se défend comme d'une injure d'avoir fait retirer les troupes au 24 février. Nous le remercions de redresser ainsi nos souvenirs, qui étaient sans doute brouillés, et nous apprécions le sens énergique de cette déclaration officielle. Quant à M. Faucher, il casse les maires et révoque les préfets en faute avec une certaine âpreté de commandement qui n'a malheureusement rien d'excessif à une époque où il faut, avant tout, rapprendre l'obéissance.

Le radicalisme, en effet, n'est pas près de se corriger. On aura beau poursuivre la polémique incendiaire de M. Proudhon et livrer M. Proudhon lui-même aux tribunaux, il le disait aujourd'hui à l'assemblée qui le condamnait: « Je suis de ceux qu'on tue ou qu'on réfute, mais qu'on ne punit pas. » Le fond du radicalisme, c'est cet orgueil idolâtre avec lequel le monstre se caresse. Lisez la grande querelle de M. Considérant et de M. Proudhon, vous aurez la mesure de ces féroces vanités; ce sont des dieux aux prises, mais non pas les dieux d'Homère, rien que des dieux boxeurs. Le bas et le grotesque le disputent à l'atroce dans ce pugilat philosophique, et le plus beau de toute l'histoire, c'est que sous la philosophie il n'y a dans le fond qu'une rivalité de boutique. M. Proudhon vient d'organiser cette illustre banque où l'on trafiquera des bons de fourniture à peu près comme certains indigens trafiquent des bons de

viande et de pain. La banque proudhonnienne n'est pas une concurrence médiocre pour la rente phalanstérienne : *indè iræ!* Nous reconnaissons cependant que toutes les colères de la montagne ne sont pas aussi terrestres. Un des grands objets de son courroux, c'est, pour le moment, la condamnation des assassins du général Bréa; les feuilles rouges les plus respectables parlent des juges comme en parlait cet enfant barbare et maniaque qui leur renvoyait le nom d'assassins. Les représentans de la montagne ne tarderont pas sans doute à s'émouvoir en faveur de ces intéressantes victimes; en attendant, ils déposent pétitions sur pétitions sous prétexte que les paysans songent à réclamer le milliard des émigrés, comme leurs journaux voudraient nous persuader qu'il est en France de petits bourgeois et de grands bourgeois. Laissez-les faire : ils nous rendraient bientôt le moyen-âge pour première étape, sauf à nous ramener pour la seconde dans un Eldorado digne des Caraïbes.

L'Angleterre assiste de haut à ce spectacle que nous lui donnons et que nous payons. Le parlement anglais s'est ouvert, l'adresse s'est discutée selon l'imperturbable régularité de ces belles formes constitutionnelles que nos voisins sont si justement fiers de posséder intactes. Le principal effort de l'opposition a été dirigé contre lord Palmerston, qui s'en est tiré avec le sans-gêne de sa manière ironique et agressive. Sa politique extérieure lui a valu plus d'une critique qui néanmoins aurait porté plus juste, si la paix, au bout du compte, n'avait pas été maintenue même à travers les plus difficiles circonstances. Lord Palmerston, signalé durant toute sa carrière comme un brouillon belliqueux, s'est présenté cette fois, aux yeux de son pays, comme un pacificateur en travail d'une triple médiation : médiation danoise, médiation piémontaise, médiation sicilienne.

Quant à celle-ci en particulier, nos dernières nouvelles de Naples annoncent qu'elle suit activement son cours. On espère que l'intervention commune de la France et de l'Angleterre finira par amener une conclusion raisonnable. Le résultat le plus à désirer serait un arrangement qui reliât de nouveau la Sicile à Naples, mais sous la garantie des deux puissances médiatrices. La France doit désirer pour elle-même que la Sicile ne soit point placée par une vaine indépendance dans une situation faible et précaire qui la forcerait bientôt de demander à l'Angleterre un protectorat dont les conditions sont bien connues. L'union seule de la Sicile à Naples peut prévenir ce danger. Cette union, d'autre part, ne saurait durer qu'en assurant à la Sicile les libertés civiles et les améliorations administratives auxquelles elle a droit. Une conquête violente, comme l'eût été celle qui s'est interrompue l'année dernière devant la résolution de l'amiral Baudin, eût aliéné à tout jamais les esprits des Siciliens. Il est à souhaiter que ces esprits se calment. Encore aigris par le souvenir des maux passés, exaltés par le vertige des premiers succès de la révolution, les Siciliens ne peuvent revenir tout de suite à une appréciation plus saine de leurs intérêts. Les choses marchent néanmoins dans une voie plus favorable; il ne paraît pas que le roi Ferdinand se décide à recommencer les hostilités, et l'action de lord Palmerston, que l'on a toujours lieu de ne pas supposer très conciliante dans une affaire où il y a tant à gagner pour l'Angleterre, l'action secrète du *Foreign-Office* serait à présent très contrariée par le mouvement de l'opinion publique, qui prend enfin de l'autre côté du détroit une pente plus honorable. C'est le moment ou jamais d'une pression française sur toute la question sicilienne, et cependant combien d'autres questions à vider dans cette mal-

heureuse Italie, qui se videront bien moins encore sans l'intervention de l'étranger! Les républicains de Rome et de Florence imaginent-ils peut-être que le pape restera toujours à Gaëte, et le grand-duc à l'île d'Elbe? L'anarchie qui a chassé les souverains provoque incessamment l'invasion qui les ramènera.

— Les récentes perturbations et la profonde incertitude auxquelles sont livrées depuis un an les destinées de l'Italie donneraient au livre de M. de Custine, *Romuald ou la Vocation* (1), un degré d'intérêt très vif, si, en dehors même des éventualités douloureuses de la politique, cet ouvrage ne méritait d'attirer l'attention et de faire naître la controverse. Louons d'abord le grand respect de l'écrivain pour lui-même, pour le public et pour l'avenir, vertu rare dans une époque où les livres qui se disent sérieux ne manquent pas, mais où les livres écrits sérieusement se laissent désirer. A toutes les pages de *Romuald*, vous reconnaissez le soin curieux de l'artiste; il y a là des années d'étude et de pensive élaboration. Peut-être même la trace des années qui se sont écoulées pendant le travail y est-elle trop visible. Le livre *coule bas* sous une charge excessive de philosophie, de drame et d'idées, comme le disait un Genevois de beaucoup d'esprit, M. Simon, à propos de certaines œuvres du commencement de ce siècle. En pénétrant plus avant que la forme, on aperçoit clairement un but philosophique très contestable, bien que d'une grande profondeur. Le christianisme arboré comme drapeau, Rome appelée à devenir une seconde fois la maîtresse spirituelle du monde renaissant, voilà le but. Un Hamlet moderne, Romuald, nature germanique et rêveuse, échauffée et illuminée par la foi, voilà le personnage créé pour réaliser cette pensée dans la sphère humaine. Une passion violente et éveillée par un être démoniaque, une femme née princesse, essayant tout pour échapper au marasme de cette civilisation excessive dont elle est le type, le produit et le modèle, voilà le ressort du drame. Enfin, l'œuvre a pour dénoûment la conversion du Hamlet protestant, qui devient, à travers les orages, les vices, les angoisses et les épreuves, l'un des athlètes de la foi romaine les plus fervens. On voit par combien de côtés le plan de cet ouvrage original dépasse les conditions ordinaires d'un récit d'imagination ou d'un écrit de controverse; il y a de l'un et de l'autre et, plus encore, des peintures très satiriques et très aiguisées de la mauvaise compagnie d'en bas et de la mauvaise compagnie d'en haut. Le livre, d'une nature rare, distinguée et exquise, n'échappe pas aux malheurs de sa distinction même, de sa fécondité, de sa multiplicité; mais il a le charme et la puissance que ces mérites entraînent. Nous sommes loin d'accepter le parti anti-septentrional et ultra-méridional de l'auteur; nous aurions bien des choses à dire sur ses jugemens et ses théories; mais la tradition de l'ancienne société, l'intuition du monde moral, la seconde vue du monde mystique, mêlées et confondues dans une œuvre singulière et neuve, offrent un objet d'études des plus intéressans. De cette triple subtilité, souvent éloquente et passionnée, souvent spirituelle et caustique, résulte un livre dont le souvenir restera, et qui nous semble le titre le plus notable et le plus caractéristique de l'auteur.

(1) 4 volumes in-8°, chez Amyot, rue de la Paix.

V. DE MARS.

